





~~E 177.~~

J. 009



377.









L'HEUREUX NAUFRAGE.  
A AMSTERDAM Chez ETIENNE LUCAS



*Mailly, de*

L'HEUREUX  
**NAUFRAGE,**  
SUIVE  
**DES AVANTURES,**  
DES LETTRES GALANTES,  
ET  
**DE LA PROMENADE**  
DES  
**TUILLERIES.**  
TOME I.



**A AMSTERDAM,**  
Chez **N. ETIENNE LUCAS,**  
Libraire, dans le Beurs straat près le Dam,  
à la Bible.

**M. DCC. XVIII.**

377.





## AVERTISSEMENT.

**C**E ne sont pas ici des Fables, ni des Contes faits à plaisir. Ce sont de véritables Aventures. Si elles ne sont pas telles qu'on les pourroit souhaiter, c'est leur faute & non pas la mienne. Je n'ai point entrepris de les réformer, ni de les augmenter: mais seulement de les rapporter telles qu'elles sont arrivées. Je n'ai fourni que le tour & l'arrangement des mots. Du reste, je me suis renfermé dans les bornes de la vérité, & je n'ai pas crû qu'il me fût permis de les passer. Les petits incidens qu'on y trouve, ne lais-

AVERTISSEMENT.

laissent pas d'avoir leurs agré-  
mens ; & j'espère qu'elles ne  
donneront pas moins de plai-  
sir au Public, qu'elles en ont  
causé à ceux à qui j'en ai fait  
la lecture.



AVAN-



# AVANTURES

E T

## LETTRES GALANTES.

---

*Avanture du Chevalier d'Orinville, &  
de Mademoiselle de Sainte Helene.*

**R**IEN n'est plus naturel que d'aimer, mais aussi rien n'est plus dangereux que l'amour. Les plus grands hommes n'ont pû s'en défendre, & cette passion a souvent été la cause de leur perte. Le Chevalier d'Orinville devint amoureux à Paris d'une fort belle personne; mais comme elle avoit donné son cœur au Comte de Themines, elle ne pût écouter les protestations du Chevalier. Celui-ci, jaloux du bonheur de son Rival, se battit contre lui.

A Le

Le Comte fut tué, & le Chevalier se retira à Toulouze, jusqu'à ce que son affaire fût accommodée. Un jour étant au Bal, il fit connoissance avec une Demoiselle, qui n'avoit pas moins d'esprit que de beauté. C'étoit la fille du feu Marquis de Sainte Helene. Il en devint passionnément amoureux, & perdit bien tôt le souvenir de celle de Paris. Comme il étoit fort galant, il n'eût pas de peine à lui inspirer la même flâme dont il brûloit pour elle. La Demoiselle qui étoit charmée du Chevalier, ne tarda guères à lui en donner des marques. Leurs intrigues furent si secretes, que personne ne s'en aperçût ; mais le Chevalier ayant appris que son affaire étoit accommodée, il fut obligé de s'en retourner à Paris. La Demoiselle ne pût souffrir cette séparation sans beaucoup de chagrin ; elle voulut l'accompagner jusqu'à Bordeaux, sous prétexte d'y voir la Foire, qui est une des plus belles de l'Europe. Ils s'embarquèrent sur la Garonne, & voguèrent pendant deux jours fort heureusement, mais le troisiéme ils échouèrent contre un

un rocher. Tous ceux qui étoient dans le bateau furent noyez, excepté cet Amant qui se sauva à la nage avec sa Maîtresse, qu'il soustenoit d'une main, tandis que de l'autre il gaignoit le bord. Lors qu'ils furent sauvez du naufrage, la Demoiselle fit mille remerciemens au Chevalier du service qu'il lui avoit rendu, & lui protesta qu'elle en auroit une éternelle reconnoissance. Ils prirent une voiture moins périlleuse, & arrivèrent le lendemain à Bordeaux. Ils y restèrent quinze jours à goûter tous les plaisirs, que peut procurer une si belle Ville; mais enfin il falut se séparer. Qui pourroit représenter ici la douleur dont ces pauvres Amans étoient pénétrez? Il faudroit ressentir la même passion, pour exprimer leurs déplaisirs. Il suffit de dire, que jamais séparation ne fut plus dure ni plus sensible. Le Chevalier prit la poste, & s'en revint à Paris. Quelques jours après son arrivée, il écrivit à un Abbé de ses amis qui étoit à Bordeaux, pour le prier de rendre une lettre avec quelques bijoux à son Amante; mais la Demoiselle ayant changé de demeure

re, l'Abbé lui renvoya la lettre & les bijoux. Deux mois s'étant passez, fans que cette Amante reçût des nouvelles du Chevalier, & ne songeant pas que c'étoit son changement de logis qui en étoit la cause, elle ne sçavoit à quoi attribuer son silence. Elle étoit quelquefois dans un abattement terrible, & passant tout d'un coup à la colére, elle lui disoit tout ce qu'une Maîtresse irritée peut dire à un Amant; mais peu après le dépit faisant place à la tendresse, elle se vouloit mal de son emportement, & cherchoit dans son esprit des raisons pour le justifier. Un jour qu'elle étoit dans sa chambre toute baignée de larmes, on vint lui dire que le Baron Doria demandoit à la voir. Comme il étoit ami particulier du Chevalier, elle le fit entrer, & le Baron lui ayant dit qu'il venoit recevoir ses ordres pour Paris, elle mit aussi-tôt la main à la plume, & le pria de rendre cette Lettre au Chevalier.

*Lettre*

*Lettre de Mademoiselle de Sainte Helene au Chevalier d'Orinville.*

**J**E ne sçai si je dois vous dire des douceurs ou des duretez. Quoi, demeurer deux grands mois sans m'écrire ! ah ! que vous mériteriez d'être traité rudement. Mon esprit prendroit ce parti, si mon cœur ne s'y opposoit, & s'il n'avoit encore plus de tendresse pour vous, que vous n'avez pour moi d'indifférence. Ce n'étoit pourtant pas là ce que vous m'aviez promis ; Et quoi que je sçeusse bien que vôtre confiance ne seroit point à l'épreuve du tems, je prenois plaisir à me tromper, & à vous croire tout autre que vous n'êtes. Helas ! que l'on est crédule quand on aime. On se persuade tout ce qu'on desire, & l'on ne sauroit s'imaginer, qu'un cœur puisse nous abandonner, quand on s'est donné tout à lui. Voila l'état où nous sommes. Vous m'avez quittée, & je vous cherche. Vous ne m'aimez plus, & je vous aime encore, & vous aimerai tout le tems de ma vie. Que cette menace vous

paroît rude ! Mais non, mon cher, ne craignez rien. Je ne veux point troubler vos plaisirs. Je serai même si vous voulez la confidente de vos amours, & j'aurai pour ma Rivale tous les soins de lui plaire : car je ne puis me figurer qu'étant aussi galant que vous l'étes, vous soyez présentement sans Maîtresse. Si je vous voyois à ses pieds lui faire les mêmes protestations que vous me faisiez à Toulouze, loin d'en paroître chagrine, j'applaudirois à vôtre choix. Je vous dirois, ôüi, vous avez raison de l'aimer, puisqu'elle est si belle, & si aimable. L'amour se paye par l'amour, & comme elle en a infiniment pour vous, n'est-il pas juste que vous en ayez infiniment pour elle ? Mais peut-être qu'en vous disant ces choses, elles feroient un effet tout contraire, & que les appliquant à moi-même, vous les prendriez pour un reproche de vôtre inconstance, & de vôtre ingratitude. Si cela est, mon cher, je veux éviter un discours si fâcheux, j'aime mieux laisser agir vôtre cœur que de le contraindre. Il suffit que le mien vous conservera toujours ce  
qu'il

qu'il vous a promis, & ce que vous avez autrefois tant souhaité. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit faute d'Amans que je voustiens ce langage. J'en ai ici de fort considérables qui m'offrent leur bien & leur vie, & je ne feins de les écouter, que pour avoir le plaisir de vous les sacrifier. Que je serois heureuse si vos yeux en étoient les témoins ! mais puisque cela n'est pas, il faut vivre dans l'espérance que j'aurai au moins un jour la satisfaction de vous le dire de bouche. Ce sera plutôt que vous ne le souhaitez, mais ce ne sera pas si-tôt que je le desire. Il ne se passe point de momens que je ne fasse des vœux à ce sujet. Si j'avois des aîles toutes les fois que j'y pense, je volerois à vous. Je suis seure que nous aurions de la peine à nous reconnoître: Vous, pour avoir sans doute changé d'inclination; & moi, pour être devenuë, à ce qu'on me dit, plus belle & plus aimable que jamais. Votre cœur est-il insensible à ces paroles? Ah! si cela est, que je suis à plaindre! Desespoir, fureur, je m'abandonne à vous: ou rendez-moi mon Amant, ou ôtez-moi la vie.

A 4

Le

Le Chevalier d'Orinville reçut cette Lettre avec un extrême plaisir; & après l'avoir lûë plusieurs fois, il y fit cette réponse.

*Réponse du Chevalier d'Orinville à  
Mademoiselle de Sainte Helene.*

**J**'Ai reçû vôtre Lettre, mon cher cœur, & je trouve que vous n'avez pas raison de blâmer mon silence. Si vous aviez resté dans l'endroit où je vous laissai, vous n'auriez pas été si long-tems sans recevoir de mes nouvelles. J'ai trop d'empressement d'en avoir des vôtres, pour négliger jamais de vous donner des miennes. D'abord que je fûs arrivé en cette Ville, le premier de mes soins fut de vous écrire, & de vous marquer les maux que me causoit vôtre absence. J'adressai cette Lettre à un de mes amis, avec quelques bijoux que je vous envoyois. Il me manda que vous aviez délogé, & qu'il n'avoit pû découvrir vôtre demeure. Je crûs aussi-tôt que vous étiez perduë pour moi, & que quelque heureux Rival s'étoit emparé de vôtre cœur. Cette  
pensée

pensée me mit au desespoir. Je ne dormois ni le jour ni la nuit. Le chagrin devoit mon ame ; & quelquefois au fort de ma douleur , je faisois mille imprécations contre vous. Ingrate, disois-je en moi-même , est-ce ainsi que tu me conferves un cœur que tu m'avois donné ? est-ce ainsi que tu réponds aux sentimens d'amour & de tendresse que j'ai pour toi ? Si cela est , cruelle, je souhaite pour ta punition , que tu trouves en ton nouvel Amant autant d'infidélité que mérite ta perfidie ; que ta beauté soit flétrie pour jamais , & que le regret de m'avoir quitté t'accompagne jusqu'au tombeau. Voila , cher cœur , les desirs inhumains que faisoit contre toi un amour desespéré. Heureux mille fois le jour qui t'a porté à me tirer d'erreur. Je lis cette charmante lettre à tous momens , & je la baise avec une joye inconcevable. Jugez après cela, si je desire de vous voir , & si vous avez raison de m'accuser d'indifférence. Non sans doute, & vos charmes ont tant d'empire sur moi , que vous serez toujours la maîtresse de mon cœur. Si vos

A 5

yeux

yeux y pouvoient voir le beau feu  
dont il brûle encore pour vous.  
vous jugeriez bien qu'il n'en peut  
jamais être de plus violent ni de  
plus durable. Soyez donc tranquille  
de ce côté-là, & comptez que toutes  
les beautés du monde ne sont  
pas capables de diminuer l'ardeur  
que j'ai pour vous. Il n'y a que la  
mort seule qui puisse le faire. Je  
parle de la mienne, & non de la  
vôtre : car je ne pourrois pas survivre  
un moment à votre perte. Je  
me plongerois d'abord le poignard  
dans le sein, afin qu'étant délivré  
de ma douleur, mon ame se joignît  
à la vôtre, comme l'unique objet  
de sa flâme. Après un aveu si tendre  
& si sincère, je crois que vous  
n'aurez plus lieu de douter de la  
grandeur de ma passion. Rendez-  
lui plus de justice, & soyez-moi  
aussi fidelle que je vous serai con-  
stant. Nôtre union sera éternelle,  
& les siècles à venir n'auront ja-  
mais d'exemple d'un amour si par-  
fait. J'attens de vos nouvelles avec  
impatience. Trop heureux si vous  
me les aporiez comme vous le di-  
tes. Jamais Amant n'auroit eu tant  
de

de joye & de plaisir à la vûë de celle qu'il adore. Amour ! divin Amour, faites-lui faire ce voyage : portez-la sur vos aîles. Vous vous ferez honneur en la servant, & vos traits en feront plus redoutables. Si vous m'accordez cette grace, je la mettrai au dessus de mes meilleures fortunes, & j'aurai pour vous toute la reconnoissance que peut avoir le plus fidelle & le plus passionné des Amans.

Mademoiselle de Sainte Helene n'eût pas plutôt reçû cette Lettre, qu'elle partit pour venir voir le Chevalier d'Orinville ; & comme le carrosse, où elle étoit, alloit lentement, elle prit la poste à Blois, & arriva en un jour à Paris. Elle n'étoit non plus fatiguée que si elle fût venuë en litière. Elle alla descendre dans une Hôtellerie, d'où elle envoya dire au Chevalier, qu'un de ses amis qui venoit d'arriver le prioit de le venir trouver ; qu'il avoit quelque chose de conséquence à lui dire. Le Chevalier y alla aussi-tôt, & il fut surpris de voir sa Maîtresse déguisée en Cavalier. Cette entre-  
A 6 vûë

vûë leur donna beaucoup de joye. Ils se firent mille careffes, & se dédommagèrent du chagrin que l'absence leur avoit causé.



*Avanture du Comte de Bapaume &  
de Mademoiselle de Castello.*

**A**près la mort du Comte de Castello, sa fille qui étoit d'une beauté surprenante, se retira dans un Convent à Paris, pour donner un libre cours à sa juste douleur. Après y avoir été pendant trois mois, elle en sortit & alla demeurer chez une de ses Cousines, qui étoit femme d'un Lieutenant Général des armées du Roi. Un jour qu'il y avoit Bal dans son quartier, elle proposa à Mademoiselle de Castello d'y aller. Comme il y avoit long-tems qu'elle ne s'étoit trouvée à aucun divertissement public, elle fut bien-aise de profiter de cette occasion. Elle s'y rendit fort parée, & se fit admirer de tous ceux qui la virent. Lors que le Bal étoit sur le point de finir, le Comte de Bapaume y entra.

Sa

Sa bonne mine attira les yeux de toutes les Dames, & chacun s'écria qu'il étoit fait pour Mademoiselle de Castello. Ils ne se connoissoient que de réputation; mais ce qu'ils entendirent autour d'eux, les obligea de se considérer l'un & l'autre avec affection. Le Comte qui étoit fort galant, s'alla mettre aux pieds de Mademoiselle de Castello, & la regardant d'une manière à desfermer sa fierté: Désaprouvez-vous, Mademoiselle, lui dit-il, l'union que la voix publique propose? Et ferez-vous la seule, qui me jugerez indigne de vous offrir mes services? Quoi que Mademoiselle de Castello eut assez vû le monde, pour n'être pas embarrassée d'une semblable déclaration, elle ne laissa pas d'en être surprise. La personne du Comte lui plaisoit assez, & elle lui auroit répondu obligeamment, si elle avoit été dans un lieu moins public; mais elle avoit des raisons pour cacher les sentimens de son cœur. Elle prit pour se tirer d'affaire, le parti de tourner la chose en plaisanterie. Sçavez-vous, repliqua-t-elle en souriant, à quoi vous engage l'offre que

vous venez de me faire ? Et aurez-vous bien le courage de me disputer contre des Rivaux couronnez ? La fortune, reprit le Comte sur le même ton, qui vient de détrôner un des plus braves Rois du monde, semble m'avertir que la carrière est ouverte, & que j'y puis entrer comme les autres. Si je n'ai point de Couronne à donner, continua-t-il, j'ai un cœur tendre & fidèle, & c'est assez en amour.

Le Comte sou tint quelque tems la conversation en galant homme, sans quitter la raillerie ; ensuite baissant la voix, il parla à Mademoiselle de Castello d'une manière si flatteuse, qu'elle en fût contente. Comme il aprit qu'elle étoit venuë à pied, parce qu'elle logeoit dans la même ruë, il la pria de trouver bon qu'il la remenât chez elle. Elle y consentit volontiers, étant bien-aïse qu'il aprît sa maison, sans être obligée de la lui dire. Lorsque le Bal fut fini, elle monta dans son carosse avec sa Cousine, & ne se sépara du Comte qu'avec chagrin. L'idée agréable qu'elle en avoit, le représentoit continuellement à son  
ima-

imagination ; elle se figuroit tantôt sa grace & sa disposition naturelle, tantôt le tour aisé de sa conversation, & le caractère de tendresse qui paroïssoit dans tous ses discours. Ensuite elle le comparoit à tout ce qu'il y avoit de grands hommes dans le monde, & trouvoit en lui toutes leurs vertus, sans en avoir les défauts. Après s'être quelque tems arrêtée à cette flateuse imagination, elle se représentoit le plaisir qu'il y avoit à avoir pour Amant un Cavalier si aimable ; mais peu après, faisant réflexion à son devoir, & considérant, que le penchant qu'elle avoit pour le Comte, pouvoit être préjudiciable à sa gloire, elle condamnoit sa foiblesse, & se fortifioit contre les attaques de l'amour. Elle passa ainsi quelques jours à soutenir les combats qui se donnoient entre les mouvemens de sa vertu & ceux de sa tendresse. Dans ce tems, le Comte lui rendit visite. Il lui parut encore plus aimable qu'au Bal, & il acheva de la charmer. Tous les Amans qui se présentoient lui sembloient insupportables ; elle n'aimoit plus que la solitude, & alloit souvent  
se

se promener avec le Comte dans des lieux écartez. Ce commerce dura quelque tems sans être interrompu, mais le Comte aprenant que Mademoiselle de Castello avoit quelque fois des conférences avec le Chevalier de Planci son parent, & craignant qu'on n'y traitât de quelque affaire d'amour, il ne pût s'empêcher de s'en plaindre à sa Maîtresse. Mademoiselle de Castello s'offensa de ses injustes soupçons, & après avoir tâché inutilement de le desabuser, elle s'irrita tellement contre lui, qu'elle lui défendit sa maison. Ce malheureux Amant tâcha en vain de l'apaiser; il se jeta à ses pieds, il les mouilla de ses larmes, & la trouva toujours inexorable. Il lui écrivit une Lettre, mais elle ne voulut pas la recevoir. Le Comte voyant cette rigueur, fut contraint de se servir du Laquais d'une de ses amies, pour lui faire rendre celle-ci.

*Lettre du Comte de Bapaume à Mademoiselle de Castello.*

**P**UISQUE vous ne voulez plus entendre parler de moi, vous me  
par-

pardonnerez bien la tromperie dont je me fers , pour faire aller jusqu'à vous ces assurances de mon desespoir. Pendant que vous m'accablez de douleur , & que vous me traitez avec la dernière cruauté , ma passion devient pour vous plus violente que jamais. Si je pouvois cesser de vous aimer , je souffrirois toutes vos rigueurs sans m'en plaindre. Je tâcherois de vous oublier , & j'éviterois vôtre rencontre avec autant de soin , que je la cherche avec empressement : mais comme je sens bien que j'en formerois en vain le dessein , & que c'est pour moi une nécessité de vous aimer toute ma vie ; il faut que je m'abandonne au panchant qui m'entraîne. Préparez-vous donc , cruelle , à être sans cesse importunée de moi ; à me voir dans tous les lieux où vous serez ; enfin , assurez-vous que je chercherai toutes les voyes imaginables , pour fléchir celle sans qui je ne puis vivre , & pour qui je souffre des maux inconcevables. Si je ne puis en venir à bout , je suivrai bien-tôt les mouvemens de mon desespoir. Rien ne sera capable de m'en empêcher , &  
les

les périls les plus grands n'auroient pour moi rien d'affreux. Peut-être alors serez vous fâchée du malheur où je vais m'exposer, pour finir ma cruelle destinée.

La colére de Mademoiselle de Castello ne pût tenir contre une Lettre si tendre. Elle mit la main à la plume, & y fit cette réponse.

*Réponse de Mademoiselle de Castello  
au Comte de Bapaume.*

L'Intérêt de vôtre salut m'oblige à oublier le passé. Je serois fâchée qu'il vous arrivât la moindre chose pour l'amour de moi. Je croirois que le Ciel & la Terre ne me le pardonneroient pas. Il faut avoir de l'indulgence, particulièrement pour ceux qui nous aiment. Vivez donc à vôtre manière ordinaire, & sur l'assurance que je vous donne, que je ne changerai point à vôtre égard, soyez persuadé de la sincérité de mes sentimens.

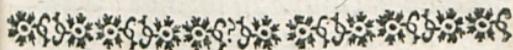
On peut croire que cet heureux Amant profita des conseils de sa Maîtresse,

treffe  
des c  
né.  
d'en  
passe

Avan  
lu

L  
Sain  
qu'i  
de c  
occ  
cili  
fem  
pér  
fré  
affi  
le  
qu  
pl  
lu  
de  
ob  
fo  
ne

treffe, & qu'elle le consola bien-tôt des chagrins qu'elle lui avoit donné. Mais comme je n'ai pas dessein d'en dire davantage sur ce sujet, je passe à une autre Avanture.



*Avanture de la Marquise de Saint Julien, & du Comte d'Armentière.*

**L**E Comte d'Armentière ayant vu à la promenade la Marquise de Saint Julien, il la trouva si belle, qu'il eut toutes les envies du monde de la connoître. Il en chercha les occasions, & il y réussit par la facilité qu'on a en France de voir les femmes, soit à la Comédie, à l'Opéra, ou dans les maisons qu'elles fréquentent. Le Comte se rendit si assidu auprès de la Marquise, qu'elle jugea aisément qu'il avoit quelque dessein. Ses soins ne lui déplurent pas; elle tâcha néanmoins à lui cacher ses sentimens, & affecta de le mal-traiter, parce qu'elle étoit observée par un Courtisan qui étoit fort considérable, qui vivoit en bonne intelligence avec elle, & qui l'ai-

l'aimoit passionnément. Le jeune Comte sans se rebuter des rigueurs que lui témoignoit la Dame, continua ses assiduités, & un jour l'ayant trouvée dans un lieu où il n'y avoit presque personne, il lui dit à l'oreille qu'il avoit un secret important à lui apprendre. La Marquise jugeant bien ce que ce pouvoit être, lui répondit un peu troublée, qu'elle ne vouloit point le sçavoir. Le Comte qui avoit beaucoup d'esprit, lui répliqua qu'il n'étoit plus en peine de le lui dire, puisque sa réponse lui faisoit juger qu'elle l'avoit entendu. La Dame rougit, & fut un peu déconcertée. Mais soit qu'elle eût de l'inclination pour lui, ou qu'elle aimât la nouveauté, le Cavalier continua la conversation, & lui parla de son amour, sans qu'elle s'en fâchât. Elle le pria seulement de garder un peu plus de mesures, & de n'affecter pas de la chercher, comme il faisoit. Le Comte craignant de lui déplaire, prit depuis ce tems-là un peu plus de précaution: & comme il n'étoit pas quelquefois le maître de son amour, & qu'il témoignoit trop d'empressement pour lui

lui parler; la Dame, qui craignoit que cela ne fût remarqué, lui défendit de se trouver dans les lieux où elle seroit: ou du moins, que si le hazard les faisoit rencontrer ensemble, il ne lui parleroit point. Pour adoucir un ordre si sévère, elle lui permit de lui écrire, & lui donna même des expédiens pour lui faire tenir ses Lettres en seureté. Peu de temps après, il y eut un Bal à la Cour; la Marquise y parut fort ajustée, & le Comte y dansa avec d'autres femmes, sans qu'il osât jamais s'aprocher de sa Maîtresse. Il voulut néanmoins se faire un mérite de sa discrétion; & profitant de la liberté que la Marquise lui avoit donnée de lui écrire, il s'en alla le lendemain à Paris, & lui fit rendre avant que de partir, la Lettre qui suit.

*Lettre du Comte d'Armentière à la Marquise de Saint Julien.*

**J**E ne puis demeurer plus longtemps à Versailles, où je vous vois à toute heure, sans oser vous parler de mon amour, ni me plaindre

dre des maux que me cause cette contrainte. Je n'ai jamais vû une personne si charmante que vous l'étiez hier au Bal. Jugez combien ma passion est respectueuse, puisque j'eus la force de danser avec des personnes indifférentes, pendant qu'il m'auroit été facile de danser avec vous, si je n'eusse appréhendé de vous déplaire. Toute la Cour vous admiroit, & ie regardois les spectateurs comme autant de Rivaux, parce que je remarquois qu'ils étoient tous épris de vos charmes & de vos apas. Il y eut des momens où mon amour allarmé, me fit souhaiter que vous eussiez été moins belle; mais peu après mon cœur m'assuroit que je ne devois rien craindre, puisqu'il étoit impossible qu'on pût vous aimer avec autant de passion que je vous aime. De grace, ne me refusez pas une réponse; je la recevrai avec une joye qui ne se peut exprimer; & afin que vous ne soyez point embarrassée de me la faire tenir, envoyez-la moi par la poste, & adressez-la avec une enveloppe à la personne que vous sçavez.

*Ré-*

*Réponse de la Marquise de Saint Julien au Comte d'Armentière.*

**P**ourquoi me reprochez-vous une contrainte qui me coûte plus que vous ne pensez. Ne devriez-vous pas être trop content, puisque je vous ai permis de m'écrire, & que je veux bien recevoir vos Lettres? En seriez-vous plus satisfait, quand on sçauroit dans le monde que vous avez une forte passion pour moi, & que j'ai souffert que vous me l'avez apprise? Les passions où il n'y a point de mystère diminuent insensiblement; & j'ai toujours ouï dire qu'il en faut en amour. D'ailleurs, vous sçavez, que j'ai un mari fâcheux que je dois craindre. Je tremble même en vous écrivant, & vous devriez me sçavoir bon gré des frayeurs que je souffre. Faites-moi donc là-dessus quelque justice, & soyez persuadé que malgré toutes les mesures que je suis obligée de garder, mon inclination qui ne reconnoît point d'autres loix que celles du cœur, ne se partage point, & m'inspire de vous aimer toujours.

*Avan-*

*Avanture du Baron de Clinchamp &  
de Madame de Joüy.*

**L**E Baron de Clinchamp étoit un jeune homme également considérable & par son bien & par sa naissance. Au sortir de l'Académie, son pere lui donna un Equipage conforme à une personne de sa qualité. Comme il avoit dans son quartier pour voisine Madame Desmarests, chez qui il y avoit toujours grand monde, il ne demeura pas longtemps sans lui rendre visite. Dès le premier jour qu'il y alla, il y trouva Madame de Joüy, qui lui parut si belle qu'il en fut charmé. Comme on se persuade aisément ce qu'on souhaite, il crût qu'il n'avoit qu'à lui découvrir son amour pour s'en faire aimer. Les regards tendres, & les soupirs enflammés furent d'abord ses interprètes; mais Madame de Joüy dont l'esprit étoit occupé d'autre chose, n'entendit pas ce langage, ou du moins feignit de ne le pas entendre. Le

Baron

Baron de Clinchamp voyant cela, résolut de lui dire de bouche, ce que ses yeux n'avoient pû lui apprendre. Elle le rebuta d'abord; mais il lui dit des choses si tendres & si galantes, qu'elles desarmèrent sa fierté. Elle souffrit même qu'il lui donnât la main, pour la reconduire chez elle. Le Baron ne manqua pas le lendemain de lui rendre visite. Elle le reçût avec un visage riant, & après quelques civilités de part & d'autre, le Baron lui repara de sa passion, mais toujours d'une manière si spirituelle qu'elle en fut charmée. Un jour qu'ils étoient ensemble, elle feignit que ses jarretières étoient trop lâches, & les voulant resserrer, elle lui fit voir la plus belle jambe du monde, ce qui excita le Baron à la vouloir toucher. Madame de Jouÿ aussi tôt la cacha, en lui disant: Vrayement, Monsieur, je ne vous croyois pas si hardi. Madame, lui répondit le Baron, n'attribuez cela, je vous prie, qu'au plus tendre amour qui fût jamais. Mais si vous aviez de l'estime pour moi, interrompit-elle, en useriez-vous ainsi?

B

La

La crainte de me déplaire ne vous feroit-elle pas garder plus de mesures ? Ah ! Madame , reprit le Baron , pardonnez , je vous prie , cet emportement. Il ne vient pas d'un manque de respect , puisqu'il est impossible d'en avoir plus que j'en ai pour vous : Mais c'est qu'on ne peut voir vos apas sans une extrême passion. Ensuite , le Baron se jetta à ses genoux , & lui dit , Oüi , Madame , l'ardeur que vous m'avez causée , est au dessus de toutes sortes d'expressions. Je vous aime du meilleur de mon ame , soyez seure que j'en userai de même le reste de ma vie , si vous avez de la reconnoissance. Rendez - vous donc sensible à un homme qui vous adore , & qui seroit ravi de mourir pour vôtre service , si vous lui aviez fait la grace de l'aimer. A ces mots , Madame de Joüy le regardant d'un air languissant : Ah ! Baron , lui dit-elle , je n'en puis plus , & vous me voulez pousser à bout. Peu après elle tomba en pâmoison. Le Cavalier trouvant l'occasion telle qu'il souhaitoit , en profita , & en sortit à la satisfaction de la Dame. Elle voulut

lut voir le lendemain, si la possession n'avoit rien diminué de l'amour de son nouvel Amant: comme elle sçavoit qu'il devoit venir chez elle ce jour-là, elle affecta de se mettre au lit, & lors qu'il entra dans sa chambre, il la trouva se plaignant de certaines vapeurs qui la desoloient. Le Baron lui témoigna aussi-tôt la part qu'il prenoit à son mal; & comme il alloit continuer, elle l'interrompit, en lui disant, que ces sortes de complimens étoient faciles à faire, & qu'on avoit toujours de la vertu de reste pour supporter les maux d'autrui. Le Baron là-dessus voulut lui faire connoître l'injustice qu'elle lui faisoit, puisqu'il souffroit pour le moins autant qu'elle: mais Madame de Jouÿ le regardant d'une manière indifférente, le pria de ne lui point parler davantage, & de la laisser en repos. Le Baron ne pût s'empêcher de lui dire, que puisqu'elle le vouloit ainsi, il ne diroit mot, mais que comme il ne la voyoit qu'à demi, du moins elle se tournât de son côté. Madame de Jouÿ le fit, & pour lui donner plus de chagrin, elle ferma les yeux, ce

qui pensa desoler le pauvre Baron. Il demeura quelque tems dans sa chambre, & ensuite il se retira chez lui. Le procédé de Madame de Joüy & sa feinte indisposition, lui avoit tellement pénétré le cœur, qu'il lui fût presque impossible de reposer la nuit. Le lendemain matin il lui écrivit ces lignes.

*Lettre du Baron de Clinchamp à  
Madame de Joüy.*

**J**E ne puis être plus long-tems, Madame, sans vous rendre compte de la nuit fâcheuse que j'ai passée. Elle n'a été pour moi qu'une suite de peines & d'inquiétudes. L'état où je vous laissai hier, devoit-il me permettre autre chose? Helas! si je pouvois vous exprimer tout ce que j'ai souffert, vous verriez bien, Madame, que si vos maux méritoient des plaintes, les miens n'étoient pas moins dignes de compassion. Il semble que tout cela ne fuffisoit point pour mon tourment; il falloit encore que je fusse l'objet de vôtre courroux. Je ne pouvois rien dire qui vous fût agréable.

Mes

Mes consolations ne servoient qu'à augmenter vôtre douleur, & ma présence qu'à choquer vôtre vûë. Il faut donc pour vôtre satisfaction que je m'en éloigne aujourd'hui, & que je n'attende plus de bonheur que du hazard, & de cet heureux génie qui m'a fait vôtre Esclave, & vôtre tres-humble Serviteur.

Madame de Joüy eut une extrême joye d'avoir connu, que bien loin que l'amour du Baron fût diminué, il en témoignoit davantage. Dans cette pensée, elle lui fit cette réponse pour l'embarasser, & pour voir quel parti il prendroit.

*Réponse de Madame de Joüy au Baron de Clinchampt.*

**V**ous vous plaignez de si bonne grace, que je perdrois trop de vous rendre content. Il vaut mieux pour moi vous donner des sujets de chagrin, que de satisfaction. Plaignez-vous donc toujours; puisque vous réussissez si bien; & pour vous en donner occasion, vous sçaurez que je me porte mieux que je n'ai ja-  
B 3 mais

mais fait. Un autre plus galant m'en viendrait féliciter. Mais comme vous m'écrivez, que je ne vous verrai point d'aujourd'hui, vous êtes obligé à ne pas manquer de parole.

Ce billet produisit tout l'effet que Madame de Joüy en attendoit. Il embarassa le Baron. Il ne sçavoit s'il devoit l'aller voir, ou bien s'il remettrait cette visite au lendemain. Cette incertitude le fit rester quelque tems chez lui. Mais enfin, après avoir consulté son cœur, il s'abandonna au penchant de son amour, & fut trouver son aimable de Joüy. Il la rencontra seule dans sa chambre, dont elle fût fort ravie. Elle ne demeura pas long-tems sans lui en donner des marques, & sans faire succéder la joye au chagrin qu'elle lui avoit causé. Ils se dirent cent tendresses; ils s'embrassèrent avec ardeur, & firent tout ce que peuvent faire des gens qui ont beaucoup d'estime & d'amour l'un pour l'autre.

*Avanture de la Cassette.*

**C**E fût peu de tems après le siège de Mons, que le Comte de Girasol se vit obligé de quitter le service, & de revenir à Paris où son Pere étoit mort subitement. Il lui avoit laissé de grands biens & de grandes sommes à recouvrer, dont la poursuite l'engagea dans plusieurs Procès, qui demandoient tous ses soins & toute son application : Mé tier beaucoup moins glorieux & plus pénible que celui de la Guerre.

Il donnoit tout le jour à ses affaires, & le soir à son divertissement, soit au Cours, à la Promenade ou aux Spectacles. Un soir entre les autres, dans la saison où les Tuilleries sont les plus fréquentées, il y vint d'assez bonne-heure. A peine y fût-il entré, qu'il se vit suivi de deux Dames, dont l'une paroissoit être assez enjouée, & l'autre sérieuse, mais d'une beauté extraordinaire. Sa taille étoit avantageuse, les traits de son visage étoient tous ré-

guliers & faits l'un pour l'autre. Elle le avoit les yeux doux & languissans & les cheveux d'un blond cendré admirable. Par dessus tout cela, elle avoit une vivacité de teint qui ne se trouve qu'en peu de Belles. Elles parloient ensemble tout bas, sans que le Comte pût entendre quelle étoit leur conversation. Il fit plusieurs tours d'Allées, & elles en firent autant; & enfin, le soleil étant prêt à se coucher, elles prirent le chemin de la porte du Jardin, & laissèrent le Cavalier dans l'admiration de la beauté d'une de ces deux personnes qu'il avoit vûës.

Saisi de ses idées, il n'en dormit point de toute la nuit; & dès le lendemain, aussi-tôt qu'il vit le jour paroître, il eut de l'impatience d'en voir la fin, pour retourner à la promenade, où la même aventure lui arriva que le jour d'auaravant. Il y vit ces deux aimables personnes dans la grande Allée, qui jettèrent d'abord les yeux sur lui; & comme il en sortoit pour entrer dans l'Amphitéatre, il fut si heureux qu'il se vit encore suivi par ces deux Dames. Il s'assit aussi-tôt sur le premier banc qu'il trouva.

trouva. Elles en prirent un à l'opposite du sien, d'où il remarqua qu'elles attachoient sur lui leurs avides regards, sur tout celle qui lui avoit semblé la plus belle. Il en conçût un plaisir sensible, quen'étant plus le Maître de sa joye, il résolut de les aborder. Dès qu'elles eurent quitté leurs places, il les suivit à son tour jusqu'à la porte du Jardin, où ayant reconnu qu'elles n'avoient point d'équipage, il leur offrit le sien. L'enjouée lui en rendit graces pour toutes les deux, sous prétexte qu'elles n'étoient pas éloignées de leur logis, où il les accompagna, & dès le lendemain il débuta par leur rendre sa première visite.

Il ne balança point à faire une déclaration dans les formes à la Belle qui l'avoit charmé, & il fit l'enjouée sa confidente. Cette déclaration fût reçûe à bras ouverts; & ce qui la facilita, fut que cette admirable personne avoit déjà conçû tant d'estime pour le Cavalier, qu'il n'eut d'abord aucune peine à s'insinuer dans ses bonnes graces. Elle l'avoit vû au Palais où elle avoit un

Procès de conséquence, qu'elle sollicitoit depuis plusieurs mois avec sa Tante, qui la tenoit chez elle. Cette Tante n'avoit qu'une fille, qui étoit l'enjouiée dont nous parlons, & qui servoit de compagnie à son aimable Cousine. Il est vrai que le Comte attaché tous les matins, comme nous l'avons dit, à ses affaires, où il s'appliquoit sans distraction, n'avoit point remarqué cette Belle au Palais, ou n'y avoit point fait de réflexion, mais elle moins distraite & moins occupée, l'avoit distingué entre les hommes les mieux faits qu'elle avoit vû. Et comme elle étoit fort riche, & qu'elle étoit demeurée orpheline dès sa plus tendre enfance, elle en avoit été si touchée, qu'elle l'eut choisi volontiers pour Amant, si elle eut cru être assez heureuse pour lui plaire.

Avec ces dispositions de part & d'autre, il ne faut pas s'étonner, si l'amour alla bien vite dans le cœur de ces deux Amans, si favorablement prévenus l'un pour l'autre, tous deux riches, tous deux de qualité, & tous deux parfaits : car le Comte étoit un des hommes du monde le  
mieux

mieux tourné & de la plus belle phifionomie. Ils se jurèrent un amour réciproque, & ils paffoient enfemble des jours filez d'or & fe foye, lorsqu'un chagrin mortel s'empara de l'ame du Cavalier; & fans qu'il en voulût dire la raifon, il vint un jour prendre congé de la Belle pour l'Italie, feignant qu'il en avoit reçu un ordre de la Cour, & partit dès le lendemain, la laiffant inconfolable, & fi pénétrée de douleur qu'elle tomba évanouie entre les bras de fa Coufine, dont l'enjoûment fe changea bien-tôt en une extrême douleur.

Il prit la pofte dès ce jour-là même pour Lyon, & de là il prit la route de Venife, d'où il fit fçavoir à fes gens d'affaires, qu'il y féjourneroit deux ans entiers. Sa belle Maîtreffe ne pût l'apprendre fans affliction. Elle lui écrivit les Lettres les plus tendres & les plus paffionnées du monde, qui font venuës à nôtre connoiffance, par un malheur des plus extraordinaires, & qui nous ont appris la véritable caufe de l'éloignement du Comte. Une jalousie mal fondée en avoit été le fujet.

& sans s'en vouloir éclaircir ni s'en plaindre, il avoit mieux aimé devorer son chagrin, & se dérober à la vûe d'une Maîtresse dont il croyoit avoir été trahi, que de s'exposer, en la voyant toujours, à la nécessité d'être tre l'Amant d'une ingrante, puisqu'il étoit impossible de la voir sans l'aimer.

Il fut attaqué d'une fièvre maligne à Venise, dont il mourut le cinquième jour. Son Valet de Chambre après sa mort, apporta sa Cassette en France, & on y trouva les Lettres suivantes, que sa Maîtresse lui avoit écrites.

### I. L E T T R E.

**S**I je n'avois pas connu combien je vous aime, je l'aurois senti par l'affliction où je suis depuis que vous m'avez quittée. Lors que j'appris vôtre départ, je demeurai plus de trois heures pâmée entre les bras de ma Cousine. Je me défendois de revenir à la vie que je n'aimois que pour vous, & que je ne puis plus aimer sans vous; mais enfin, je revis la lumière. Je me  
fla-

flato  
mou  
& j  
cont  
dre.  
vérit  
tant  
vroi  
ai t  
plai  
que  
Je  
mê  
quil  
j'ai  
bien  
rois  
vou  
fan  
ne  
de  
tée  
suj  
car  
vir  
l'é

flatois, que j'allois mourir d'amour. Cependant, je vis encore, & je fais autant de choses pour conserver cette vie que pour la perdre. Mon desespoir n'est donc pas véritable; si je vous aimois autant que je vous le dis, ne devrois-je pas être morte? si je vous ai trompée, c'est à vous de vous plaindre à vôtre tour? Helas! que ne vous en plaignez-vous? Je ne voudrois pas pour vôtre cœur même être capable de vôtre tranquillité. Je regarde la passion que j'ai pour vous, comme le plus grand bien que j'aye au monde, & j'aime-rois autant être condamnée à ne vous voir jamais, que de vous voir sans vous aimer éperduément. Que ne ferois-je point si j'étois aimée de vous, puisque je suis si transportée dans un tems où j'ai le plus de sujet de m'en plaindre? un si beau caractère ne devoit il pas vous servir d'exemple, & vous donner de l'émulation?

## II. LETTRE.

**J**E ne sçai pourquoi je vous écris. Je vois bien seulement que je vous ferai pitié ; je ne veux point de vôtre pitié , je ne m'estimerois pas moins malheureuse , si vous ne m'aimez que par générosité. Je veux vous devoir à vôtre inclination. L'honnêteté & la reconnoissance sont comptées pour quelque chose dans l'amitié, mais elles ne tiennent lieu de rien dans l'amour. Il faut suivre son penchant sans consulter sa raison. L'objet aimé enlève l'ame malgré qu'on en ait , & le cœur ne garde point tant de mesures , lors qu'on est bien touché ; au moins voila comme je sens que je suis pour vous. Je commence à connoître la mauvaise foi de tous vos sentimens ; vous m'avez trahie toutes les fois que vous m'avez dit que vous m'aimiez , & je ne dois qu'à mon ardeur vos feints emportemens. Cette pensée me tuë, & je meurs de frayeur que vous n'avez jamais été sincèrement touché. Ne vous y trompez pas. Vos empressements ont fait toute ma
   
 joye

joye, tant que j'ai cru être assez heureuse pour les mériter ; mais ils feroient toute ma rage , si je croyois les devoir à toute autre chose qu'au mouvement naturel de vôtre cœur. Ce n'étoit point le desir de vous plaire, qui me faisoit rechercher vôtre vûë, c'étoit une avidité curieuse qui partoît du fond du cœur, sans réflexion & sans art ; & je vous cherchois souvent en des lieux où j'étois seure que je ne vous trouverois pas. Quand je me représente l'émotion secrette que j'avois, lorsque je croyois seulement discerner vos pas dans une promenade ; la douce langueur qui s'emparoit de tous mes sens, lorsque je rencontrois vos regards , & les transports inexprimables de mon ame, quand nous avions un moment d'entretien ; je ne sçai comment j'ai pû vivre avant que de vous voir, & comment je vivrai quand je ne vous verrai plus.

*III. LETTRE.*

**J**E ne suis contente ni de vous ni de moi, il y a des momens où je crains quelquefois que vous n'ayez pas

pas assez de satisfaction où vous êtes; d'autres fois je me figure que vous en avez tant, que j'appréhende de ne la pas faire toute seule, & n'y a pas jusqu'à mes lettres qui ne me chagrinent, quand je me persuade que vous n'en remarquez pas bien tous les endroits les plus touchans. Vos distractions me font peur; je voudrois vous voir tout renfermé dans moi-même, puisqu'il vous y faites tout ce qui s'y passe, & lors que je songe que quelque autre chose peut vous donner du plaisir, vous me mettez au desespoir. Je ne suis pas sage, je l'avouë; mais le moyen de l'être avec tant d'amour que veux-je donc? je n'en sçai rien, je veux vous aimer toute ma vie, je veux, s'il se peut, que vous m'aimiez de même, & que vous n'aimiez que moi; mais on ne peut vouloir toutes ces choses, sans vouloir en même tems être la plus folle du monde. Qu'importe que la raison se plaigne, pourvû que l'amour soit satisfait? qu'il est aisé de voir que vous n'en avez point, puisque votre indifférence est si peu digne du nom d'amour? Quoi! ce cœur que

que j'ai acheté de tout le mien, ce cœur que tant de passion & de fidélité m'ont fait mériter, est capable de m'oublier. J'en suis si transportée de dépit, que je souhaiterois en aimer un autre pour me venger; mais hélas! je ne vois rien d'aimable que vous, je voudrois ne vous avoir jamais vû. Ah! que dis-je? je sens vivement la fausseté de ce souhait, & je connois dans ce moment, qu'il vaut mieux être malheureuse en vous aimant, que de ne vous avoir jamais vû. Cette fatale vûë, il est vrai, me coûte tout le repos de ma vie, & il ne vous en a coûté que l'indulgence de vous laisser aimer; mais je préfère l'agitation où je suis à la tranquillité dont je jouissois avant que je vous connusse. Que vous m'êtes cher, & que je suis à plaindre!

IV. LETTRE.

**V**Os protestations d'amitié, vos offres de services, & les froides civilitez de vôtre lettre, me font voir que vous avez reçû toutes les miennes, & qu'elles n'ont excité dans  
vôtre

vôtre cœur aucuns mouvemens de  
tendresse. Ingrat, je suis assez mal  
heureuse pour ne pouvoir me flater  
qu'elles n'étoient point venuës jus-  
qu'à vous, puisque vous y faites ré-  
ponse. Je déteste vôtre bonne foi  
que ne me laissez-vous en douter  
& que ne me laissez-vous mon er-  
reur? Vous n'aviez qu'à ne me  
point écrire. Je ne cherchois pas  
d'être défabusée; ne suis-je pas bien  
à plaindre, de n'avoir pû vous obliger  
à prendre quelque soin de me trom-  
per? Je ne veux point sçavoir le  
succès de celle-ci. Ne troublez  
point l'état que je me prépare, &  
ne m'ôtez point de mon incertitude.  
J'espère que j'en ferai avec le tems  
quelque chose de tranquile. Vous  
m'avez donné, il est vrai, une pas-  
sion qui m'a fait perdre la raison;  
mais vous en devez tirer peu de vani-  
té, je suis jeune, & je n'avois ja-  
mais entendu de louanges; il me  
sembloit que je vous devois toute la  
beauté & tous les charmes que vous  
trouviez en moi, ou du moins dont  
vous me flatiez; mais je suis reve-  
nuë de cet enchantement. J'ai de  
la confusion de ma crédulité & de  
mes

mes emportemens , & je n'ai plus le bandeau qui m'empêchoit d'en connoître l'excès : du moins je vous parle raisonnablement une fois en ma vie ; que ma modération vous plaira , & que vous serez satisfait de moi ! Je ne veux point le sçavoir. Je vous conjure pour la dernière fois de ne me point écrire.

V. LETTRE.

**V**ous m'avez trop bien obéi en ne m'écrivant plus ; mais l'amour que j'ai pour vous est si ingénieux , qu'il me fait tirer avantage de toute chose en vôtre faveur. Vous n'avez pas une négligence que je n'excuse , & je ne songe pas même à vous la reprocher. Si vous étiez plus empressé , j'aurois la joye de me croire plus aimée , mais vous n'auriez pas celle de l'être tant. Vous croiriez devoir quelque chose à vos soins , & j'ai du moins la gloire de voir que vous devez tout à mon inclination. Le plaisir de vous aimer de toute l'étendue de mon ame est un bien que je tiens de vous ; mais il n'est plus en vôtre pouvoir de me le ravir.

ravir. Je sens bien que je vous aimeraï toute ma vie, malgré vous & malgré moi-même. Voila des assurances bien dangereuses, ne soyez pas si peu généreux que de vous en prévaloir. J'ose vous dire, que vous n'aurez jamais de bonheur parfait qu'avec moi. Le Ciel n'a fait nature que moi sur la terre pour vous. Eh! que deviendroit tout le mérite extraordinaire que vous avez, s'il ne trouvoit mon cœur pour le distinguer? jamais mortel n'eut tant de charmes que vous, & jamais un autre cœur que le mien ne le connoitra parfaitement. Vous pouvez peut-être plus de beauté, mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, & tout le reste n'est rien? Quoi! vous avez pû voir le fond de mon ame & toute ma tendresse; & vous avez pû vous résoudre à m'abandonner, & à m'exposer aux frayeurs que j'ai que vous ne vous souveniez plus de moi, & que vous m'allez peut-être sacrifier à une passion nouvelle. Pourrois-je le sçavoir sans vous haïr autant que je vous aime? & comment pourrois-je voir d'un œil indifférent un changement si cruel? que

feroit  
ou sa  
cette  
conve  
un p  
m'ou  
se, n  
pable  
vous  
mêm  
pensé

S  
t  
pas  
lour  
qu'i  
mer  
mal  
tôt  
Tri  
vira  
affa  
ble  
ave  
plu  
Je  
m'

feroit mon cœur sans tant de haine, ou sans tant d'amour ? Ce vuide & cette insensibilité ne lui peuvent convenir. Je souhaite que vous ayez un prétexte plus raisonnable de m'oublier, j'en serai plus malheureuse, mais vous n'en ferez pas si coupable; vous voyez bien par là que je vous aime mille fois plus que moi-même, & plus encore que je ne pense.

VI. LETTRE.

S'il faut renoncer à vous pour toujours, je voudrois bien ne vous pas laisser à un autre. Je suis jalouse, je vous crois infidèle, puisqu'il faut vous dire tous les mouvemens que vous me causez; mais malgré mes soupçons, je vous aime toujours plus qu'on n'a jamais aimé. Triomphez de cet aveu, il vous servira peut-être à l'avancement de vos affaires pour vous rendre plus aimable, & pour faire voir, que vous avez été capable de faire naître la plus grande passion qui fût jamais. Je porte un nom assez bon, & l'on m'a toujours flatée de quelque mérite.

te. J'avois cru en avoir jusqu'au moment que vôtre mépris m'en desabuse ; mais j'aime mieux me voir sacrifiée, que de nier une passion qui m'est encore si chère. Vous dirai-je toute ma foiblesse ? Vous me paroissez encore aimable sous quelque forme que je vous regarde, & jusqu'aux pieds de ma Rivale, je vous trouve mille charmes qui ne se trouveront jamais qu'en vous. Je serois ravie qu'elle les aperçût comme moi ; & bien que je sois persuadée, que c'est à cette opinion que je devrai la perte de vôtre cœur, j'aime mieux être condamnée à cet abîme de desespoir, que de vous souhaiter une louange de moins. Oüi, la haine que je dois à cette Rivale, n'aura jamais l'audace d'aller jusqu'à vous ; & quoi qu'on ne puisse pas avoir plus de jalousie que j'en ai, je chéris tellement vôtre gloire, que j'irois au bout du monde vous chercher de nouveaux admirateurs. Je tâche dans ce moment même à vous excuser, & je comprends bien que les filles aussi affligées que moi ne sont guères aimables. Peut-être que quelqu'un vous aura rendu compte des

ra-

rava  
mon  
de c  
par  
cheu  
trou  
de l  
m'a  
vien  
toûj

P  
ne  
ais  
nir  
à n  
gra  
qu  
lon  
sui  
me  
ain  
qu  
ép  
ch  
ch  
di

ravages que vôtre absence a fait sur mon visage ; si vous aviez un peu de délicatesse , ils devroient vous paroître plus aimables que la fraîcheur du plus beau teint , & je me trouverois bien horrible , si deux ans de la privation de vôtre vûë ne m'avoient pas enlaidie. Que deviendrai-je donc si je la perds pour toujours ?

VII. LETTRE.

P Uisque je vois que vous voulez m'oublier , j'ai fait dessein de ne vous aimer plus. Jouïssiez à vôtre aise de la peine que j'ai eüe à en venir à cette extrémité. Je vous avouë à ma honte , qu'il m'a falu livrer de grands combats à ma tendresse , & que je n'en ai bien connu l'excès , que lors que j'ai voulu m'en guérir. Je suis persuadée que j'eusse senti des mouvemens moins cruels en vous aimant , tout ingrat que vous êtes , qu'en voulant m'en détacher. J'ai éprouvé que vous m'étiez moins cher que mon amour , qui m'enchantoit plus que je ne veux vous le dire. Mais il faut se dégager d'un in-

insensible, d'un ingrat, & d'un perfide, & l'on vient à bout de tout avec tant de raison. Je vous ai accoustumé à une grande passion avec trop de bonne foi. Je devois user d'artifice pour me faire aimer, & l'amour tout seul ne donne point de l'amour. Vous vouliez que je vous aimasse, & vous avez fait de sens froid le dessein de m'enflamer. Vous n'avez regardé mon amour que comme une victoire, il n'y a rien que vous n'eussiez fait pour y parvenir. Vous vous fussiez même résolu à m'aimer, s'il eut été nécessaire; mais vous avez connu que vous pouviez pousser l'entreprise sans avoir de passion, & que pour y réussir vous n'aviez besoin que de la mienne. Quelle perfidie! & n'êtes-vous pas bien malheureux? vous avez bien peu de délicatesse de n'avoir sçu profiter de mes emportemens que de cette manière. Je regrette pour vous les plaisirs infinis que vous avez perdus; si vous les connoissiez vous éprouveriez qu'on est mille fois plus heureux, & qu'on sent quelque chose de bien plus touchant, quand on aime violemment,

ment,

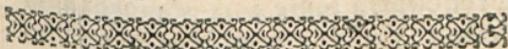
ment, que quand on est aimé. Vous êtes plus à plaindre que je ne suis, & il vaut mieux souffrir tout ce que je souffre, pour vous avoir aimé véritablement, que de jouir du plaisir languissant que vous avez pris à feindre.

VIII. LETTRE.

Votre dernière lettre m'offense terriblement; sachez que je suis plus jalouse de ma passion que de la vôtre, & que je vous pardonnerois plus aisément une infidélité, que le soupçon que vous avez que je puisse être capable d'en commettre. Oüi, c'est de moi-même que je veux être contente plutôt que de vous. Ma tendresse m'est si précieuse, & l'estime que je fais de vous m'y fait trouver tant de gloire, que je ne sçai point de plus grand crime que de vous en laisser douter; mais comment en douteriez-vous? Je ne puis m'applaudir d'avoir été un seul moment sans vous aimer. Il vous souvient, ingrat, de cet heureux tems où j'ai pris tant de soin de vous le faire connoître. Quand mes regards  
C étoient

étoient trop languissans, il me sem-  
bloit qu'ils ne servoient que ma ten-  
dresse, & qu'ils déroboient quelque  
chose à mon ardeur; s'ils étoient  
trop vifs, ma tendresse leur faisoit  
le même reproche, & avec les ac-  
tions du monde les plus parlantes,  
je croyois n'en dire pas encore as-  
sez. Il n'y a pas jusqu'à ma rete-  
nuë, lors que je vous ai vû cha-  
grin, qui ne vous ait convaincu de  
la grandeur de ma passion. Je suis  
si peu la maîtresse des occasions de  
vous déplaire, que toutes les offen-  
ses que vous me pouvez faire, ne  
sont pas capables de me fournir un  
prétexte de vous fâcher? Helas!  
comment le pourrois-je? Ma co-  
lère même est un excès d'amour.  
Plaignez-vous de moi, dites-moi  
des injures, faites-moi des trahi-  
sons, haïssez-moi, si vous le pouvez,  
mais n'attaquez pas ma gloire. Je  
puis vivre sans vôtre cœur, dès  
l'instant que je saurai que vôtre  
amour pour moi ne fera plus vôtre  
félicité, & vous n'en régnerez pas  
moins dans le mien. Mais je ne puis  
vivre sans vôtre estime. Cette pen-  
sée m'a déjà sollicitée plus d'une fois

de vous aller trouver à Venise; mais je me suis fait une si douce habitude de vous étudier, que j'ai craint de vous déplaire par cet éclat. Non, vous serez satisfait. Je renonce au plaisir que j'aurois de vous reprocher vôtre ingratitude, & au triomphe entier que je remporterois, si mes yeux & toutes mes actions vous avoient confirmé mon innocence. Elle est si grande, & vos soupçons si aisez à détruire, que ma présence seule suffiroit pour les confondre, & pour vous punir de les avoir conçûs. Il vous devoit être assez doux de me croire tendre & fidelle, pour faire vôtre tourment d'en douter. Adieu pour jamais. Je veux vous laisser une erreur qui me venge de vôtre injustice.



*Avanture du Chevalier de la Sale &  
de la Marquise de Messimien.*

**A**près la prise de Charleroy, le Chevalier de la Sale vint passer le quartier d'Hiver à Paris, comme font la plûpart des Gens de qualité.

Il se logea dans un Hôtel proche de Madame d'Eston, chez qui l'on jouoit ordinairement gros jeu. Le Chevalier qui aimoit assez ce divertissement, ne demeura pas long-tems sans en aller prendre sa part. Dès le premier jour il y trouva la Marquise de Messimieu, dont la beauté le charma. Le plaisir qu'il avoit de la voir & de lui parler quelquefois, fortifioit sa passion naissante. Son imagination fut enfin si remplie des charmes de la Marquise, qu'il devint incapable de toute autre idée. Dans cet état, il résolut de lui découvrir sa flâme; mais comme cette aimable personne étoit presque toujours en compagnie, cela lui paroissoit assez difficile. Cependant le hazard voulut qu'un jour il la rencontra seule; & s'approchant d'elle: Voici la première fois, lui dit-il, que je me vois en liberté de vous expliquer les sentimens de mon cœur. Mes yeux & mes actions ont dit assez souvent que je vous aime, si ma bouche ne vous en a rien appris. Approuvez donc, je vous prie, cette passion, & soyez persuadée que je n'en ai point de plus grande, que celle

celle de vous plaire & de vous servir. La Marquise de Messimieu ne s'effaroucha point de cette déclaration, elle l'écouta sans l'interrompre; & quand le Chevalier eut fini, elle lui dit en riant, qu'elle lui étoit fort obligée des sentimens qu'il lui témoignoit, mais que le tems lui feroit connoître s'ils étoient sincères.

Le Chevalier, ravi de cette réponse, redoubla ses soins avec plus d'ardeur, que jamais. Il fut quelque tems sans pouvoir venir à bout de son dessein. Mais enfin, la Marquise charmée du Chevalier, & ne pouvant plus résister à ses empressements, lui donna un rendez-vous chez elle. Le Chevalier ne manqua point de s'y trouver. On le fit entrer dans un appartement fort magnifique; ce n'étoit que dorures, Tableaux, Miroirs de grand prix, Cabinets de la Chine, Vases remplis de fleurs, & Cassolettes qui exhaloient une odeur la plus agréable du monde. Il trouva la Marquise dans le fond d'une Estrade, couchée sur deux piles de Carreaux de brocard d'or, avec un certain air négligé, mais

mais si charmant, qu'on l'eût prise pour la Déesse de l'amour. D'abord que le Chevalier l'eût aperçûë, son ardeur redoubla, & il devint le plus passionné des hommes. Il ne demeura pas long-tems sans lui en donner des marques. La Dame y répondit avec empressement. Enfin ils furent fort contens l'un de l'autre, & le plaisir qu'ils eurent fut si grand, qu'ils ne pouvoient plus vivre sans se voir. Quand le Chevalier venoit un moment plus tard à l'assignation, ce n'étoit que des soupirs & des plaintes du côté de la Marquise. Et aussi quand cette Amante ne se trouvoit pas d'abord à l'heure marquée, ce n'étoit de la part de l'Amant que des chagrins & des allarmes. Jamais deux cœurs ne furent si bien unis, & jamais tendresses ne furent si réciproques. Ce commerce dura quelque tems sans que personne s'en apperçût; mais comme l'amour ressemble au feu, qui se découvre souvent par la fumée, ces deux Amans ne pûrent si bien cacher leur passion, que le Marquis de Messimieu n'en eût quelque soupçon. La crainte d'en apprendre

dre plus qu'il ne vouloit, l'obligea de proposer à sa femme d'aller avec lui à une Terre qu'ils avoient à douze lieües de Paris. La Marquise qui connut bien que cet éloignement lui ôteroit la facilité de voir son Amant, témoigna à son mari de la répugnance pour ce voyage. Le Marquis de Messimieu qui ne contrarioit jamais sa femme en aucune chose, n'eût pas assez de complaisance en celle-ci. Au contraire, les raisons qu'aportoit la Marquise pour demeurer à Paris, ne servirent qu'à fortifier celles que son mari avoit pour l'en éloigner. En effet, il ne lui donna que vingt-quatre heures pour songer à son départ. Pendant ce tems, elle écrivit au Chevalier de la Sale, de se trouver à une telle heure chez une de ses bonnes amies qu'elle nomma. Le Chevalier ne manqua pas de s'y rendre. Il trouva la Marquise qui l'attendoit avec impatience, & lors qu'ils furent ensemble, elle commença à soupirer, & en répandant des larmes, elle lui annonça son cruel départ. Le Chevalier en fut extrêmement surpris: il lui dit tout ce

que la tendresse & la douleur lui pûrent inspirer ; mais la Marquise étoit inconsolable, & sa raison l'avoit tellement abandonnée, qu'elle n'étoit plus capable de rien entendre. Le Chevalier la voyant dans cette extrémité, la caressa & l'embrassa de toute son ame. La Marquise le laissa faire, & fût agréablement consolée par ce moyen. C'étoit le seul qui lui étoit le plus propre pour son soulagement. Elle en fit bien-tôt paroître des marques sur son visage. Ses yeux ne répandoient plus de larmes, & son esprit qui étoit tranquile, ne permettoit plus de sanglots à son cœur. Cependant comme le tems ne semble jamais long aux Amans, il y avoit deux heures qu'ils étoient ensemble, lors qu'ils virent qu'il falloit se séparer. La Marquise donna son portrait garni de diamans au Chevalier, & celui-ci donna le sien garni de rubis à la Marquise. Tout cela se fit avec beaucoup de générosité de part & d'autre, & sur tout avec des sermens inviolables d'un éternel amour. Après quoi ils se quittèrent, & la Dame partit le  
len-

lendemain dans un carosse à six chevaux.

Le Chevalier ne fut pas longtemps à s'apercevoir de l'absence de la Marquise. Dans toutes les compagnies où il alloit, il la trouvoit toujours à dire. Son chagrin en étoit très-grand; & rien ne l'en pouvoit consoler, que le retour de cette chère Amante. Il eût voulu de tout son cœur être éternellement avec elle. Mais comme cela ne se pouvoit, il eût recours à ces lignes, pour lui donner de nouvelles marques de sa passion.

*Lettre du Chevalier de la Sale, à la Marquise de Messimien.*

**P**Uisque je suis privé de vous voir, il faut que j'apprenne l'état de vôtre santé, & que je vous renouvelle les assurances de la plus violente passion qui fut jamais. Oüi, mon aimable, je prens trop de part à tout ce qui vous regarde, pour ne pas avoir un plaisir extrême à m'informer de vos nouvelles. Je suis même si pénétré de vos apas, que rien ne peut m'empêcher de m'en  
C § entre-

entretenir. J'y pense à tous momens. Mes songes pendant mon sommeil ne me représentent autre chose. Je m'imagine quelquefois la nuit, que je suis assez heureux pour être auprès de vous, & que j'ai l'avantage de posséder les plus beaux bijoux du monde. Je ne sçai si ce plaisir-là ne charmeroit point un autre Amant; mais je sçai bien qu'à mon réveil, je me trouve souvent tout enyvré d'amour. Voilà le remède que le Dieu du sommeil me donne quelquefois, pour adoucir les chagrins que me fait naître vôtre absence. Je crois que vous n'en devez pas douter, puisque vous sçavez que je n'ai pour vous que des sentimens pleins d'ardeur & de flamme. Que je serois heureux si vous en aviez pour moi de semblables! Mais je n'ose me flater d'une si douce espérance. Il faudroit plus de bonheur de ma part, ou bien plus de justice de la vôtre. Je me contenterai de vous prier de me conserver quelque place dans vôtre aimable cœur, & qui fera quand vous voudrez toute la félicité du mien. Ce n'est pas que mon amour ne soit assez

assez grand, pour vouloir l'occuper tout entier. Il seroit difficile d'être aussi vivement touché sur ce sujet que je le suis ; mais comme vous êtes mon étoile, & la Maîtresse de ma destinée, je ne m'en croirai digne qu'autant que vous le jugerez. Je m'en raporte à vôtre discernement, pourvû que je ne sois pas plus long-tems éloigné de vôtre chère personne, pour qui je n'aurai de ma vie, que des yeux, un cœur, & des sentimens passionnez. C'en seroit trop pour une autre moins agréable ; mais ce n'en sera jamais assez pour vous qui êtes autant au dessus des plus belles & des plus charmantes, que tout ce que je vous écris, est au dessous de ce que vous avez de si beau & de si amoureux. Je les baise sans cesse ces aimables endroits avec toute la flâme & l'empressement possible ; si je le pouvois faire autrement que d'esprit, ah ! que ma joye seroit grande ! Mes actions répondroient à mes paroles ; & comme je n'ai point d'autre passion que de vous plaire, vous verriez bien que je ne suis pas indigne de vôtre tendresse.

Enfin , mon cœur , ce seroit dans ces doux momens où nous aurions des plaisirs sensibles , que je ne goûte maintenant qu'en peinture , & en imagination. Je vous assure que vous en seriez satisfaite , & que vous avoueriez que l'absence , si propre à diminuer l'ardeur d'un Amant , n'a servi qu'à augmenter la mienne. Cela est tellement véritable , que je suis présentement dans des transports si extraordinaires , que je ne me connois plus moi-même. Revenez donc au plutôt , ma chère ame , ou permettez que je me déguise pour vous aller trouver. C'est être trop longtems absente , & j'aimerois mille fois mieux mourir en vous voyant , que de vivre éternellement sans vous voir. Voilà l'état où je suis ! hélas ! si vous m'aimiez autant que je vous aime , vous jugeriez de ma peine par la vôtre , & je ne souffrirais pas tous les maux que je ressens. J'aurois encore mille choses à vous dire , mais j'apprehendrois , cher amour , de fatiguer vos beaux yeux. Il vaut donc mieux finir , & en attendant que j'aye le plaisir de vous embrasser , soyez persuadée qu'il ne  
se

se trouvera jamais d'Amant qui vous chériffe au point que je fais, ni qui soit avec autant de fidélité que je suis tout à vous.

Cette lettre consola entièrement Madame de Messimieu de l'absence de son Amant ; & après l'avoir lûe plusieurs fois, elle lui fit cette réponse.

*Réponse de la Marquise de Messimieu  
au Chevalier de la Sale.*

J'Ai reçû vôtre lettre, & l'ai lûe avec une joye qui ne se peut exprimer. Je souhaite que tout ce que vous me dites soit véritable, & que vous ne me parliez jamais que de l'abondance du cœur. Le mien qui est tout à vous ne sera jamais à d'autre, & vous m'offensez de n'y demander qu'une place. Vous sçavez que vous en êtes le maître; pourquoi donc tant de retenuë? Quand l'amour a joint deux cœurs ils doivent être inséparables. La crainte & les allarmes ne doivent plus les occuper: & ce que vous me témoignez sur ce sujet, me feroit quasi douter de vôtre sincérité.

té. Cependant, comme je juge de vôtre cœur par le mien, je veux bien ajoûter foi à vos paroles, & croire que rien au monde n'est capable de diminuer vôtre amour. Une autre qui vous aimeroit moins n'y auroit pas tant de confiance. On sçait que les hommes sont sujets à l'inconstance; mais ce défaut vient moins de la légéreté de leur esprit, que du manque de conduite des femmes. Si elles aimoient avec plus de délicatesse, & de ménagement, il n'y auroit pas tant de volages. Mais souvent leur amour n'a point de bornes, & leur excès va jusqu'à la fureur. Pourvû qu'il ne m'arrivé pas la même chose, je m'estimerai très-heureuse: car je connois mon foible à vôtre égard; il est tel, que quand mon mari me fait des caresses, je ne les pourrois pas souffrir, si je ne m'imaginois qu'elles viennent de vous: & quelquefois je ferme les yeux, afin qu'aucun objet ne vous efface de mon idée. Voila la situation de mon cœur. Que ma joye seroit parfaite si j'étois avec vous! Les jours ne me paroîtroient que des momens, au lieu que les momens me paroissent

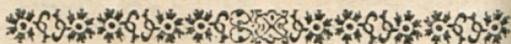
fent i  
faut  
fence  
tems  
de v  
affair  
dang  
le g  
tant  
rez  
jour

C  
de j  
en  
L'u  
rôl  
Ma  
ma  
plu  
eff  
qu  
Q  
de  
se  
pr  
m  
er  
ch  
n

fent ici des siècles. Cependant, il faut espérer que cette cruelle absence ne durera pas encore longtemps. Mais gardez - vous bien de venir en ce lieu. Nous avons affaire à un homme jaloux, & dangereux. Il faut que le tems le guérisse. Adieu, aimez - moi autant que je vous aime, & vous verrez que nous nous aimerons toujours.

Cette Lettre ne donna pas moins de joye au Chevalier, que la sienne en avoit donné à la Marquise. L'un & l'autre jouèrent fort bien leur rôle; l'Amant en n'allant pas voir sa Maîtresse à la Campagne, & l'Amante en caressant son mari avec plus d'empressement que jamais. En effet, elle s'y prit si adroitement, qu'elle le guérit de sa jalousie. Quelques jours après, il lui proposa de revenir à Paris; mais la Marquise, pour mieux cacher son jeu, le pria de rester à la Campagne. Le mari fut charmé de cette prière. Il embrassa sa femme, & fit mettre les chevaux au carosse pour s'en retourner à Paris. A peine y fût-il entré, que  
le

le Chevalier le vit de loïn, comme il alloit rendre visite à un de ses amis. Il fut ravi de cette rencontre, & dès le soir il écrivit à la Marquise, sans que son mari en eût la moindre connoissance. Ils se virent le lendemain, & se firent mille amitez. Leur commerce auroit duré longtemps; mais le Chevalier étant obligé d'aller à l'Armée, y fut malheureusement tué dans un Parti dont il avoit le Commandement.



*Avanture du Baron de Sainte Luce &  
de Mademoiselle de Beaupré.*

**L**E Baron de Sainte Luce avoit pour voisine une des plus aimables personnes du Royaume. Elle se nommoit Mademoiselle de Beaupré: à force de se voir & de se parler, ils devinrent amoureux l'un de l'autre. Ils vécutent quelque tems de cette manière; mais la discorde ennemie de leur félicité leur causa bien-tôt du chagrin. Le pere de Sainte Luce qui étoit un avare, & qui sçavoit le peu de bien de Made-  
moi-

moiselle de Beaupré, défendit à son fils de la voir davantage. Cette défense ne servit qu'à augmenter la passion du Baron; & il vit Mademoiselle de Beaupré avec plus d'affiduité que jamais. Il lui donna même un Bal où presque tout Paris se trouva. Comme elle étoit fort parée, & qu'elle dançoit parfaitement bien, un des plus grands Seigneurs du Royaume qui étoit à ce Bal, la prit pour danser avec lui. Il lui dit même plusieurs douceurs qu'elle reçût agréablement; ce qui rendit le Baron jaloux. Après le Bal, il lui en témoigna son chagrin, dont elle ne fit que rire. Cependant il la reconduisit chez elle, & le lendemain il ne manqua pas de lui en parler encore. Mademoiselle de Beaupré qui l'aimoit uniquement, lui fit connoître, que ce qu'elle avoit répondu à ce Seigneur, étoit moins par inclination que par honnêteté. Mais voyant que le Baron n'ajoûtoit pas trop de foi à ses paroles, & qu'il lui parloit toujours de la même chose, elle se fâcha contre lui, & lui demanda s'il prétendoit qu'elle devînt son esclave. Dans ce tems, il ar-

arriva du monde , ce qui fut cause qu'ils changèrent de conversation. Peu après , le Baron se retira chez lui accablé de chagrin. Son pere sçachant que malgré sa défense , il ne laissoit pas de voir Mademoiselle de Beaupré , & que même il lui avoit donné le Bal , il se mit en colere contre lui , & lui dit tout ce qu'un pere irrité peut dire à un fils desobéissant. Quelle douleur ne ressentit pas alors le pauvre Baron ! D'un côté il se voyoit exposé aux rigueurs d'un Pere , & de l'autre à celles d'une Maîtresse. Son déplaisir en fut si grand , qu'il faudroit être à sa place pour en pouvoir juger. Il suffit de dire , qu'il lui fut impossible de se mettre à table le soir , & de reposer un seul moment la nuit. Le jour étant venu , il mit la main à la plume , & écrivit ces lignes à Mademoiselle de Beaupré.

*Lettre du Baron de Sainte Luce à  
Mademoiselle de Beaupré.*

**S**I j'étois moins amoureux , j'aurois moins de chagrin ; je vous aime infiniment , pourquoi donc me faire tant

tant souffrir? Vous me causâtes hier tous les maux imaginables; ce ne fut pas assez, il fallut encore essuyer les reproches de toute ma famille. Jamais fils n'a été si mal avec son pere, & jamais pere ne s'est tant plaint de son fils. Je suis un fourbe, un trompeur, un dénaturé, un homme sans conduite & sans jugement; voilà les beaux titres dont on m'honore. Je ne m'en serois pas beaucoup mis en peine, si mon pere n'avoit aussi répandu son venin sur vous. Il sçait les heures où je vous vois, les endroits où je laisse mon carosse, enfin il n'ignore aucune circonstance. Il faut que j'aye été trahi par quelqu'un de mes domestiques; mais si je puis le découvrir, je le mettrai hors d'état de me nuire. Cependant, soyez persuadée que ni pere ni parens, ni amis, ni toutes les puissances du monde, ne m'ôteront jamais du cœur l'amour que j'ai pour vous. Si vous avez encore quelque amitié pour moi, ne sortez point d'aujourd'hui. Je ne manquerai pas à quatre heures de me rendre auprès de vous. Comme je ne suis pas libre, & qu'on m'observe, je pour-

rois.

rois être obligé de différer ce plaisir de quelques momens ; mais ne vous impatientez pas , je ne serai jamais chez vous si-tôt que je le souhaite , puisque ce n'est que vôtre présence, & vôtre conversation qui peuvent dissiper tous mes chagrins. Je finirai d'une heure cette Lettre , si je ne craignois de vous ennuyer. J'ai cent choses à vous dire , & je me fais une extrême violence de quitter la plume. Je sens bien que dès que j'aurai cessé de vous écrire, mes chagrins & mes rêveries me feront une cruelle guerre. Permettez moi de chercher quelque soulagement à mes déplaîsirs en songeant à vous.

Mademoiselle de Beaupré ayant lû cette Lettre, en fut si touchée, qu'elle y fit la réponse suivante.

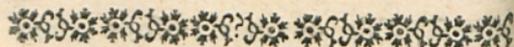
*Réponse de Mademoiselle de Beaupré  
au Baron de Sainte Luce.*

J'Etois hier bien irritée contre vous, & je la suis encore. On ne fau-  
roit rien dire de plus desobligeant à  
une femme, que ce que vous m'avez  
dit. Il me semble que vous deviez  
être

être satisfait de mes raisons, sans me parler si souvent de la même chose. Quand on a de l'estime pour les gens, on doit avoir pour eux de la confiance. Les soupçons que vous m'avez témoigné n'en font pas une marque, & ne peuvent s'excuser. Pour moi, qui juge des autres par moi-même, je ne vous aurois jamais accusé sur une simple apparence. Je vous aurois fait plus de justice. Mais je ne songe pas qu'en vous marquant ici mon ressentiment, mon cœur trahit mon esprit, & ma plume semble vous dire que je vous aime encore. Cependant ne vous y fiez pas trop. Je verrai à quatre heures si vous le méritez.

Le Baron reçût cette Lettre avec une extrême joye. Il ne manqua pas de se trouver au rendez-vous. Le racommodement se fit bien-tôt; & ces deux Amans continuèrent à se voir sans jamais se donner le moindre chagrin de part ni d'autre.

*Avan-*



*Avanture du Chevalier de Bonneville  
le & de Mademoiselle de  
Berlize.*

**L**E Chevalier de Bonneville se promenant aux Tuilleries, vit deux Demoiselles très-propres & très-bien faites qui avoient l'air de qualité. Il y en avoit une moins jeune, mais plus belle que l'autre. Elle se nommoit Mademoiselle de Berlize. Il fut tellement touché de sa beauté, qu'il souhaita de la connoître. Il aprit que Madame de Saint Etienne alloit souvent chez elle. Comme il étoit de ses amis, il la pria de l'y mener. Elle y consentit volontiers; & le jour pris pour cela, le Chevalier se mit sur sa bonne mine. Ils allèrent chez Mademoiselle de Berlize, qui les reçût parfaitement bien. Le Chevalier soutint agréablement la conversation, & il vit bien - tôt que cette charmante personne n'avoit pas moins d'esprit que de beauté. Elle leur dit cent choses, toutes plus belles les unes que les autres. Elle chanta même de si bonne grace, & d'une manière

nière si délicate, que le Chevalier fut également charmé par les yeux & par les oreilles. Peu après il se retira chez lui. Son esprit ne fut rempli que du mérite de Mademoiselle de Berlize. Il y songeoit à tous momens, & cela ne servit qu'à le rendre plus Amoureux. Comme il connoissoit cette passion, & qu'il en appréhendoit les suites, il jugeoit que ce n'étoit pas le moyen de s'en défendre, que de voir souvent un si bel objet. Mais si d'un côté cette pensée l'occupoit, de l'autre les charmes qu'il avoit trouvez dans son entretien étoient si grands, qu'il préféreroit sa conversation à tous les plaisirs du monde. Ainsi ne voulant pas que la crainte de sa venuë lui ôtât la satisfaction de l'entendre, il lui écrivit ces lignes.

*Lettre du Chevalier de Bonneville à  
Mademoiselle de Berlize.*

**C**Roiriez-vous, Mademoiselle, que je me repens de vous avoir vûe, & que je ferai des reproches à Madame de Saint Etienne de m'avoir mené chez vous? Je sçavois bien

bien que vous étiez belle , & que vous aviez beaucoup d'esprit ; mais je ne sçavois pas que le plaisir de vous voir fut si dangereux. Je commence à connoître , quoi que trop tard , qu'il n'est pas permis à un homme qui est attaché à la Cour , & qui ne devoit être occupé que de son ambition , d'être en commerce avec une personne aussi charmante que vous l'êtes. Car enfin , Mademoiselle , depuis nôtre dernière conversation , je ne songe non plus à ma fortune , que si j'avois cent mille livres de rente : toutes les femmes de la Cour me paroissent effroyables ; je trouve que les Courtisans sont grossiers & sans esprit , & il me semble que vous seule êtes belle , que vous seule avez de l'esprit , & qu'il n'y a que vous en France qui ait de la politesse. Voilà l'effet de cette conversation ; jugez après cela si j'ai sujet de me plaindre de vous : je m'aperçois cependant que je ne sçaurois plus passer deux jours sans vous voir ; & je suis réduit à vous supplier , ou que vous ayez compassion de l'état où vous m'avez mis , ou du moins de me cacher à l'avenir une  
partie

partie de vos charmes. Tenez-vous en au premier expédient, si vous m'en croyez; car il vous fera aisé de me rendre heureux, & il vous seroit difficile de paroître moins aimable à un homme qui vous adore.

Mademoiselle de Berlize ne pût s'empêcher de rire en lisant cette Lettre, après avoir rêvé un moment, elle y répondit de cette manière.

*Réponse de Mademoiselle de Berlize  
au Chevalier de Bonneville.*

**J**E ne me croyois pas capable de produire en vous un si grand miracle. Quoi, malgré mes défauts, j'ay pû toucher vôtre cœur, & paroître plus belle & plus spirituelle que toute la Cour? Si cela est, je ne me crois plus malheureuse, & je dois sans doute aspirer à quelque haute fortune. Ne craignez donc point de perdre la vôtre en me voyant, j'en aurai soin en faisant la mienne. Cependant, comme il pourroit y avoir un peu d'imagination dans ce projet, il seroit bon que vous ne comptassiez pas trop là-dessus,

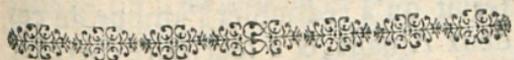
D

fus,

fus, & que vous songeassiez sans cesse à vos intérêts. Un homme prudent ne les perd jamais de vûë, & en fait sa principale étude. Mais il est inutile de vous parler de cette maxime. Il paroît par vôtre Lettre que vous êtes homme de précaution, puisque vous préférez vos intérêts à une partie de mes charmes. Je veux bien vous passer cette préférence, & mettre un demi masque quand vous viendrez me voir, afin qu'en cachant la moitié de mon visage, vous en soyez moins charmé. Remerciez-moi de ce ménagement, & soyez persuadé, que j'aime mieux vous rendre heureux du côté de l'ambition, que du côté de l'amour.

Le Chevalier qui ne s'atrendoit pas à cette réponse, & qui auroit mieux aimé être heureux du côté de l'amour, alla voir le lendemain cette charmante personne, pour lui faire des reproches de son peu de tendresse. Elle le reçût fort agréablement, & après quelques momens de conversation, ils firent leur paix, & s'aimèrent depuis avec beaucoup de passion.

*Avan-*



*Avanture de Clodomir & de Celie.*

Clodomir étoit passionnément amoureux de Celie ; & Celie ne l'étoit pas moins de Clodomir. Ils étoient presque de même âge, & de naissance égale ; mais leur fortune ne l'étoit pas. Celie avoit de gros biens , & de grandes successions à espérer ; ce qui faisoit que ses parens vouloient lui donner un parti avantageux. Comme elle étoit obligée de suivre leurs volontez , elle n'osoit pas trop s'y opposer ; elle leur disoit seulement , qu'elle étoit encore bien jeune pour penser au mariage , & qu'elle les prioit d'attendre qu'elle fût dans un âge plus avancé. Ses parens qui avoient beaucoup d'affection pour elle , ne voulurent pas d'abord la contraindre : mais ayant découvert l'amour qu'elle avoit pour Clodomir , & voyant que ce n'étoit point un parti assez considérable pour elle , ils lui défendirent d'avoir aucun commerce avec lui. Cette défense ne

D 2

ser-

servit qu'à redoubler l'amour de ces deux Amans, & à leur faire chercher les moyens de se communiquer par Lettres. Celie avoit depuis long-tems auprès d'elle une fille fort adroite, à qui elle fit confidence de sa passion. Elle lui fit espérer de faire sa fortune, si elle gardoit le secret. Cette fille le lui promit, & même de faire tout ce qu'elle pourroit pour son service; alors Celie la pria de rendre cette Lettre à son Amant.

*Lettre de Celie à Clodomir.*

**J**E prévoyois bien, mon cher Clodomir, que nous ne nous aimerions pas long-tems sans être traversés dans nos amours; mais comptez que quelque chose qu'il arrive, personne ne partagera mon amitié avec vous. Je vous ai donné mon cœur; & je ne le donnerai jamais à d'autre. Soyez tranquille de ce côté-là, & que rien ne vous empêche de m'aimer. Que ce soit, je vous prie, sans réserve & d'une ardeur sans égale. Vous n'en sçauriez trop avoir pour moi, puisque celle que j'ai pour vous est si gran-

grande, qu'il est plus facile de la sentir que de l'exprimer. Quelque chose qu'on vous dise au contraire, n'en croyez que ce que vos yeux verront. Je ne doute pas qu'on ne fasse tout ce qu'on pourra pour nous empêcher de nous aimer. On employera la force où l'artifice n'aura pû réussir. Mais tous ces vains efforts ne serviront qu'à m'attacher plus fortement à vous. C'est une résolution que j'ai prise, qui ne sera interrompue par aucune autre affection. Les preuves que je vous ai données de la mienne, sont assez fortes pour vous persuader qu'elle sera éternelle. Ah! mon cher Clodomir, si vous étiez présentement auprès de moi, que je me ferois de plaisir de vous renouveler les assurances de ma tendresse! Je vous dirois, que jamais Amante n'en a tant eu pour un Amant que j'en ai pour vous; que mon cœur & mon esprit en sont si pénétrés, que jamais passion n'égalera la mienne; & que quelque chose que la vôtre fasse pour moi, elle sera toujours au dessous de celle que vous m'avez causée. Jugez, après cela, jusqu'à quel point l'on vous aime,

me, & si ma sincérité est bien grande, de ne pas mieux vous cacher ma tendresse. Je ne vous la témoigne, que pour vous obliger à suivre mon exemple, & même à renchérir s'il est possible sur mes manières. Quand on aime il y a tant de plaisir de se voir fortement aimé, qu'on craint toujours de ne l'être pas assez. Cette crainte est l'effet d'une extrême passion; & comme il n'y a point de termes assez forts pour vous expliquer la mienne, imaginez-vous tout ce qu'un cœur amoureux peut ressentir d'ardeur; tout cela n'est rien, en comparaison de ce que je ressens pour vous. Je dois aller à Orleans au premier jour, pour voir une Tante dont je suis héritière, qui me demande absolument. Je crois que je partirai avec la personne qui vous rendra cette Lettre, & seulement avec un Laquais. Je vous ferai sçavoir le jour, & de quelle manière il faudra vous déguiser pour n'être pas connu. Que de joye quand je verrai mon cher Clodomir! J'ai bien des choses à lui dire. Adieu, j'entens du monde qui vient dans ma chambre. Je suis toute à vous.

Clo-

Clodomir qui avoit été quelque tems sans voir sa Maîtresse, fut charmé de recevoir une Lettre si tendre ; il la lût plusieurs fois , & y fit cette réponse.

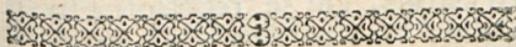
*Réponse de Clodomir à Celie.*

ON ne sçauroit mieux juger de l'impatience où j'étois d'apprendre de vos nouvelles , que par la joye que j'ai eu ce matin en recevant vôtre aimable Lettre. Helas ! quelles pensées n'ai-je pas eu en l'ouvrant ! Combien de fois ai-je souhaité de baiser les belles mains qui en avoient formé les caractères ? Ne pouvant avoir cette satisfaction, j'ai aproché mille fois de ma bouche le papier qu'elles avoient touché , & sur lequel elles avoient tracé les marques de vôtre estime. Jamais cœur n'a été plus pénétré que le mien , & jamais Lettre ne m'a causé tant d'émotion que la vôtre. Je l'ai lûe plus de vingt fois , & j'ai ressenti tout ce que l'amour peut donner de joye & de transport. Je ne sçauois mieux y répondre , qu'en

D 4          vous

vous assurant que je ne suis pas tout à fait indigne de vôtre tendresse, puis-que jamais passion n'a été plus grande ni plus sincère que la mienne. Je me sens capable de tout entreprendre pour vous plaire, & je vous assure que rien au monde ne pourra m'en empêcher. J'attends avec la dernière impatience le moment favorable où je dois vous voir. Quel plaisir n'aurai-je point alors, après avoir été si long-tems séparé de l'unique objet de ma flâme ! quinze jours d'absence paroissent autant de siècles à un homme aussi amoureux que je le suis. Tâchez donc, ma chère ame, de me donner cette satisfaction le plutôt que vous pourrez. J'ai cent choses à vous dire que je n'oserois vous mander. Cependant, pour peu que vous fassiez réflexion à mon ardeur, il ne vous sera pas difficile de les deviner. Elle doit vous servir de règle en cette rencontre ; & jugeant de l'avenir par le passé, figurez vous tout ce qu'un Amant peut ressentir de plus tendre, & de plus passionné ; c'est ce que j'ai à vous dire. J'espère que la première Lettre que je recevrai de vous, marquera

quera ce jour tant souhaité ; vous devez être persuadée que je ne manquerai pas de me trouver à cet agréable rendez-vous , & qu'il n'y a que la mort seule capable de m'en empêcher. En attendant cet heureux moment , j'irai faire quelques visites dans mon voisinage. Je commencerai demain par cette Princesse qui vous aime tant. Je vous rendrai compte de tout ce qui se dira chez elle. Je m'accommoderai le plus magnifiquement que je pourrai , mais ne croyez pas que ce soit pour elle, ni pour toute sa Cour: ce n'est que pour lui faire connoître que je ne suis pas indigne des regards de celle que j'adore. Adieu, chère amour, aimez-moi toujours, puisque je vous aime infiniment , & que je vous aimerai toute ma vie.



*Avanture de Theodore & de  
Narcisse.*

Comme la Froire de Bezons est  
une espèce de Bacchanale, où la  
plûpart des jeunes gens de Paris  
D s vont

vont se réjouir, Théodore qui aime la joye plus que personne du monde, voulut aussi aller prendre sa part de ce divertissement. A peine fut-il arrivé à cette Foire, qu'il aperçût quantité d'Anes montez par de jeunes Mousquetaires qui marchaient lentement, dont les uns jouoient du tambour de Basque & de la musette, & les autres de la flute, & du flajolet. Ils étoient suivis par une troupe de belles filles ornées de couronnes, & de guirlandes de fleurs, qui dansoient au bruit de ces instrumens. Tout cela étoit précédé par quantité de gens à pied, qui faisoient un charivari semblable à celui qui se pratique ordinairement à l'égard des femmes du commun qui se remarient en secondes noces. Ce plaisant spectacle avoit attiré plusieurs personnes en carosse, qui le regardoient avec plaisir: mais comme il y a toujours des gens plus curieux les uns que les autres, une Dame ayant ordonné à son Cocher de se mêler dans cette foule; ses chevaux prirent le mors aux dents, & courant de toute leur force du côté de la Rivière, ils y renversèrent le carosse, & toutes les

Da-

Dames qui étoient dedans. Plusieurs personnes vinrent aussi-tôt à leur secours. Théodore fut un de ceux qui se signala le plus en cette rencontre : car en ayant vû une d'une beauté admirable, en danger de se noyer, il se jetta dans la Rivière, & l'ayant saisie par sa jupe, il la prit entre ses bras, & la porta dans une maison voisine. Après qu'elle fut revenuë à elle, & qu'elle eut connu son libérateur, elle lui fit mille remerciemens de la vie qu'il lui avoit sauvée, & lui protesta qu'elle en auroit une éternelle reconnoissance. Elle lui aprit son nom & sa demeure, & le pria même de la venir voir. Théodore charmé de toutes ses honnêtetez, se mit à ses genoux pour l'en remercier, & en lui baissant les mains, il lui dit tout ce que l'amour peut inspirer à un cœur véritablement touché. Dans ce tems-là, les autres Dames qui étoient de sa compagnie vinrent la trouver, & après qu'elles eurent fait secher leurs habits, elles remontèrent en carosse, & s'en retournèrent à Paris. Le lendemain Théodore fut rendre vi-

sité à Narcisse, qui est le nom de cette beauté. Elle le reçût le plus honnêtement du monde, & lui parla encore des obligations qu'elle lui avoit; mais Théodore lui dit qu'il n'y avoit personne qui n'en eût fait autant que lui, & que s'il avoit eu mille vies, il les auroit sacrifiées pour son service. Ensuite il l'entretint de la passion qu'il avoit pour elle, & il le fit d'une manière si tendre, & si délicate, qu'elle sentit bien que son cœur auroit peine à s'en défendre. Néanmoins, elle tâcha pendant quelques jours d'en demeurer à la seule reconnoissance. Mais qu'il est difficile de tenir contre un Amant si passionné, & à qui on doit la vie! Enfin, il falut rendre les armes, & elle l'aima de tout son cœur. Cet amour réciproque, dura quelque tems sans être traversé. Comme il est rare que les plaisirs ne soient suivis de quelques disgraces; Théodore aprit que son Pere étoit mort à Dijon. Cette nouvelle l'affligea, non seulement à cause de cette perte, mais encore parce qu'il se voyoit obligé de partir pour mettre ordre aux affaires de sa  
suc-

ſucceſſion. Narciffe qui ne pouvoit ſ'en voir ſéparée ſans un extrême chagrin, fit tout ce qu'elle pût pour le retenir. Théodore de ſon côté, qui conſidéroit que ſon retardement à Paris ſeroit préjudiciable à ſa fortune, avoit peine à y demeurer davantage. Son pere lui avoit laiffé par teſtament une Charge conſidérable au Parlement de Dijon, à condition qu'il l'exerceroit. Il falloit donc ſ'y faire recevoir à peine de la perdre. Cela l'obligea de prendre congé de Narciffe, & de partir en poſte. Il eſt vrai qu'avant de ſe quitter, ils ſe donnèrent des gages de leur amour, & promirent de ſ'écrire. Narciffe fut fort affligée de ce départ. Elle ne voyoit plus perſonne, & ne cherchoit que la ſolitude. Rien ne pouvoit la conſoler que la préſence, ou les nouvelles de Théodore. Elle en eſpéroit de jour en jour; mais voyant que trois ſemaines s'étoient écoulées ſans en recevoir aucunes, elle lui écrivit ces lignes.

*Lettre de Narcisse à Théodore.*

Q Uoi être si long-tems sans se voir, & sans s'écrire! c'est ce que je n'aurois jamais cru. Il semble que c'étoit à vous à me prévenir; cependant c'est moi-même qui en fais les avances. Il faut que vous m'ayez oubliée; ou que vous ayez changé d'inclination. Si cela est, pourquoi ne suivre pas vôtre exemple? dois-je avoir plus d'attachement pour vous, que vous n'en avez pour moi? L'amour doit être égal, & celui qui en a le moins est toujours le plus coupable. L'excès de mon amitié cause peut-être le défaut de la vôtre: mais je sçaurai bien y donner des bornes, si vous ne répondez mieux à ma tendresse. J'attends de vos nouvelles avec impatience; ne me faites plus languir, je vous prie. Le dépit s'empare aisément d'un cœur négligé, & alors on n'est plus le maître de son retour. Je ne doute pas que vous n'en trouviez de plus aimables que moi, mais non pas de plus fidelles. Quand je vous ai donné mon cœur, ce n'a  
été

été que sur les assurances que vous me faisiez que j'étois Maîtresse du vôtre, sans quoi je n'en serois demeurée qu'à la seule reconnoissance du service que vous m'avez rendu. J'avouë qu'il est très-grand; mais il ne me fera jamais aimer un inconstant, ni un volage. C'est à vous à me desabuser si vous m'aimez, & si vous voulez que mon amour soit inséparable de ma reconnoissance.

La lecture de cette lettre donna quelque soupçon à Théodore; il crut que sa Maîtresse cherchoit un prétexte pour changer, il en eût du chagrin, & lui écrivit en ces termes.

*Réponse de Théodore à Narcisse.*

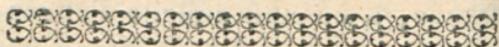
**A**vez-vous bien la dureté de me dire que je vous ai oubliée: & pouvez-vous croire que j'en sois jamais capable? Non sans doute; & si j'avois pû vous écrire plutôt, je me serois fait un plaisir de vous donner de nouvelles marques de mon amour. Ne blâmez donc point mon silence, & ne me soupçonnez d'aucun

cun changement à vôtre égard. Cet injuste reproche m'accable ; mais aussi ne cherchiez-vous pas un prétexte pour justifier la tiédeur que vous avez peut-être pour moi ? Quelque Rival heureux n'auroit-il pas effacé de vôtre cœur les agréables idées, que vous m'aviez assuré qui feroient toute vôtre consolation en mon absence. J'ai été prêt à partir pour m'aller plaindre de vous à vous-même ; & je l'aurois sans doute fait, si je n'avois appréhendé de perdre ma Charge , & peut-être ma fortune , qui sont des biens que je n'estime que pour les partager avec vous. Je ne sçai même si cette raison auroit été assez forte pour me retenir ; mais le souvenir de toutes vos tendresses m'a un peu rassuré , & la colére que vous me marquez par vôtre lettre , me flatte que j'ai encore quelque part dans vôtre cœur. Vous voyez bien que le mien est toujours dans vos intérêts , puisqu'il m'explique vos reproches en sa faveur & à vôtre avantage. Ne vous figurez donc plus rien qui soit contraire à l'ardeur que j'ai pour vous. Je vous assure qu'elle sera constante , & que les siècles  
passez ,

passer, n'en ont jamais produit de pareille. Je voudrois pouvoir vous la dépeindre aussi vive que je la ressens; vous verriez que, comme il est impossible d'en trouver de plus grande, il est aussi difficile d'en rencontrer jamais de plus sincère. Vous me ferez justice lors que vous en ferez persuadée; c'est la grace que je vous demande, & de suspendre une autrefois votre jugement avant que de me condamner. L'excès de ma passion a causé celui de ma peine, comme la grandeur de vos charmes a fait naître celle de ma passion. Ainsi ne me faites plus souffrir; que votre tendresse succède à vos rigueurs, & afin de me donner autant de joye que vous m'avez causé de maux, écrivez-moi une lettre la plus touchante & la plus emportée que vous pourrez imaginer. Mais je ne sçai ce que je vous demande: de grace ne vous aidez point de votre imagination, & ne me mandez rien qui ne parte de votre cœur: le mien n'est occupé que de vous, & il vous est si fidelle, que je suis seur qu'il ne m'obéiroit pas, si je voulois l'employer à autre chose qu'à vous aimer.

Peu

Peu après cette Lettre, Théodore se fit recevoir dans sa Charge, & étant revenu à Paris, il épousa Narcisse.



*Avanture du Marquis de Gourdon  
& de la Comtesse de Châteaufort.*

**C**omme les Vendanges de Surêne ont fait assez de bruit par le nombre des aventures qui y sont arrivées, je ne puis en obmettre une qui est trop galante pour n'être pas rapportée dans cet Ouvrage. Le Marquis de Gourdon étant allé à la Chasse de ce côté-là, il vit quantité de Gens qui vendangeoient, & cinq ou six belles Dames avec autant de Cavaliers, qui dansoient dans une vigne au son d'une musette. Cela l'obligea de s'en aprocher; & à vingt pas de cette compagnie, il en aperçût une autre qui faisoit Collation. Le Marquis qui les connoissoit les aborda, & après lui avoir témoigné la joye qu'on avoit de le voir, on le pria d'être de la partie. Ceux qui dansoient en furent aussi, & ils se diver-

divertirent tous ensemble. Dans ce tems un Conseiller du Parlement qui étoit de cette Collation, & qui avoit une des plus belles maisons de Surêne, offrit le soupé à la Compagnie. Comme c'étoit un galant homme, & qui faisoit les choses avec honneur, on l'accepta avec plaisir. Le Repas fut splendide, & répondit à la beauté de l'assemblée. Sur la fin on commença à chanter. Chacun fit des merveilles, & particulièrement la Comtesse de Châteaufort, qui chanta un air à boire d'une manière si agréable, que tout le monde en fut charmé. On peut dire que c'étoit la femme du Royaume la mieux faite, & de qui la beauté de la voix égaloit celle du visage. Le Marquis de Gourdon, qui étoit proche d'elle à table, ne pût s'empêcher de lui dire des douceurs, & il le fit de si bonne grace, qu'elle en parut très-satisfaite. Ce progrès le persuada qu'il en seroit aimé, s'il s'attachoit auprès d'elle. Il redoubla ses honnêtetez, & la Dame qui n'y étoit pas insensible, y répondit toujours fort obligeamment. Peu après on se leva de table. On entra dans une chambre qui étoit fort

fort magnifique, & éclairée de quantité de bougies. Les unes étoient sur des plaques, & les autres sur des lustres de crystal de roche qui faisoient un effet merveilleux. Il y avoit aux quatre côtez de la chambre, quatre grands miroirs de Venise, accompagnés chacun de deux petits, qui rendoient ce lieu tout éclatant de lumière. On entendit aussi-tôt une troupe de Violons & de Haubois qui jouoient parfaitement bien. Cette symphonie redoubla la joye. On se disposa à la danse, & le Bal commença par une fort belle Courante. Les Dames qui ne dansoient pas étoient assises sur des Sofa de velours, & les hommes à genoux sur des carreaux aux pieds de celles qu'ils aimoient. Le Marquis fut un de ceux qui brilla le plus dans cette Assemblée. Il dansa avec la Comtesse, & il fit voir tant de grace, & de bonne mine, qu'elle en fut charmée. Quand le Bal eut fini, un Maître des Comptes qui étoit à cette Fête, pria la Compagnie de venir souper chez lui le lendemain. Il retint les Violons & les Haubois, & son Régal ne fut pas moins galant  
ni

ni moins splendide que celui du Confeiller. Cette Fête dura quatre ou cinq jours, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, & chacun s'efforçoit à qui feroit mieux. Jamais divertissement ne fut si agréable, & ne donna tant de plaisir. Pendant tout ce tems, le Marquis qui avoit grand soin de faire sa Cour à la Comtesse, ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit lui marquer sa tendresse. Il n'avoit des yeux, & un cœur que pour elle; & cette charmante personne n'avoit pour lui que des regards doux & passionnez. Quand les Vendanges furent faites, chacun s'en retourna à Paris. Le Marquis de Gourdon, qui ne pouvoit vivre sans la Comtesse, ne manqua pas le lendemain de l'aller voir. Il lui parla encore de l'extrême passion qu'il avoit pour elle; & quoi que la Comtesse n'en eut pas moins pour lui, elle ne pouvoit se résoudre de répondre à sa flâme. Elle lui dit là-dessus, tout ce que la vertu lui inspiroit. Le Marquis qui avoit autant de respect que d'amour, n'osoit pas trop la contredire, de crainte de lui déplaire. Il souffroit dans son  
ame

ame des maux inconcevables, & la Comtesse qui le remarquoit dans ses yeux, en ressentoit le contrecoup jusques dans le cœur. Ils furent pendant quelque tems tourmentez de la plus cruelle manière du monde : car si la gloire de l'un lui défendoit de s'abandonner à l'ardeur de son amour, l'extrême passion de l'autre, ne lui permettoit pas de respirer long-tems sans quelque soulagement de la beauté qui l'avoit fait naître. Ah ! pauvres Amans, que vous êtes à plaindre ! pourquoi êtes-vous si aimables, & pourquoi avez-vous tant d'amour ?

Un jour que le Marquis étoit accablé de langueur, il fut rendre visite à sa chère Comtesse ; il la trouva dans un Cabinet magnifique, & où rien n'avoit été oublié pour le rendre agréable. Elle étoit couchée sur un lit de repos avec un deshabillé à la Sultane, dont l'étoffe étoit d'un brocard d'argent à fond d'or, doublé de taffetas couleur de rose. Ses cheveux noirs comme jets, tomboient négligemment sur ses épaules ; quelques pierreries qui sembloient mises sans affectation,

ache-

achevoient l'éclat de sa parure, & jamais elle n'avoit été plus belle ni plus charmante. Le Marquis la voyant en cet état, ressentit dans l'ame des transports plus grands, & plus amoureux que jamais. Il lui dit mille douceurs; il lui protesta une passion inviolable; & enfin, il n'oublia rien de tout ce que l'amour a de plus tendre & de plus ingénieux pour en obtenir quelque faveur. Je ne sçai si elle lui en accorda; mais je sçai bien que depuis cette visite, il parut très-content, & qu'ils étoient inséparables.

Pendant que cet Amant jouïssoit en repos de sa bonne fortune, il reçût des ordres de la Cour pour aller à Brest; il prit congé de sa chère Comtesse, qui eut un extrême chagrin de son départ. Il fit tout son possible pour la consoler, & promit de lui écrire aussi-tôt qu'il seroit arrivé. En effet, il n'y manqua pas, mais le malheur voulut que quand sa lettre fut achevée, le Courier étoit déjà parti. Il falut en attendre un autre. Ce retardement causa beaucoup d'inquiétude à la Comtesse. Elle ne sçavoit si elle devoit l'attribuer à l'in-

l'inconstance qui est ordinaire aux hommes, ou à quelque malheur qui fût arrivé à son Amant. Son esprit demeura pendant quelques jours plongé dans la tristesse; mais enfin, elle reçût cette lettre, qui bien loin de la consoler, ne servit qu'à augmenter sa douleur.

*Lettre du Marquis de Gourdon à la Comtesse de Châteaufort.*

**C**E n'étoit pas assez pour mon malheur d'être éloigné de plus de cent lieuës de vous, il faut encore, pour surcroît de disgrâce, que je parte dans quinze jours pour la Nouvelle France. Ce sont-là les ordres, mon cher cœur, que j'ai trouvé ici à mon arrivée. Si vous sçaviez combien ils me sont cruels, vous plaindriez mon sort, & vous jugeriez qu'il n'en est point de plus fâcheux, ni de plus accablant. Ce n'est ni la longueur du trajet, ni les périls du voyage qui me chagrinent; c'est vôtre absence qui me tue, & qui me rend le plus malheureux de tous les hommes. Je ne sçai s'il ne me seroit pas plus avantageux de ne  
vous

vous avoir jamais vûë, que de vous  
connoître, & courir le risque de ne  
vous revoir de long-tems. Cette  
pensée me met au desespoir. J'abandon-  
nerois ce Voyage avec le plus grand  
plaisir du monde, si mon honneur,  
& l'obéissance que je dois à mon  
Prince, ne m'obligeoit à executer ses  
ordres. Il faut donc s'y soumet-  
tre, & pour adoucir mes maux, je  
vous écrirai le plus souvent que je  
pourrai, afin de vous obliger par mes  
soins à me donner de vos chères nou-  
velles. Cependant, si vous vouliez  
me faire la grace de m'envoyer vô-  
tre Portrait, je vous en serois très-  
obligé; c'est le gage que mon amour  
demande de vôtre estime. Il sera  
l'unique objet de mes yeux, com-  
me vous le serez de mes pensées.  
Je vous promets de le porter tou-  
jours sur moi, & de le mettre du  
côté de mon cœur, afin qu'il soit  
vis à vis son image. Souvenez-  
vous un peu de moi dans vos heu-  
res perduës, & songez quelquefois  
à la passion que j'ai pour vous. Je  
vous assure qu'elle est pleine d'ar-  
deur & de sincérité, & que rien au  
monde ne sera capable de l'éteindre.

E

S'il

S'il en est de même de la vôtre à mon égard, je ne m'estime plus si malheureux, puisque j'aurai l'avantage d'être dans vôtre ame, ce que vous serez éternellement dans la mienne. Adieu. Je vous embrasse les larmes aux yeux; ma tendresse redouble mes sanglots, & l'amour qui embraze mon cœur, ne me laisse que la liberté de vous dire encore Adieu.

*Réponse de la Comtesse de Châteaufort, au Marquis de Gourdon.*

**J**E ne puis assez vous exprimer la surprise & le déplaisir que m'a causé vôtre lettre. Elle a été pour moi si terrible que je n'en sçaurois revenir. Quoi, faut-il après vous avoir donné toute ma tendresse, vous perdre peut-être pour jamais? Ah! si cela est, que je suis à plaindre! Quand vous me conserveriez la vôtre, qui m'assurera que vous surmonterez une infinité de périls où vous allez vous exposer? Non, je n'y puis songer sans fremir, & sans être accablée de tristesse. Que je serois heureuse si les vents pouvoient retenir leurs haleines, ou du moins qu'ils

qu'ils ne soufflassent point du côté où vous devez aller ! Mais je crains fort que mes souhaits deviennent inutiles , ma mauvaise étoile étant trop opposée à mes desirs. Il faut donc laisser agir nôtre destinée , & recevoir ses disgraces de même que ses faveurs. Tout ce que je vous recommande , est de vous conserver , & de vous souvenir un peu de moi , comme je vous assure que je me souviendrai toujours de vous. Voici mon Portrait que je vous envoie. Je vous prie de le regarder quelquefois. La langueur qui y est peinte, représente celle que vous m'avez causée : & si la dureté du fer , ne résiste point à l'attrait d'une pierre , peut-être qu'en voyant ce Portrait , vôtre cœur, par un effet de sympathie, sentira pour moi tout ce que je sens pour vous. C'est l'espérance dont je me flate , & le seul bien qui me reste , sans quoi je succomberois sous le poids de ma douleur. Faites donc en sorte , que je ne sois pas trompée dans mon attente , & que si le bonheur vous ramène ici , je retrouve en vous le même amour que vous m'avez si souvent témoigné. Je vous

assure que vous retrouverez aussi en moi la même tendresse, & qu'elle durera aussi long-tems que ma vie. Adieu, souvenez-vous de toutes vos protestations, & soyez persuadé que je suis plus à vous qu'à moi-même.



*Avanture de Cloridon & de  
Cephalie.*

**C**Loridon étoit attaqué d'une fièvre lente, qui le minoit depuis quatre mois; & voyant qu'il n'en pouvoit guérir, il résolut d'aller voir le Médecin de Chaudrai. Il prit place dans le Carosse qu'on a établi pour la commodité de ceux qui vont le consulter. Il y trouva une fort jolie personne nommée Cephalie, qui y alloit aussi à même dessein. Pendant tout le voyage, ils se firent tant d'honnêtetez, que malgré leurs indispositions, ils devinrent sensibles l'un pour l'autre. Quand ils furent arrivez à Chaudrai, le Médecin leur parla séparément, comme il a coûtume de faire; il leur dit qu'ils avoient chacun deux maladies, dont

dont il promettoit la guérison de l'une, mais non pas de l'autre; que celle-ci qui étoit un pur effet de l'amour, ne pouvoit se guérir que par l'amour même; & que celle-là qui venoit d'un amas de mauvaises humeurs, se guériroit infailliblement par le remède qu'il leur donneroit. Cloridon & Cephalié furent surpris de ce discours, & après avoir reçu de lui ce qu'il avoit à leur donner, ils se retirèrent les plus contents du monde. Comme il étoit tard, ils couchèrent dans un méchant Cabaret qui est à Chaudrai. Le soir Cloridon eut la curiosité de sçavoir de Cephalié ce que le Médecin lui avoit dit. Elle se mit à sourire, & au lieu de lui répondre, elle lui fit voir un paquet plein de poudres, qu'il lui avoit donné. Cloridon, voyant qu'il étoit semblable au sien, la pria derechef de lui apprendre l'entretien qu'elle avoit eu avec le Médecin. Cephalié ne voulut pas s'expliquer sur cet article, & se mit encore à rire. Cloridon, jugeant qu'il lui avoit tenu le même discours qu'à lui, fut ravi de connoître qu'il n'avoit pas affaire

E 3 faire

faire à une insensible. Il ne lui en demanda pas davantage, & se contenta de lui découvrir ce que le Médecin lui avoit appris. Cephalie fut fort aise de cette nouvelle; & ces deux malades passèrent la nuit avec beaucoup moins de douleur, qu'ils n'avoient fait les précédentes. Le lendemain, ils partirent de bonne heure pour s'en retourner à Paris. Pendant le voyage, Cloridon redoubla ses douceurs, & Cephalie y répondit d'une manière à lui faire entendre qu'elles ne lui étoient pas indifférentes. Le tems se passa fort agréablement, & enfin ils arrivèrent à Paris. A la descente du carosse, Cloridon en prit un autre pour la conduire à son logis: Cephalie ne pût refuser cette honnêteté; & lors qu'elle y fut arrivée, elle pria Cloridon de s'y reposer. Après y avoir été quelques momens, il prit congé de Cephalie, & s'en retourna chez lui. Le lendemain au matin ils prirent de la poudre que le Médecin leur avoit donnée; & au bout de quatre ou cinq jours, ils furent presque guéris. Pendant ce tems, ils avoient grand soin d'envoyer sçavoir

voir des nouvelles de leurs santez ; & lors qu'elle fut parfaite, Cloridon ne manqua pas d'aller voir Cephalie, pour l'entretenir de l'ardeur de sa passion. Il y trouva Arafte, fils d'un des plus grands Seigneurs du Royaume, qui étoit amoureux d'elle. Mais Cephalie, qui étoit charmée de Cloridon, ne pouvoit se résoudre à en écouter d'autre. Elle ne recevoit les protestations de celui-là, que pour les sacrifier à celui-ci. Arafte, connoissant dans la suite le bonheur de son Rival, en devint jaloux, & pria Cephalie de le congédier. Mais elle lui fit connoître que l'honnêteté ne le permettoit pas, & que d'ailleurs il avoit trop de mérite pour être traité de la sorte. Arafte fut piqué de cette réponse, & demeura quelque tems sans venir chez elle. Un jour que Cloridon étoit chez Cephalie, on vint lui dire qu'Arafte demandoit à la voir. Cloridon aussi-tôt se cacha dans la ruelle du lit, & après quelque conversation, Arafte voyant le portrait de son Rival sur la cheminée ; Quoi, charmante Cephalie, lui dit-il, non seulement l'original, mais encore la copie vous

plaît ! Avoüez que vous ne rendez guères justice aux Gens qui vous adorent ; & sans parler de l'inégalité qu'il y a de Cloridon à moi , l'amour que j'ai pour vous méritoit bien quelque préférence. A ces mots, Cloridon ne pût s'empêcher d'éclater de rire. Arafte qui l'entendit aussi-tôt , en fut extrêmement surpris. Il vit bien que son cœur étoit la dupe de ses yeux , & que Cephalié ne se servoit de lui, que pour le sacrifier à son Rival. Cela le mit au desespoir. Il quitta brusquement Cephalié , & s'en retourna chez lui. Quand il y fut , mille pensées pleines d'embarras lui passèrent par l'esprit. Tantôt il accusoit sa Maîtresse d'ingratitude & de perfidie , & tantôt s'adressant à lui-même , il déplorait son sort , & s'estimoit le plus malheureux des hommes. Il étoit agité de tous ces différens mouvemens , lors qu'un jour accablé de tristesse, la fièvre le prit , mais avec tant de violence , qu'en moins de cinq jours il perdit la vie. On dit que la veille qu'il mourut , il prononçoit souvent dans ses rêveries le nom de Cephalié , celui d'ingrate , & celui

celui d'amour ; ce qui a fait juger que c'étoit la passion qu'il avoit pour elle, qui avoit été la cause de sa mort. Cette nouvelle se répandit par tout, & fit beaucoup d'honneur à Cephalie, de voir qu'un Amant de la naissance de celui-ci, étoit mort d'amour pour elle. Pendant tout cela, Cloridon voyoit tous les jours cette aimable personne : & si cette vûë lui caufoit des plaisirs infinis, ceux que Cephalie ressentoit aux approches de son Amant, n'étoient pas moins extrêmes. Jamais tendresse ne fut plus grande, & jamais deux cœurs ne furent plus unis. Ils jouissoient de tout le bonheur que l'amour peut procurer à deux Amans ; lors que Cloridon fut obligé d'aller à trente ou quarante lieuës de Paris, pour des affaires qui lui étoient de la dernière conséquence. Cephalie ne pût apprendre ce départ, sans chagrin. Cloridon pour la consoler lui promit que son voyage ne seroit pas long, & qu'il lui donneroit de ses nouvelles le plus souvent qu'il pourroit. Il partit ensuite, & quelques jours après son arrivée, il lui écrivit ces lignes.

E 5

*Lettre*

*Lettre de Cloridon à Cephalie.*

Q Ue l'absence, belle Cephalie, me fait souffrir ! Je suis dans le plus beau Païs du monde avec mes parens & mes amis. Chacun s'empresse à me faire passer le tems agréablement. Les jeux, la chasse & la bonne chère succèdent les uns aux autres. Cependant, je languis au milieu de tous ces plaisirs. Il n'y a point de Compagnie qui puisse me plaire où vous n'êtes pas. Votre idée est toujours présente à mon esprit. Et j'aime encore mieux être à l'écart & dans la solitude m'entretenir de vos charmes, soupirer, & verser des pleurs, que de me voir avec tout ce qu'il y a de plus beau & de plus aimable. Ah ! divine Cephalie, si mon éloignement faisoit sur vous le même effet, que je serois heureux, au milieu des maux cruels que j'endure ! Je ne songe pour les adoucir qu'à mon retour. J'abandonne dans toutes les affaires mes propres intérêts pour l'avancer ; & je croirai avoir assez gagné, si  
tout

tout cela peut me donner l'avantage de vous voir une heure plutôt. Voilà l'unique passion qui m'occupe, & qui m'occupera jusqu'à ce que je puisse vous dire de bouche, qu'on ne peut être avec plus d'ardeur, que je suis, tout à vous.

*Réponse de Cephale à Cloridon.*

J' Ai lû vôtre lettre plus d'une fois, & je crains fort que l'esprit n'y ait plus de part que le cœur. Je souhaite qu'elle soit aussi sincère que vous voulez me le persuader. Si mon absence vous cause de la peine, la vôtre je vous assure ne m'en donne pas moins. Je suis si retirée depuis vôtre départ, que je ne vois plus personne. La mélancolie & la tristesse m'accompagnent par tout. Si je suis encore long-tems sans vous voir, je crois que je retomberai malade. Il n'y a que vôtre retour capable de me consoler, & de me rendre toute la joye que vous m'avez emportée. Hâtez-le, je vous prie; ou du moins soyez aussi ponctuel à m'écrire que je le ferai à vous répondre. C'est le seul plaisir que je puisse goûter présentement.

sentement, tous les autres n'ont pour moi aucun charme. Je fais quelquefois réflexion à l'état où je suis, & je m'accuse de foiblesse; mais en même tems, mon amour combat ma raison, & me dit que sans vous, je ne puis avoir de félicité parfaite. Je ne reconnois que trop cette vérité: cependant, pourquoi faut-il aimer, & souffrir tout ensemble? Ah! je vois bien, cher Cloridon, que c'est un decret de l'Amour, qu'il n'y a point de plaisir sans peine. Il faut donc obéir à ses loix, & souffrir autant que je vous aime.

La lecture de cette lettre donna beaucoup de joye à Cloridon; cependant, comme il fut près d'un mois sans y répondre, Cephalié en eut un extrême chagrin. Sa douleur augmentoit de jour en jour, & enfin se voyant accablée d'ennui, & de tristesse, elle lui écrivit ces lignes.

*Lettre de Cephalié à Cloridon.*

**V**Otre silence me jette dans un desespoir terrible. Est-ce pour me forcer à vous haïr, que vous ne m'écrivez

crivez plus, & que vous ne vous souvenez plus de moi. Faites tout ce qu'il vous plaira, mon amour ne dépend plus de la manière dont vous me traitez, & je sens une grande disposition à vous pardonner toutes vos fautes. Je vous défie néanmoins de m'oublier entièrement, & je me flate de vous avoir mis en état de n'avoir plus sans moi que des plaisirs imparfaits : vous n'en cherchiez peut-être que de grossiers, auriez-vous si peu de délicatesse ? Si cela est, vous trouverez assez de coquettes, de qui le cœur est au plus offrant, & que l'on peut changer sans perfidie : le mien ne fera jamais qu'à vous seul, & j'ose me vanter, que ma vertu en rehausse tellement le prix, que vous ne sçauriez le changer sans commettre le plus noir de tous les crimes. Pourquoi m'êtes-vous venu choisir pour troubler mon repos ? & pourquoi vous êtes-vous attaché à m'enchâner comme vous avez fait, puisque vous deviez me quitter ? que ne me laissiez-vous mon indolence ? Si j'avois opposé ma raison à mon inclination ; si vous aviez remarqué quelque froideur dans ma conduite,

& si mon amour ne vous avoit pas préféré à un Amant qui en est mort de douleur, vous feriez bien de m'en punir. Mais vous sçavez que ma passion pour vous a toujours été sincère, & qu'elle a augmenté de jour en jour. Vous me parûtes même aimable, avant que vous m'eussiez dit que vous m'aimiez, & la conquête de mon cœur, ne vous a pas coûté un seul soupir. Cependant, vous n'avez eu pour moi que de feints empressements, & qu'une complaisance étudiée. Je ne le vois que trop, puisque vous ne cessez d'en avoir, que lors que mon amour va jusqu'à l'excès. Que ne continuez-vous à me tromper! auriez-vous jeté les yeux sur quelque autre, pour lui donner autant de chagrin que vous m'en causez! Ingrat, je résiste encore au moment que je vous écris, à toutes les apparences qui devoient me convaincre de vôtre inconstance; & je sens bien plus de penchant à m'abandonner aveuglément à ma passion, qu'à toutes les raisons que j'ai de me plaindre de vous. Qu'on a de peine à condamner ce qu'on aime! Je vois bien que la  
moins-

moindre excuse vous suffira; & sans que vous preniez la peine de m'en faire, l'amour que j'ai pour vous, vous sert si fidèlement, que je ne puis me résoudre à vous trouver coupable.

*Réponse de Cloridon à Cephalie.*

J'AI reçu vos deux lettres, & si j'ai tant tardé à répondre à la première, accusez-en la fièvre qui m'a pris, & qui ne m'a quitté que depuis quatre jours, Je vous aurois bien fait sçavoir mon indisposition; mais j'apprehendois, chère Cephalie, que l'amitié que vous avez pour moi, ne vous la représentât plus dangereuse qu'elle n'étoit. Voilà, je vous assure, la seule cause de mon silence. Cependant, quelque raisonnable que fût cette précaution, elle n'a pas laissé de m'attirer vôtre colére. Je me flate qu'elle se dissipera à la lecture de cette lettre, & que vous me rendrez plus de justice que vous n'avez fait. Je l'espère avec d'autant plus de raison, que mon cœur est si pénétré de vous-même, que toutes les beautés du  
mon-

monde ne font pas capables de vous en effacer. Ainsi ne m'accusez plus d'inconstance, ni d'ingratitude. Ce vice est trop odieux, & particulièrement à une personne qui vous aime avec autant d'ardeur que je fais. Je souhaiterois pouvoir vous la faire connoître en des termes qui répondissent mieux à mon amour; mais comme elle est au dessus des expressions les plus fortes, considérez moins la foiblesse de mes paroles que l'excès de ma passion. Elle est telle que je vous préférerois aux plus grandes fortunes; & si j'étois assez heureux pour en avoir quelque'une de considérable, je ne l'estimerois que pour vous la sacrifier. Ce seroit-là toute mon ambition, puisque je n'en aurai jamais d'autre que celle de vous plaire. J'espère partir dans quelques jours pour me rendre auprès de vous, & pour me consoler par vôtre présence des chagrins que me donne vôtre éloignement. Quelle joye quand je reverrai l'objet qui fait tout mon bonheur, comme son absence cause toute ma peine! La seule idée que j'en ai présentement enchante tous  
mes

mes sens, & me représente ce plaisir, comme le plus charmant que je puisse jamais goûter. J'attens cet heureux moment avec la dernière impatience; & dans cette attente permettez-moi de finir & de vous assurer que mon amour pour vous ne finira qu'avec ma vie.

Cephalie eut des transports de joye en lisant cette lettre; elle en fit confidence à une de ses amies, qui la trouva tendre, & loua Cephalie sur la passion de son Amant. Elle étoit encore remplie de la joye que la lettre de Cloridon lui avoit donnée, lorsqu'elle vit cet aimable Amant entrer le troisième jour dans sa chambre, qui courut à elle pour l'embrasser. Cephalie ne pût s'empêcher d'en faire de même, & de lui témoigner mille sentimens de tendresse. Ils les renouvelèrent tous les jours, & s'aimèrent avec plus d'ardeur & de passion que jamais.



*Avanture de Saint Sirmon & de  
Vociane.*

LE Bois de Boulogne est une des plus belles Promenades qui soit aux environs de Paris, & où il arrive le plus d'avantures. Quantité de personnes se font un plaisir l'Esté d'y aller prendre l'air. Un jour que le tems étoit très-beau, S. Sirmon fit une partie avec un de ses amis pour s'y promener. A peine eurent-ils avancé dans le Bois, qu'ils apperçurent dans un endroit fort couvert, plusieurs gens qui chantoient agréablement, & deux belles Dames de cette compagnie, qui couroient l'un après l'autre. Vociane qui étoit celle qui fuyoit, trouva un petit tronc d'arbre qui la fit tomber. Sa chute fut si rude, qu'elle fit un grand cri; S. Sirmon courut aussi-tôt à son secours, & lui donna la main pour la relever. Mais il lui fut impossible de pouvoir se soutenir, à cause de la douleur qu'elle sentoit à sa jambe. Cet accident allarma extrêmement Vociane qui crut l'avoir rompuë. S. Sirmon lui

té-

témoigna la part qu'il prenoit à son mal, & lui dit que si elle vouloit le lui montrer, il le guériroit. Vociane y consentit, & S. Sirmon ayant examiné sa jambe, lui dit que ce n'étoit qu'une entorce, & qu'il lui promettoit que dans deux fois vingt-quatre heures elle en seroit guérie. Il tira à même tems une boëte de sa poche, dans laquelle il y avoit un Baume merveilleux, qu'il avoit apporté des Indes. Il en mit sur le pied de Vociane, & l'ayant envelopé de son mouchoir, il lui offrit son carrosse pour la mener chez elle. Mais Vociane qui en avoit un à cent pas de là le remercia. S. Sirmon, & ceux qui étoient présens, la portèrent dans son carrosse, & la conduisirent chez elle: d'abord qu'elle y fut, on la mit au lit, & peu après chacun se retira. S. Sirmon lui dit qu'il viendroit la voir le lendemain, & qu'il lui remettrait encore de son Baume. En effet, il n'y manqua pas, & au bout de deux jours son remède réussit comme il l'avoit promis. Pendant que ces choses se passoient, Vociane qui ne connoissoit point S. Sirmon, s'en informa  
sous

sous main ; & lors qu'elle eut appris qu'il étoit d'une des plus illustres Maisons du Royaume , elle le regarda avec plus de distinction. Comme il étoit jeune , & qu'il avoit autant d'esprit que de bonne mine , elle prenoit un grand plaisir dans sa conversation. S. Sirmon qui découvroit en elle beaucoup de charmes n'en prenoit pas moins dans la sienne. Enfin , à force de se voir , & de se parler , ils devinrent amoureux l'un de l'autre. Néanmoins, Vociane qui étoit adroite, cachoit si bien sa passion à S. Sirmon, qu'elle ne lui laissoit voir que des sentimens d'estime. Cette délicatesse enflâma encore davantage son Amant , & le réduisit dans une telle langueur, qu'il n'étoit presque plus reconnoissable. Vociane, loin d'en avoir pitié, en ressentoit dans l'ame une joye inconcevable. Un jour qu'il lui fut rendre visite , il la trouva avec un Cavalier qui lui disoit des douceurs. S. Sirmon n'en témoigna rien d'abord ; mais quand le Cavalier fut parti, il s'en plaignit à Vociane. Soit qu'elle ne fût pas de bonne humeur, ou qu'elle voulût lui donner un

un peu de chagrin, elle lui dit qu'elle étoit surprise qu'il trouvât mauvais qu'un Gentilhomme de mérite vînt la voir. A ce mot de mérite, la jalousie de S. Sirmon augmenta; & il ne pût s'empêcher de lui faire connoître, que si elle le trouvoit si accompli, elle pouvoit le voir tant qu'elle voudroit; mais que pour lui, il ne lui seroit pas davantage importun. Vociane, étonnée de ces paroles, lui répondit qu'elle ne contraindroit personne, & qu'il pouvoit prendre tel parti qu'il lui plairoit. S. Sirmon croyant par là, qu'elle lui donnoit son congé, se leva brusquement, & sortit sans lui faire aucune civilité. Il fut pendant huit jours dans un chagrin si grand, qu'il ne parloit à personne. Il voyoit bien qu'il avoit eu tort d'en avoir agi de la sorte avec Vociane. Il résolut de faire sa paix avec elle. Il lui écrivit même une Lettre fort tendre, mais elle ne lui fit aucune réponse. Cependant, tout cela ne le rebuta point. Il persévéra: Et comme il couroit des Bouts-rimez assez difficiles, il voulut les remplir au sujet de la rigueur de Vociane. Il n'y manqua point,

point, & il le fit d'une manière si délicate, que je ne puis m'empêcher de les rapporter ici.

*Sonnet en Bouts-rimes.*

Voulez - vous avec moi toujours vivre  
 en qu'érelle.  
 Sans goûter les plaisirs d'un raccommodement ?  
 Votre rigueur enfin me trouble la cervelle.  
 Et déjà mon esprit n'agit plus librement.



Cessez, charmante Iris, cessez d'être cruelle  
 Et donnez à mes maux quelque soulagement.  
 Gemissant jour & nuit comme une Tourterelle,  
 Malgré votre fierté j'aime fidèlement.



Tandis que mon amour est pour vous  
 sans grimace.  
 Votre cœur sera-t-il plus froid qu'une Limace ?  
 Ah ! je veux à vos pieds me tenir désormais.  
 Vous m'y verrez touché d'un repentir sincère.  
 Sans cesse vous jurer de ne faire jamais  
 Ni même rien penser qui puisse vous déplaire.



Saint

Saint Sirmon envoya ces Vers à Vociane, qui ne pût s'empêcher de fôûrire en les lisant. Elle chargea le porteur de lui dire, qu'elle le remercioit, & qu'elle lui donnoit le bon jour. Il n'en falut pas davantage, pour persuader S. Sirmon qu'elle n'étoit plus en colére contre lui. Il fut la voir lendemain, & elle le reçût le mieux du monde. Elle auroit été fort fâchée qu'il n'eût pas fait toutes ces avances: Et si elle ne fit pas réponse à sa Lettre, c'étoit sans doute pour se faire mieux valoir, & pour lui donner plus d'envie de renouïer avec elle. Saint Sirmon répondit bien à son dessein, & il n'avoit jamais eu tant de joye, ni tant d'amour. Il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui en donner des marques. Les soins, les complaisances, les affiduitez, & la dépenſe même, étoient continuellement employez à ce sujet. Vociane, qui étoit ravie de toutes ces choses, avoit des manières si engageantes, que S. Sirmon en étoit charmé. Enfin, sa passion étoit si grande, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Il considéroit la conquête de Vociane,

ne, comme la seule félicité de son cœur. Mais les obstacles qu'elle lui opposoit, étoient autant de coups mortels, qu'il recevoit dans l'ame. Un jour qu'ils étoient ensemble, il lui représenta l'excès de son martyre: Et comme il vit qu'elle n'y paroïssoit pas sensible, Hé! quoi, belle Vociane, lui dit-il, serez-vous toujours cruelle? n'aurez-vous jamais pitié d'un homme qui vous adore, & qui seroit ravi de mourir pour vôtre service, si vous lui faisiez la grace de l'aimer? En achevant ces mots, il se mit à ses genoux, & en les embrassant le plus tendrement du monde, il lui dit tout ce que l'amour peut inspirer à un cœur amoureux. Vociane se trouva fort embarrassée, & par la passion qu'elle avoit pour lui, & par celle qu'il sentoît pour elle? Elle fit tout son possible pour résister; elle joignit les paroles à la force: mais enfin, ne pouvant plus tenir contre les attaques de cet Amant, elle alloit y succomber, lors qu'elle entendit du monde qui venoit la voir. S. Sirmon aussi-tôt se leva, & Vociane ayant repris ses sens, ils se con-

Contraignirent tous deux, pour empêcher qu'on ne remarquât sur leurs visages l'émotion qu'ils avoient dans le cœur. A peine cette compagnie fut-elle assise, que ces deux Amans se flatoient qu'elle s'en iroit bien-tôt; mais il en arriva une nouvelle, & peu après une autre, ce qui pensa les desoler. Ils eurent besoin de toute la force de leur esprit, pour soutenir des conversations si contraires à leur dessein. Cependant, comme cette assemblée étoit belle & nombreuse, le chagrin de ces pauvres Amans devoit se dissiper, ou du moins s'adoucir par le plaisir qu'il y avoit dans une si agréable Société. Chacun n'y respiroit que la joye, les uns chantoient, les autres dansoient, & d'autres enfin badinoient avec des Dames, & leur contoient des fleurettes, lors que Madame Auvray, l'une des plus belles de la compagnie, en tirant son mouchoir de sa poche, laissa tomber un papier par mégarde. Un Cavalier de ses amis le ramassa aussi-tôt. La Dame l'ayant aperçû le lui redemanda, mais il ne voulut pas le rendre qu'il n'en eût fait la lecture. Voici ce qu'il contenoit.

F

MA-

## MADRIGAL.

Quand je dis que je vous aime,  
 Incomparable & belle Auvray,  
 Et que mon amour est extrême,  
 Croyez que je vous parle vray.  
 Puisqu'Auvray vous êtes belle  
 Je serai toujours Auvray fidelle.

Ces Vers furent trouvez fort jolis & fort galans ; & on ne doute point que la Dame n'en fût fort satisfaite. Elle en donna aussi des marques , par la joye qui parut sur son visage , & dans toute sa conversation. Elle ne voulut pas dire le nom de celui qui les avoit faits ; mais on jugea bien que l'Auteur ne lui étoit pas indifférent , & que s'il avoit de l'amour pour elle , elle n'en avoit pas moins pour lui. On voulut lui en faire un peu la guerre : elle soutint la raillerie en femme d'esprit , & fit voir agréablement qu'elle n'étoit pas indigne des vœux , ni des protestations d'un Amant. Chacun applaudit ; & à même tems un de la compagnie tira un Sonnet de sa poche , & dit qu'il étoit d'un des plus

plus beaux esprits du Royaume. Cela excita la curiosité. On voulut le voir, & il lût ces paroles.

S O N N E T.

Je suis (cricoit jadis Apollon à  
Daphné,  
Lors que tout hors d'haleine il cou-  
roit après elle,  
Et lui contoit pourtant la longue Ki-  
rielle,  
Des rares qualitez dont il étoit  
orné.)



Je suis le Dieu des Vers: Je suis bel  
esprit né.  
(Mais les Vers n'étoient point le  
charme de la belle.)  
Je sçai jouïr du Lut, arrêtez. Ba-  
gatelle.  
Le Lut ne pouvoit rien sur ce cœur  
obstiné.



Je connois la vertu de la moindre  
racine,

F 2

Je

Je suis, n'en doutez pas, Dieu de la  
Médecine.

Daphné couroit plus vite après ce  
nom fatal.



Mais s'il eut dit, Voyez quelle est  
votre conquête,

Je suis un jeune Dieu, beau, galant,  
libéral :

Daphné, sur ma parole, auroit tourné  
la tête.



La lecture de ces Vers donna beau-  
coup de plaisir à la compagnie. Elle  
en rit de tout son cœur : excepté  
quelques Dames qui prétendirent que  
la chute en étoit un peu fatirique.  
Celui qui les avoit lûs soû tint le con-  
traire, & dit qu'il n'y avoit rien à  
blâmer que le caractère de Daphné ;  
qu'elle devoit écouter Apollon, &  
qu'il l'auroit sans doute charmée par  
les yeux & par les oreilles. Cela peut  
être, interrompit un plaisant ; mais  
il y a apparence qu'elle avoit un ren-  
dez-vous avec quelque autre Dieu,  
dont

dont elle connoissoit la valeur, & qu'ainsi elle ne vouloit pas quitter l'ombre pour le corps, ni des plaisirs certains pour des bagatelles. A ces mots, chacun se mit encore à rire, & on jugea que c'étoit la véritable idée que le Poëte avoit voulu donner dans son Sonnet. Dans ce tems le Chevalier de Beauval commença à dire, que puis qu'on étoit sur le chapitre de la Poësie, il feroit voir, si on vouloit, un Portrait en Vers & en Prose d'une des plus belles femmes du Royaume. Tout le monde l'en pria: Et comme il vit qu'on étoit attentif, il tira un papier de sa poche, où il lût ces paroles.

*A Madame la Comtesse de L . . . .*

**S**I je ne vous eusse promis, Madame, de faire vôtre Portrait, & de vous montrer le pouvoir de vos charmes, je n'aurois jamais entrepris d'exprimer ici les belles qualitez qui vous font admirer. Je sçai que c'est s'exposer à la critique de ceux qui vous connoissent, & qui dans leur connoissance n'ont peut-être pas tant de passion pour vôtre personne, que  
F 3 j'en

j'en conçûs dès le premier moment  
 que je vous vis. En effet, Madame,  
 quel homme, ou plutôt quel tigre  
 n'eut pas été touché à vôtre abord?  
 Je ne pense pas qu'un Dieu eût pû  
 s'en défendre, tant vôtre taille a de  
 Majesté, & tant elle a de raport à  
 celle de nos Déeses.



Ainsi l'on nous dépeint les beautez  
 de Diane,  
 Quand on veut qu'au premier aspect,  
 Le cœur même le plus profane,  
 Soit atteint pour ses yeux d'amour  
 & de respect.



Je me trouvai si surpris de voir  
 tant de graces à la fois, que je de-  
 meurai quelque tems dans l'incerti-  
 tude, si vous étiez une beauté mor-  
 telle, ou si c'étoit un esprit qui se  
 fût revêtu d'un corps de femme,  
 pour nous faire avouer, qu'il n'y a  
 rien de charmant hors les attraits de  
 vôtre sexe; enfin, vous me parûtes si  
 belle, vos manières si agréables, &  
 toutes

toutes vos actions si spirituelles, que dans le doute que vous ne fussiez une Divinité, j'élevai un peu plus hardiment mes regards que l'amour & le respect avoient abaissés. Je les élevai, dis-je, sur vôtre visage, qui dans sa proportion, me fit voir une ovale si justement tracée.

Que l'on diroit que la nature,  
Pour ne rien faire à l'avanture,  
A pris plaisir de consulter,  
Tout ce que l'art peut apporter  
Et de méthode & de mesure.

Vôtre front le plus beau qu'on ait jamais vû, me parut un trône où les graces se reposent, & d'où l'amour, en se jouant avec elles, nous lance tous ses traits. Vos yeux brillèrent de tant de feux, qu'en étant éblouï, je baissai encore les miens, sans avoir pû connoître s'ils étoient noirs ou bleus.

Cependant j'y trouvai tant de vivacité,  
Que je ne sens que trop le coup qu'ils m'ont porté.



Un peu plus bas, vôtre nez à demi aquilain, que je pris tout d'un coup pour être d'albâtre, relevoit si bien par sa blancheur, le vermeil de vôtre teint, que je ne puis croire qu'il y en ait jamais eu de plus beau ni de plus admirable.



L'éclat des lis & des roses  
Nouvellement écloses,  
Ne peuvent charmer nos esprits  
Que par de foibles traits, & des couleurs sans ame.

Mais les vôtres ont tant de flâme,  
Qu'aussi-tôt qu'on les voit, un cœur en est épris.

Que vous dirai-je de plus? tout le monde sçait que le ris se proméne sur vos jouës, & que plus on en considère les beautez, moins on sçait quelle en est la principale. De façon, que je passai insensiblement sur vôtre bouche, qui ne parle pas avec moins de justesse qu'elle chante.



C'est

C'est dans ce Cabinet destiné pour  
la gloire,  
Qu'une langue diserte explique sans  
erreur,  
Entre deux Balustres d'yvoire,  
Tous les secrets de vôtre cœur.



Vos lèvres font si belles, que les  
Abeilles fouhaiteroient de les baiser,  
pour favoriser tout ce qu'elles ont de  
plus doux & de plus délicieux; & par  
un plaisir sans égal, elles se feroient  
un honneur d'accompagner les zé-  
phirs qui vous font leur cour. J'étois  
occupé de toutes ces différentes pen-  
sées, quand un petit vent favorable  
élevant vôtre mouchoir, me fit ad-  
mirer sur vôtre gorge mille beautez  
que je ne sçauois vous dépeindre. Ah!  
que ne sentis-je pas à cette vûë! Mon  
esprit en fut si troublé, que ma raison  
faisant place au désordre, je me re-  
présentois une Prairie émaillée de  
toutes sortes de fleurs; tantôt un Ciel  
empirée, & si serain, que son jour  
ne pouvoit souffrir aucun nuage, &  
tantôt une Coline bornée de deux  
montagnes, qu'il sembloit que l'or-  
gueil

gueil de se voir dans un si beau lieu,  
 les faisoient enfler de tems en tems,  
 & leur donnoit l'avantage,

D'y produire des fleurs qui ne peu-  
 vent pâlir,  
 D'y voir toujours la neige en sa cou-  
 leur très-pure,  
 Et qui loin de changer ni même  
 s'amolir;  
 Se blanchit dans la flame & se  
 montre plus dure.



Je ne fus pas seulement ravi par  
 tant de beaux objets, je le fus encore  
 en voyant vos bras ronds, fermes, &  
 potelez, qui sont d'un blanc à éblouir,  
 & plus unis qu'une glace. Ils me fi-  
 rent juger que les autres parties de  
 vôtre corps avoient les mêmes avan-  
 tages, & qu'elles possédoient tout ce  
 qui peut charmer. Heureux mille fois  
 celui qui en pourroit être le témoin!  
 Mais je ne songe pas que le plaisir  
 m'emporte, & que je commence à  
 m'égarer. Il vaut donc mieux pour  
 moi, que j'en laisse imaginer tout ce  
 que l'on voudra. On ne peut sans in-  
 justice vous dénier le prix de la beau-  
 té;

té ; puisqu'on trouve dans la vôtre tout ce qui est propre à toucher un cœur, & à le soumettre. Enfin, je connois que j'ai fait un si foible crayon des charmes de vôtre personne, que je crains de ne pouvoir exprimer ceux de vôtre esprit, qui ne sont pas moins dignes d'admiration, sur tout quand je considère la manière agréable que vous avez de converser avec tout le monde. Il n'en est point de si fiers, que vos regards n'humilient, point de si indiscrets, que la crainte de vous déplaire ne fasse rentrer dans le devoir, & point de si égarez dans ses discours, que la douceur des vôtres ne soit capable de ramener. Vous sçavez l'art d'être belle aux yeux des plus dégoûtez ; de vous rendre aimable aux plus délicats, charmante aux plus insensibles, & obligeante aux plus fâcheux. Ces rares qualitez vous donnent tant d'avantage, qu'il est aussi impossible de vous voir sans vous aimer, que de cesser de vous aimer après vous avoir vûë. Vous ne ressemblez pas à celles qui ont besoin de toute leur beanté, pour échauffer le cœur des

Amans. Le moindre de vos apas  
suffit pour les enflamer, & pour  
vous faire autant d'esclaves qu'il y  
aura de spectateurs. Mais vous ne  
voulez pas vous servir de vos at-  
traits, ni leur devoir aucune con-  
quête. Vous donnez du feu par  
des froideurs, de l'amour par des  
dédains, & de l'espoir par des re-  
fus. On remarque tant de délica-  
tesse dans vos pensées, tant de po-  
litesse dans vos paroles, & tant d'a-  
grément à tout ce que vous faites,  
que l'on peut dire, que vos Ouvra-  
ges n'ont pas moins de perfection  
que vos mains, dont la blancheur  
surpasse celle des lis, & dont l'a-  
dresse ne nous touche pas moins le  
cœur, par les doux accords de vô-  
tre Lut, que les yeux, par la beau-  
té des chef-d'œuvres qu'elles pro-  
duisent tous les jours. Voilà une  
legère idée de ce que vous êtes,  
voilà l'effet de ma promesse, & l'ef-  
fort de mon pinceau.

Pour vous dépeindre bien, il faut  
être plus qu'homme  
J'en offre le défi aux plus adroits  
de Rome,

Les

Les Dieux même, les Dieux ne  
sauroient plus trouver  
De traits assez hardis, de couleur  
assez tendre ;  
Car enfin, qui d'entre eux oseroit  
l'entreprendre,  
Si l'amour plus puissant ne le peut  
achever ?



La lecture de cette pièce donna beaucoup de joye & de plaisir à la compagnie. On en trouva le tour nouveau & galant. On jugea même, qu'il falloit que l'Auteur eut autant d'esprit & d'amour que sa Maîtresse avoit apparamment de mérite & de beauté. Un Critique de profession ne pût s'empêcher de dire, que véritablement l'Ouvrage étoit beau, mais qu'il y avoit des endroits trop outrez. À quoi l'on répondit, que les Amans ressembloient aux Poëtes, qui ne croient jamais en dire assez, lors qu'ils veulent exprimer leur passion. Cette réponse fit garder le silence à ce mauvais Censeur, & aussitôt une Dame de la compagnie pria un de ses amis de vouloir dire une

Chanſon qu'il avoit faite au ſujet de la mort d'une Demoifelle, dont il avoit été fort amoureux. La crainte qu'il eut, que le ſouvenir de ſa perte ne renouvellât ſa douleur, l'obligea de conjurer la Dame de le diſpenſer de lui accorder ſa demande. Mais enfin, elle le preſſa ſi fort, que ne pouvant plus y réſiſter, il chanta l'air dont voici les paroles.

Non, je ne verrai plus Silvie;  
 Un ſort barbare l'a ravie  
 Au milieu de ſes beaux jours.  
 Je ne ſentirai plus la douceur de ſes  
 charmes,  
 Et lors que ſes beaux yeux ſe fer-  
 ment pour toujours,  
 Les miens ne ſont ouverts que pour  
 verſer des larmes.



Ces paroles furent trouvées auffi belles que l'air en eſt charmant. L'Auteur le chanta à pluſieurs répriſes, & d'une manière ſi tendre, qu'il toucha tous ceux qui l'entendirent. Ah! que l'amour à de pouvoir dans la bouche d'un Amant!

La

La Nature l'emporte souvent sur l'Art, & pour peu qu'ils soient joints ensemble, ils font toujours des chefs-d'œuvres, ou pour mieux dire, des miracles. Cette Assemblée qui avoit paru fort gaye à la lecture du Portrait, devint triste après avoir entendu cette Chanson. Il sembloit qu'elle avoit regret de la perte de cette beauté, & qu'elle partageoit la peine de cet Amant. Chacun gardoit le silence, lors qu'une belle Dame, pour remettre la compagnie en bonne humeur, dit qu'elle sçavoit une fort jolie Chanson, qu'on avoit faite depuis peu, adressante à la Diète de Pologne, assemblée pour l'élection d'un Roi, sur l'air, *Réveillez-vous belle endormie.* On la pria aussitôt de la dire, & voici ce qu'elle contenoit.

Peuple guerrier dont la vaillance  
Mérite un Roi de vôtre humeur;  
N'en cherchez point ailleurs qu'en  
France,  
C'est le País de la valeur.  
Aux apas de vôtre Couronne  
Plus d'un Héros fait les yeux  
doux;

Si

Si c'est la vertu qui la donne,  
Conti doit l'emporter sur tous.



Il est brave, prudent, & juste,  
Universellement aimé ;  
Il est du sang de nôtre Auguste,  
Sur son modèle il est formé.



Quand vous dissipâtes l'orage  
Prêt à fondre sur vos Climats ;  
Cesar eût-il fait davantage,  
Que ce qu'il fit dans vos Combats.



Depuis ce tems, la Renommée  
Vous a répété mille fois ;  
Que toute la France est charmée,  
De la grandeur de ses Exploits.



Steinkerke vit par sa conduite  
Qui soutenoit sa belle ardeur ;  
La ruse de Nassau détruite,  
Et tourner contre son Auteur.

Ner-



Nervinde témoin de sa gloire  
Lui fournit de nouveaux lauriers,  
Quand son bras retint la victoire,  
Qui sembloit quitter nos guerriers.



Nos plus fiers soldats admirèrent  
Sa fermeté dans les hazards;  
Nos ennemis s'en étonnèrent,  
Et le prirent pour le Dieu Mars.



Haute Noblesse & Pospolite,  
Si vos intérêts vous sont chers;  
Donnez-vous un Roi qui mérite,  
L'Empire de tout l'Univers.



On trouva cette Chançon fort belle & fort convenable à son sujet. On dit qu'il étoit vrai, que la Pologne ne pouvoit choisir un Prince plus digne de la gouverner, que celui dont on venoit de parler; qu'il avoit  
tou-

toutes les qualitez d'un véritable Héros ; qu'il étoit brave , prudent & généreux ; que la grandeur de son ame égaloit son auguste Origine ; qu'il s'étoit aquis l'estime & la vénération de tout le monde ; & qu'en un mot , si la Pologne étoit assez heureuse de l'avoir pour Monarque , il lui aquéreroit autant de gloire pendant la Guerre , qu'il lui procureroit de bien & de félicité pendant la Paix.

S. Sirmon, qui jusqu'alors n'avoit pas ouvert la bouche , & qui eût voulu de tout son cœur que la compagnie eût été bien loin , ne pût s'empêcher de dire, que ce seroit un grand bonheur pour la Pologne d'avoir un tel Prince pour Roi ; mais qu'il y avoit apparence, que l'Empereur jaloux de la gloire de cet Etat , feroit tout son possible pour traverser cette Election. Je ne crois pas, interrompit le Chevalier de Beauval , qu'il en vienne facilement à bout. Les Polonois ne sçavent que trop , combien il est dangereux de suivre les conseils de l'Empereur , & combien son Alliance leur a été fatale.

tale. Depuis qu'ils font conjointement la Guerre aux Infidèles, la Pologne n'a eu que des malheurs. Les Turcs & les Tartares la desolent. Ce n'est par tout où ils passent que misère, qu'incendie, & que massacre. Le nombre des Esclaves qu'ils y ont faits languissent dans les fers, & il augmentera tant que l'Alliance des Polonois durera avec l'Empereur. Ce n'étoit pourtant pas là, continua-t-il, ce que ce Prince leur avoit promis. Il les avoit flatez qu'il leur donneroit des troupes considérables, pour reprendre Kaminieck, & toutes les autres Places que les Turcs leur ont usurpées. Cependant, il n'en a rien fait, & lui seul a profité de cette Guerre. Il est facile de connoître qu'il n'a eu d'autre objet, que d'engager la Pologne dans sa querelle, afin de se rendre plus puissant, & lui donner la Loi comme il en a toujours eu le dessein. Mais je ne crois pas, ajouta-t-il, qu'il y réussisse. Les Polonois commencent à ouvrir les yeux, & à connoître le malheur où il les a plongez. Ils veulent un Prince qui les en retire, & dont

dont le courage fasse revivre cette ancienne valeur qui a toujours été la terreur de leurs ennemis, & l'admiration de tous les peuples. Par ce moyen, interrompit S. Sirmon, nous pouvons finir par où nous avons commencé, & dire, que la Pologne ne sçauroit mieux choisir que le Prince de Conti; qu'elle trouvera en lui tout ce qu'elle peut souhaiter, soit pour la bonté du cœur, soit pour la grandeur des sentimens; & enfin, soit pour son vaste génie capable de tout entreprendre, & de tout executer.

Ce raisonnement est fort beau, dit un homme de la compagnie; mais il me semble que c'est assez parler de Politique, & que nous devrions un peu nous entretenir de quelque chose de plus galant. Voici une Epigramme qui véritablement n'a pas la grace de la nouveauté, par raport à son sujet, mais elle l'a par elle-même, n'ayant pas encore vû le jour. Je la fis à l'occasion d'une Perdrix, qui pour éviter la foule du peuple, se glissa sous la jupe d'une Dame qui étoit avec tout Paris dans la Plaine de Saint  
De-

Denis, pour voir passer le Con-  
voï de la feuë Reine. La compagnie  
ayant fait connoître l'envie qu'elle  
avoit de l'entendre, il la lût auffi-tôt.

*EPIGRAMME.*

La nuit de la Pompe funébre,  
Qui de Versailles à S. Denis,  
Transporta les restes benis,  
D'une Reine auguste & célèbre;  
Le peuple fort impatient  
D'attendre long-tems dans la Plaine;  
Y prit le divertissement  
D'une Chasse utile & sans peine.  
Cette Chasse fut aux Perdrix  
Quel'on prenoit à juste prix;  
Car leurs vols étant faits, elles se  
    laissoient prendre,  
Ou donnoient aisément  
Aux piéges qu'on leur vouloit tendre.  
Une Dame assez plaisamment  
En retint une sous sa jupe.  
La Perdrix fut prise pour dupe  
Par un voisin que la femme ap-  
    pella,  
Qui la prit avec autre chose  
Que sans nommer, chacun suppose.  
La Dame auffi-tôt s'écria  
Plus par façon que par coûtume;

Et

Et dit, Compere arrête-là  
Tu prens le p... avec la plume.



Cette Epigramme fut trouvée fort plaisante, & on en rit extrêmement. Le Chevalier de Beauval qui avoit éclaté de tout son cœur, dit qu'il auroit voulu pour un moment avoir été à la place de cette Perdrix, & qu'assurément la Dame n'auroit pas crié si fort. Je n'en sçai rien, interrrompit Vociane, croyez-vous que les Dames soient si peu farouches. Oüi, je le crois, repartit le Chevalier, & sur tout lorsqu'elles ont affaire à des oiseaux de mon espèce. Ah ! je vois bien, répondit Vociane, que vous avez un peu trop bonne opinion de vous. Sçachez que les oiseaux de vôtre espèce n'ont pas plus de privilège que les autres. Les Dames qui ont de l'esprit, sont toujours sur leurs gardes, & ne se donnent pas si aisément en proye : ainsi employez vôtre bec, & vos ferres pour d'autres sujets, & soyez persuadé que le cœur des Dames est

est à l'épreuve de vos atteintes. Cette petite guerre dura encore quelques momens, & ensuite la compagnie se retira fort contente de sa visite.

S. Sirmon & Vociane eurent bien de la joye du départ de cette assemblée. Ils ne restèrent pas long-tems sans se dédommager du chagrin qu'elle leur avoit causé. Ils se donnèrent des marques réciproques de leur amour, & furent les plus contents du monde. Ils avoient grand soin de se voir tous les jours, & il y a apparence que leur plaisir auroit duré long tems, si Vociane n'avoit appris que sa mere étoit fort malade à Marseille, ce qui l'obligea de partir au plutôt. S. Sirmon en eût un sensible chagrin. Il ne pouvoit se résoudre à la quitter, & voulut l'accompagner dans ce voyage. A peine furent-ils arrivez à Auxerre, que cet Amant reçût nouvelle de Paris, que son Pere y étoit à l'extrémité. Ce contre-tems l'embarassa extrêmement, & fut pour lui une occasion de desespoir. Il ne sçavoit à quoi se résoudre. Si d'un côté sa passion l'obligeoit à suivre  
sa

sa Maîtresse, de l'autre, le respect & la tendresse qu'il avoit pour son Pere, lui disoit incessamment de courir à son secours. Il ne pouvoit satisfaire à son devoir sans trahir sa flame; & répondre à son amour, sans se rendre indigne de la qualité d'un véritable. fils. Dans cet état de trouble & d'agitation, il s'estimoit le plus malheureux des hommes. Vociane, touchée de sa douleur, tâcha de le consoler & de le porter à suivre la voix du sang, en lui disant que les services qu'il rendroit à son Pere seroient autant de garans de l'amour qu'il avoit pour elle. S. Sirmon persuadé par ces paroles résolut enfin de partir. Il prit la poste, & se rendit auprès de lui, tandis que cette chère Amante alloit au secours de sa Mere. Il ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il s'aperçût bien que Vociane n'y étoit plus. Les plus belles compagnies n'avoient pour lui rien d'agréable. Il s'ennuyoit par tout, & se déplaçoit à lui-même. Il souffroit tous les maux que l'absence de ce qu'on aime peut causer; & ne pouvant plus vivre sans en apprendre des

des nouvelles , il lui écrivit ces lignes.

*Lettre de Saint Sirmon à Vociane.*

**J**E croyois , chère Vociane , qu'en obéissant à vos ordres , & à ceux que la Nature m'impose , cela me serviroit de quelque consolation en vôtre absence ; mais au lieu de ce bonheur , je vois que mon amour me reproche mon obéissance , & que je ne puis avoir de satisfaction éloigné de vous. Honorez-moi donc au plutôt de vos nouvelles , & mandez-moi je vous prie l'état de la maladie de Madame vôtre Mere. La part que je prens à tout ce qui vous regarde , ne me permet pas d'être plus long-tems sans vous en témoigner mes inquiétudes. Si je vous disois là-dessus tout ce qui m'occupe , vous verriez bien que vos maux & vos plaisirs feront toujours les miens. Souffrez donc que mon cœur se régle sur le vôtre , & que je ressentente tout ce que vous ressentirez. C'est là , chère Vociane , ce qui fait mes desirs , & qui fera , quand vous

G

vou-

voudrez, toute la félicité, ou tout le chagrin de mon ame. La sincérité de cet aveu, doit vous faire connoître la grandeur de ma passion, & qu'il n'y en aura jamais de plus constante. Si la vôtre ressembloit à la mienne, je m'estimerois le plus heureux des hommes, & je tâcherois de me conserver ce bonheur par tous les soins imaginables. Suivez donc mon exemple, je vous prie; aimez-moi autant que je vous aime, & cet amour réciproque fera toute la douceur & le charme de nos jours.

*Réponse de Vociane à S. Sirmon.*

**D**ANS le tems que j'ai reçu vôtre lettre, j'avois la plume à la main pour vous écrire, & pour me plaindre de vôtre silence. Je ne pouvois croire qu'après m'avoir donné tant de marques de vôtre amitié, vous deussiez être si long-tems à vous informer de mes nouvelles. Je veux bien attribuer ce retardement au chagrin que vous dites, que mon absence vous cause. Cependant, il semble que cette raison devoit vous obliger à m'écrire plutôt, ou du moins

moins à ne me pas faire une lettre si courte. Peut-être appréhendez-vous de me fatiguer par sa longueur ; mais croyez qu'on ne se lasse point de lire les lettres de ceux qu'on aime , & que les vôtres me feront toujours fort agréables, quelque grandes qu'elles puissent être. Le desir que vous avez de recevoir des miennes , me persuade qu'elles ne vous sont pas indifférentes, & qu'aparemment vôtre amour est toujours dans la même situation. Si cela est , je vous assure que vous n'avez pas affaire à une ingrate, & que mon cœur sera toujours porté à vous en donner des marques. Cultivez-le sur cette assurance , & vous n'y trouverez jamais que des sentimens d'estime & de tendresse. Je vous remercie de la part que vous prenez à la maladie de ma Mere, qui n'est pas si dangereuse qu'on me l'avoit mandé. Si celle de Monsieur vôtre Pere n'est pas plus grande , j'espère que dans peu l'un & l'autre seront guéris. Je m'en réjouis, autant pour l'amour de vous, que pour l'amour de moi-même. Le zèle ardent que vous m'avez toujours fait paroître , m'oblige à

vous témoigner, combien je suis sensible à tout ce qui vous touche. Il ne vous arrivera jamais rien que je ne le partage avec vous; & vos chagrins ne me donneront pas moins de peine, que vos plaisirs me causeront toujours de joye. Je vous prie d'en être persuadé, & que je ne changerai jamais de résolution. Cependant, il faut que je vous avouë, que j'ai eu un songe cette nuit qui m'a donné des sentimens bien opposez à ceux que je vous témoigne. Il me sembloit que vous étiez dans un Bois assis sur le bord d'une Fontaine, dont l'eau cristaline couloit sur un sable doré; qu'on voyoit quantité d'Orangers qui y causoient une obscurité très-grande, & plusieurs Oiseaux qui y venoient boire souvent, & qui faisoient par la beauté de leur ramage le plus agréable des Concerts; que là vous caressiez une Belle; & lui faisiez mille protestations d'un éternel amour. Je vous avouë, que loin de partager vos plaisirs, j'étois dans une terrible colere. J'aurois voulu de tout mon cœur que vous eussiez été mort, ou accablé de mal-

malheurs ; enfin , rien ne me paroif-  
foit assez cruel pour me vanger , &  
pour vous punir de vôtre infidélité.  
Après avoir été pendant quelque  
tems agitée de cette manière , je me  
réveillai tout d'un coup ; & voyant  
que tout cela n'étoit que l'effet  
d'un songe , je me voulus mal de ma  
foiblesse , & je vous fouhaitai au-  
tant de bien que je vous avois desiré  
de mal. Jugez , après cela , si l'on  
vous aime , puisque le tems destiné  
au repos n'est employé qu'à penser  
à vous. Si vous me rendez la même  
justice , je dois être tranquille de ce  
côté-là , & ne craindre ni la légére-  
té d'un cœur , ni les attraits d'une  
Rivale , mais seulement que mon  
absence ne me dérobe encore pour  
quelque tems le plaisir de vous re-  
voir.

Peu après cette lettre , S. Sirmon ,  
voyant que son Pere se portoit  
mieux , & ne pouvant vivre davan-  
tage éloigné de Vociane , il résolut  
de l'aller trouver. Il prit la poste  
& se rendit en quatre jours à Mar-  
seille. Aussi-tôt qu'il y fut , il s'in-  
forma de Vociane. On lui dit que

le Comte de Morinville en étoit fort amoureux, & même qu'il faisoit de la dépense auprès d'elle. Cette nouvelle lui donna d'abord quelques allarmes; mais repassant dans son esprit toutes les tendresses que cette charmante personne lui avoit témoignées, cela le rassura un peu, & il fut la voir. Il la trouva avec son Rival, & avec un Peintre qui faisoit le portrait de Vociane. Elle ne l'eut pas plutôt vû qu'elle fit un grand cri, & se levant aussitôt elle se jeta à son cou & lui fit mille amitez. Le Comte ne pût voir tout cela sans chagrin; mais il fut bien plus grand, lorsque S. Sirmon ayant fait l'éloge de ce Portrait, il le demanda à Vociane, & qu'elle le lui promit. Ce fut pour le Comte un redoublement de douleur: car il prétendoit d'avoir ce Portrait, & s'en voyant frustré, il connut bien que Vociane ne l'avoit aimé qu'en apparence. Il se retira donc aussitôt, & laissa S. Sirmon en repos, qui profita seul de la vûe & des faveurs de sa Maîtresse.

*Avanture*

*Avanture du Marquis de Marmande  
& de la Comtesse Doris.*

**L**Es Bains de la Porte S. Bernard à Paris, sont si beaux & si agréables, que chacun se fait un delice l'Eté de s'y baigner. Un jour qu'il faisoit une chaleur extraordinaire, le Marquis de Marmande fut un de ceux qui voulut goûter ce plaisir. A peine fut-il dans l'eau qu'il apperçût à vingt pas de lui trois ou quatre Dames qui y étoient aussi, & qui s'en jettoient les unes aux autres. Le Marquis de Marmande jugeant qu'il falloit qu'elles fussent de bonne humeur, nagea droit à elles entre deux eaux, & prit la Comtesse Doris par le pied. Elle fit un grand cri, & se levant aussi-tôt, elle laissa tomber une partie du drap qu'elle avoit autour d'elle. Le Marquis fut charmé de sa beauté, qui surpassoit tout ce qu'on en peut dire. La Comtesse l'ayant apperçû lui jetta plein ses deux mains d'eau dans les yeux, & lui donna un si grand soufflet, qu'elle l'obligea de faire le plongeon & de s'en retourner com-

me il étoit venu. Les Dames se mirent aussi-tôt à rire & à se moquer du Marquis qui n'en fit que rire aussi. Il leur dit même, que le soufflet que cette Belle lui avoit donné, n'étoit pas capable de le faire repentir du plaisir qu'il avoit eu de la voir, & que s'il avoit pû baiser la main qui l'avoit touché, il l'auroit fait de tout son cœur. Ils firent là-dessus plusieurs plaisanteries de part & d'autre. Enfin, les Dames étant hors du Bain, le Marquis ordonna à un de ses Laquais de les suivre, & de s'informer particulièrement du nom & de la demeure de Doris qu'il ne sçavoit pas. Quand son Laquais les lui eût appris il en fut ravi, & chercha les moyens de lui parler. La fortune lui en fournit une occasion favorable. Comme il étoit à la Comédie, la Comtesse y vint, & se plaça dans la loge où il étoit. Le Marquis, dont l'esprit étoit rempli de cette aimable personne, la reconnut aussi-tôt, & lui fit mille civilités. Elle y répondit fort obligeamment. Peu après s'étant dégantée pour manger une orange, le Marquis la loua sur la beauté de  
fa

sa main , & en même tems lui dit, que c'étoit dommage qu'une si belle main fût si cruelle. La Comtesse surprise de ce reproche , lui demanda pourquoi il accusoit sa main de cruauté. C'est , répondit-il , parce que j'en ai connu & senti les effets. La Comtesse encore plus surprise le regarda fixement , & le reconnoissant pour celui qui lui avoit pris le pied : Ah ! c'est donc vous , dit-elle , Monsieur le Poisson. Oüi , Madame , c'est moi , repartit le Marquis , qui suis le Poisson , ou pour mieux dire le mauvais Pêcheur , qui n'a pas sçû garder sa prise ; mais puisque ma bonne fortune l'offre encore , trouvez bon que je me serve de ma ligne & de mes filets pour la reprendre. A ces mots, la Comtesse se mit à rire. Dans ce tems on ouvrit le Théâtre & on commença la Comédie. Pendant les entr'actes le Marquis lui dit mille douceurs , auxquelles la Comtesse ne paroissoit pas insensible. Quand la Comédie fut finie , il lui donna la main & la conduisit à son carosse. Il est vrai , qu'en la quittant , il ne pût s'empêcher de la lui baiser , & de lui té-

moigner que rien n'égaloit le plaisir de la voir & de lui parler. Le Marquis s'en retourna chez lui le cœur plein de joye de cette heureuse rencontre. Il y songea toute la nuit, & il ne manqua pas le lendemain de rendre visite à la Comtesse. Elle le reçût d'abord assez sérieusement; mais peu après elle prit un air plus enjoué, & lui fit connoître qu'elle n'étoit pas fâchée de le voir. Cependant, comme elle croyoit entreprenant, elle se tenoit sur ses gardes, & ne lui souffroit que ce que l'honnêteté pouvoit permettre. Ces difficultez ne servirent qu'à exciter la passion du Marquis, qui auroit bien voulu ne pas trouver tant d'obstacles. L'espérance néanmoins d'être une autre fois plus heureux, l'empêcha de s'émanciper. Il permit seulement à ses yeux d'être les interprètes de son cœur; à sa bouche il défendit de ne rien dire que d'agréable, & à ses mains de ne rien faire qui pût déplaire. Ce furent-là les moyens qu'il employa pour se frayer un chemin au cœur de la Comtesse. Il s'en seroit bien-tôt rendu le maître, si elle n'avoit été pré-

prévenuë en faveur du Chevalier de Pontac. Le Marquis de Marmande, qui ignoroit l'inclination qu'elle avoit pour cet Amant, ne sçavoit à quoi attribuer les rigueurs de la Comtesse. Tantôt il croyoit qu'elles venoient de son indifférence, & tantôt qu'elles naissoient de la trop grande retenüë qu'il avoit auprès d'elle. Il étoit occupé de ces différentes pensées, lors qu'un jour étant allé voir la Comtesse, il la trouva avec quatre ou cinq personnes entre lesquelles étoit son Rival, qui leur faisoit la lecture d'un Portrait en Vers, qu'il avoit fait pour elle. Quand il l'eût achevé, la Comtesse s'écria, Ah! que cela est délicat, que cela est galant! Le Marquis, ne sçachant si c'étoit sérieusement, ou pour se railler qu'elle parloit ainsi, dit à tous hazards, que le Portrait étoit assez joli. Comment, joli? répondit la Comtesse, il est d'une beauté à charmer. Le Chevalier voyant que le Marquis fit un souris, comme pour se moquer: Je voudrois bien, dit-il, que Monsieur en voulût faire autant, nous verrions comme il s'y prendroit.

Cela n'est pas fort difficile, repartit le  
Marquis; & en même tems ayant  
demandé une plume & de l'ancre,  
il fit les Vers suivans.

*Portrait de la Comtesse Doris*

De l'objet le plus beau qui soit en la  
Nature,  
De l'incomparable Doris,  
Et de ses charmes qui m'ont pris  
J'entreprends de tracer une illustre  
peinture.  
Amour, mon aimable vainqueur,  
Du plus pur de tes feux viens  
échauffer ma veine,  
Et décris dans mes Vers cete belle  
inhumaine,  
Comme tu l'as peinte en mon cœur.



Sa taille noble, riche & belle  
Se fait craindre d'abord & respecter  
de tous;  
Et de son geste aisé la grace natu-  
relle,  
A quelque chose de si doux,  
Que l'amour aussi-tôt fait ressentir  
ses coups,

Et

Et se joint au respect qu'on a conçu  
pour elle.



Ses cheveux blonds & déliez  
Par boucles épandus & galamment  
liez,  
Ombragent doucement la fraîcheur  
de sa jouë,  
Où de jeux, de ris & d'amours  
Un essain folâtre se jouë,  
Et dans leurs beaux anneaux fait  
mille jolis tours.



Son teint n'est que de lis & de roses  
vermeilles,  
Où les mêmes amours ainsi que des  
Abeilles,  
Succent un miel doux & délicieux,  
Réfervé seulement pour la bouche  
des Dieux.  
Ses yeux & grands & noirs ne se  
peuvent décrire,  
Et on ne les peut voir que le cœur  
n'en soupire.



Sa bouche est petite & vermeille,  
 Et d'un rouge animé qui n'eut ja-  
 mais d'égal;  
 Ni les Rubis, ni le Coral  
 N'ont point une couleur pareille.  
 Aussi comme on le peut juger,  
 La Nature judicieuse,  
 La fit ainsi petite afin de ménager  
 Une couleur si précieuse.



Pour vous trop injustes oreilles,  
 Qui refusez d'ouïr le recit de mes  
 maux,  
 Bien que vous possédiez des beau-  
 tez nompareilles,  
 Sans mélange d'aucuns défauts;  
 Puisqu'enfin vos rigueurs étranges  
 Sont la cause de mes langueurs,  
 Vous n'entendrez pas mes loüanges,  
 Que vous n'entendiez mes douleurs.



Sa gorge où le desir s'égare  
 Et que la nature sépare,  
 En deux petits monts éloignez,  
 Un importun voile les cache,  
 Qu'ils

Qu'ils repoussent comme indignez,  
Et semble que cela les fâche.



Ses bras ronds, fermes & polis  
Font honte à la blancheur des lis ;  
Ses mains sont plus blanches encore,  
Si vous n'exceptez toutefois  
Que vers le petit bout des doigts,  
Un peu de rouge les colore.



De toutes les beautez, c'est l'illustre  
modelle,  
Le chef-d'œuvre accompli de la ter-  
re & des Cieux ;  
Son corps est le plaisir des yeux,  
Et le riche palais d'une ame encor  
plus belle,  
D'une ame toute de lumière,  
Qui peut tout adoucir, qui sçait tout  
enflamer,  
Et dont le seul défaut est d'être un  
peu trop fière,  
Et de ne sçavoir pas aimer.



Cette

Cette pièce fut fort applaudie, & on en trouva les Vers très-beaux & très-galans. Le Chevalier de Pontfac qui ne disoit mot, & qui n'en pensoit pas moins, enrageoit dans le fond de l'ame. Il étoit fâché de voir que le Marquis eût fait sur le champ, & en présence de la compagnie, un Ouvrage qui surpasseoit tout ce qu'il avoit fait chez lui avec tant de méditation. Il connut bien qu'il avoit affaire à un Rival dangereux, & d'autant plus à craindre qu'il étoit plein d'esprit & de mérite. On le regardoit avec admiration, & chacun s'empressoit à lui donner des louanges. La Comtesse ne pût s'empêcher de lui en donner aussi, & de le remercier de celles qu'elle en avoit reçues. Elle lui dit même qu'elle n'en méritoit pas tant, & que la peinture qu'il venoit de faire étoit si agréable, qu'elle apprehendoit que l'Original ne fût effacé par la beauté du Portrait. Le Marquis lui témoigna que sa crainte étoit mal fondée, & que c'étoit lui-même qui devoit apprehender que le Portrait ne fût effacé par la beauté de l'Original; que d'ailleurs, s'il avoit  
eu

eu plus de tems, il auroit fait quelque chose de plus digne de son sujet ; mais que l'empressement qu'il avoit eu de donner une legere idée des charmes de la Comtesse , devoit lui tenir lieu d'excuse. Ils se firent encore quelques honnêtetez de part & d'autre , & ensuite on changea de conversation. On voulut sçavoir s'il étoit plus glorieux à une femme d'avoir plusieurs Amans, qu'à un Amant d'avoir plusieurs Maîtresses. Une Dame prétendit que plus une femme avoit d'Amans, plus on jugeoit qu'elle avoit de mérite. Le Marquis de Marmande soutint le contraire, & dit que le nombre des Amans ne servoit qu'à donner atteinte à la réputation des femmes ; & celui des Maîtresses qu'à faire connoître l'inconstance des Amans : qu'ainsi il ne faisoit qu'un Amant à une Maîtresse, de même qu'une Maîtresse à un Amant. Dans ce tems arriva l'illustre Acante qui fut d'un sentiment opposé ; il dit que la pluralité des objets faisoit la différence des plaisirs ; qu'un des plus grands Seigneurs du Royaume avoit deux Maîtresses, dont l'une étoit prude, & l'autre coquette ; que quand  
il

il étoit de belle humeur, il prenoit plaisir à badiner avec celle-ci, & que lorsqu'il avoit quelque chagrin, il cherchoit dans la conversation de l'autre de quoi se consoler; que par là il pouvoit se satisfaire; & passer la vie fort agréablement. C'est pourtant, interrompit le Marquis, ce qu'il n'a pas fait. Je sçai que ces deux belles, suivant son exemple, se donnèrent chacune deux Galans; & qu'à force de les voir, elles lui causèrent tant de maux, qu'il en pensa mourir de douleur. Voilà, cher Acante, le fruit de la pluralité de vos objets. Jugez s'il est sûr de s'y confier. Vous me dites là un fait, interrompit Acante, que je ne sçavois pas, qu'il soit vrai ou non, il est certain que rien ne plaît tant que la diversité, & que si c'est une vertu que la constance, ce n'est pas un crime que le changement. J'avouë, reprit le Marquis, que vous avez raison; mais il faut que l'objet le mérite, & en demeurer là: car de vouloir toujours changer, cela marque trop de foiblesse & d'inégalité d'esprit. Le Chevalier de Ponsac, qui avoit toujours gardé le silence depuis la lecture du  
Por-

Portrait, & qui ne s'accommodoit pas de ce discours, voulut parler; mais la Comtesse l'interrompit en disant, que s'il étoit permis de prendre un bel objet, il n'étoit pas défendu d'en quitter un médiocre; que l'amour étoit libre, & le cœur sans contrainte; qu'ainsi il ne falloit jamais s'opposer à leurs volontez, à moins que de vouloir encourir leur haine ou leur mépris. Ces paroles touchèrent le Chevalier jusqu'au vif. Il crût que la Comtesse ne l'aimoit plus, & qu'elle vouloit se donner le Marquis pour Amant. Cette pensée le mit dans une consternation effroyable; il ne sçavoit d'abord quel parti prendre. Enfin, après avoir un peu réfléchi, il demanda à la Comtesse si le changement, ou le nombre des Amans étoit de son goût. Non assurément, repartit-elle; quand on en a un bon, on doit s'en tenir là, & ceux qui ne le font pas sont très-blâmables. Cette réponse calma les inquiétudes du Chevalier; la joye parut aussi-tôt sur son visage, & le chagrin fit place au plaisir. Le Marquis voyant cela se mit à sourire, il dit que la Comtesse avoit raison, & que  
toute

toute la question ne rouloit plus que sur les qualitez que devoit avoir un Amant. Une Dame prit la parole, & dit qu'il falloit qu'il eût la taille avantageuse, l'air noble, un visage doux, une manière agréable de s'exprimer, une action vive qui anime ce qu'il dit, beaucoup de propreté dans ses habits, de la magnificence dans toutes ses actions, de la retenue auprès des Dames, & sur tout, des soins, des complaisances, & des assiduites qui leur fassent connoître, qu'on n'a d'autre passion que celle de leur plaire, & de les servir. Ce Portrait est fort beau, interrompit Saint Fuscient, qui n'avoit point encore parlé; mais il est à craindre qu'une femme qui verra tant de passion à un Amant ne néglige sa conquête: Car la plupart ressemblent à l'ombre, elles fuyent ceux qui les suivent & suivent ceux qui les fuyent. Circé au lieu d'aimer les compagnons d'Ulysse qui l'aimoient passionnément, n'avoit pour eux que du mépris. Elle devint amoureuse d'Ulysse qui ne la recherchoit pas; & ce Héros ne l'aima point, parce qu'elle lui avoit témoigné trop d'ardeur. Il est vrai que  
voyant

voyant qu'elle languissoit, & qu'elle mouroit d'amour pour lui, il feignit de l'aimer; mais ce fut plutôt par complaisance que par inclination. J'avouë que ce procédé est un peu dur, & qu'encore qu'on ne soit pas le maître de son cœur, on ne doit pas laisser que d'être galant avec les Dames; il faut même leur rendre des services, & mériter autant qu'on peut quelques-unes de leurs faveurs; mais il ne faut jamais prendre un attachement qui trouble nôtre repos, & qui nous fasse négliger nôtre devoir ou nôtre fortune. Cesar aimoit pendant la Paix; il étoit indifférent pendant la Guerre: il changeoit d'autant de Maîtresses qu'il changeoit de Royaumes & de Provinces. Ainsi nous devons regarder l'amour comme un véritable amusement, & non pas comme une occupation sérieuse. Je sçai bien néanmoins qu'il en faut avoir, parce qu'on ne peut être poli que par le commerce des femmes, & qu'un homme qui les pratique peut facilement adoucir ce qu'il a de rude dans son humeur; car l'on doit convenir, qu'elles sçavent extrêmement le monde, & qu'elles en ont  
le

le bel usage ; mais je soutiens que rien n'est plus dangereux que ces violens entêtemens , qui nous rendent incapables de toute autre chose que d'adorer une Maîtresse. Lorsqu'on est en cet état , l'on devient incommode à toute le monde & à soi-même. Il faut renoncer à la Société civile ; l'on pleure , l'on soupire , l'on est toujours inquiet , souvent jaloux & chagrin. Vous payez un heureux moment par mille mauvais qui le précédent ou qui le suivent , & qui sont d'autant plus cruels , qu'ils nous tiennent dans de continuelles agitations. La Comtesse qui ne trouvoit pas son compte dans ce discours , interrompit S. Fuscien , en lui disant , que quelque beau que fût son raisonnement , il n'étoit pas difficile d'y répondre ; mais que c'étoit assez parler sur ce sujet , & qu'une autre fois on en diroit davantage. La compagnie fut de son sentiment , & l'on s'entretint d'autre chose. Le Marquis de Marmande dit , qu'il étoit arrivé une plaisante aventure à une Dame de sa connoissance , & que si l'on souhaitoit la sçavoir , qu'il la diroit. On lui répondit qu'on se-  
roit

roit ravi de l'entendre , & il parla de la sorte.

Une Dame très-sensible à la perte, & qui aime également les Procès & les enfans d'autrui , alla voir ces jours derniers une fort jolie Demoiselle de ses amies, chez qui il y a toujours bonne compagnie. Après quelque conversation qu'elles eurent ensemble, il arriva plusieurs personnes qui demandèrent des Cartes pour jouer au Lansquenet. La Dame qui aime assez ce Jeu-là voulut être de la partie ; on l'accepta avec plaisir. Elle joua pendant quelque tems sans perdre ni gagner ; mais son tour étant venu de donner , elle fit deux volles avec toutes les belles, les doubles & les triples, ce qui lui causa un gain considérable. La joye qu'elle en eut fut si grande, quetaupant à tout sans considération, elle perdit en moins d'une demi-heure l'argent qu'elle avoit gagné , & celui qu'elle avoit apporté. Sa joye pour lors se tourna en chagrin. Tantôt elle disoit que les Cartes étoient marquées, tantôt qu'on ne les donnoit pas fidèlement & qu'on regardoit le talon. Enfin, voyant qu'on ne faisoit pas grand cas

de

de tout ce qu'elle disoit, elle déchargea sa bile sur sa bonne amie, & lui dit que cela étoit honteux de recevoir de telles gens chez elle, & qu'elle n'y reviendroit jamais. Vous ferez, répondit la Demoiselle, tout ce qu'il vous plaira; mais sçachez qu'il ne vient personne ici qui ne soit plein d'honneur & de mérite. Vrayement, repartit la Dame, il y paroît fort; allez, vous ne valez pas mieux que les autres. Qu'entendez-vous par-là? dit cette Demoiselle: J'entends, continua la Dame, que vous ne valez pas grand chose. Cela est fort obligeant, reprit la Demoiselle, mais puisque je ne vauz pas grand chose, pourquoi me venez-vous voir? Il faut donc que vous ne valiez pas mieux que moi. A ces mots, la Dame s'emporta, elle la traita d'insolente & de fille entretenuë. Elle lui dit même plusieurs autres injures, que l'honnêteté ne me permet pas de mettre ici; & après elle s'en alla. La Demoiselle souffrit tous ces outrages avec une douceur d'Ange; elle la reconduisit jusqu'à la porte de la ruë, en lui faisant beaucoup de civilité & de révérences. La Dame enragée

enragée de tout cela, ne pût souper ni dormir de toute la nuit. Elle étoit dans une continuelle agitation, lorsqu'on vint lui dire le matin, que deux Dames masquées avec deux Cavaliers demandoient à la voir. Quoiqu'elle fût encore au lit, elle ordonna qu'on les fit entrer; & voyant qu'elles ne se démasquoient pas, elle leur dit en riant, qu'elle les connoissoit bien, & qu'elles n'avoient qu'à se démasquer. Les Dames feignant de ne la pas entendre, s'approchèrent du lit en badinant; & lui ayant pris chacune une main, un des Cavaliers leva la couverture, & lui mit un mouchoir à la bouche, tandis que l'autre la régala de ce bois de sapience, que Salomon veut qu'on attache au col de l'enfant. Après quoi ils la lièrent à une des colonnes du lit, & s'en retournèrent fort tranquillement. La Dame aussi tôt appella, cria à son secours, & enfin étant venu du monde on la délia, & elle s'en alla chez son Procureur lui dire ce qui venoit de lui arriver. Cela le surprit extrêmement, & comme il avoit peine à la croire, elle lui fit voir l'état où elle étoit. Il lui deman-

H

manda

manda si elle connoissoit quelqu'un de ces gens-là ; & comme elle eût répondu que non , il lui conseilla d'abandonner cette affaire, & de n'en parler à personne. Sur quoi la Dame ayant dit, qu'on ne devoit pas laisser une telle action impunie, qu'il faloit faire informer & publier un Monitoire, le Procureur lui fit connoître, que tout cela n'aboutiroit qu'à dépenser de l'argent, & à donner matière de rire à tout Paris. La Dame voyant qu'elle ne pouvoit se van-ger, se retira promptement, & s'en alla chez elle se faire froter d'onguent rosat.

Cette aventure divertit assez la compagnie, & donna occasion à un Cavalier de leur faire le recit d'une histoire qui n'est pas moins plaisante. Lorsqu'il vit tout le monde disposé à l'écouter, il commença de cette manière.

Un Financier de complexion amoureuse étant à l'Opéra, aperçût auprès de lui une femme bien faite, magnifiquement vêtue, & qui avoit un air spirituel; ce qui l'obligea de faire connoissance avec elle. Il lui dit d'abord quelques douceurs, à quoi elle

elle répondit fort obligeamment; & après que l'Opéra fut achevé, il lui donna la main pour la conduire à son carosse. Comme il pleuvoit extrêmement, elle lui demanda s'il vouloit venir chez elle, attendre que la pluye fut passée. Le Financier fut ravi qu'une femme qui lui paroissoit charmante, & d'un rang distingué lui fit cet offre. Il monta dans son carosse, & ils allèrent descendre dans une maison proche les Jesuites du Faux-bourg S. Germain. Le nombre des Domestiques n'étoit pas grand, mais l'appartement de la Dame étoit fort bien meublé. Le Financier lui demanda son nom; elle lui dit qu'elle s'appelloit la Comtesse d'Arpajou. A cette déclaration, il redoubla ses civilités, s'imaginant que cette femme étoit de la première qualité; elle le retint à souper, parce que la pluye continuoit toujours, & elle lui fit assez bonne chère. Après le repas, elle voulut le renvoyer dans son carosse; mais comme le tems s'étoit remis au beau, il s'en retourna à pied. Il ne manqua pas le lendemain d'aller rendre visite à la Comtesse qui le reçût très-bien;

& depuis il ne passa point de jour sans y aller. Elle avoit grand soin de le régaler, & même de le mener souvent à la Comédie & à l'Opéra, sans vouloir souffrir qu'il mît la main à la bourse. Lorsqu'il s'en plaignoit elle se mettoit à rire, & traitoit cela de bagatelle. Le Financier, qui étoit charmé de toutes ces manières généreuses, vouloit absolument s'en venger. Un jour qu'il étoit avec elle, il vint des Sergens pour l'exécuter; elle fit fort l'embarrassée pendant que sa femme de chambre, qui étoit une fine Gascogne, tira le Financier à part, & lui dit que sa Maîtresse étoit bien malheureuse, & que cela étoit fâcheux qu'on fit un affront à une femme de sa qualité pour cinq cens pistoles; qu'elle avoit une lettre de change de deux mille écus payables à quinze jours de vûë, & que ces gens-là n'avoient pas voulu en attendre l'échéance; que s'il vouloit donner cette somme, on lui remettroit le lettre de change entre les mains. Le Financier dit qu'il n'avoit sur lui que deux cens Louïs d'or; qu'il les donneroit, & s'obligeroit

geroit par le Procès verbal de fournir le reste le lendemain. La Gascone alla faire cette proposition à sa Maîtresse, qui fit semblant de la gronder, de ce qu'elle avoit voulu engager le Financier dans cette affaire. Le Financier aussi tôt s'approcha d'elle, & la pria de souffrir qu'il lui rendît ce service, elle affecta une grande confusion, d'être obligée de l'accepter. On parla aux Sergens, qui de leur côté firent des difficultez, disant qu'ils vouloient toute la somme, & qu'ils ne connoissoient point le Financier. On trouva un expédient pour terminer cette affaire; la Dame tira d'une cassette un Collier de perles qui paroissoit assez beau, & le leur mit entre les mains avec les deux cens Louis que donna le Financier, qui demeura caution du surplus par le Procès verbal, promettant de le fournir le lendemain, faute dequoi le Collier seroit vendu, & ils se retirèrent. La Comtesse fit mille remerciemens au Financier, & le pria de prendre la lettre de change en nantissement, ce qu'il ne voulut jamais faire. Le len-

demain il apporta le reste de l'argent à Madame d'Arpajou, qui envoya sur l'heure chercher le Sergent. On lui rendit son Collier, après que le Financier eût compté le surplus de la somme, & on déchargea le Procès verbal. On témoigna tant de reconnoissance au Financier, qu'il crut en pouvoir demander des preuves. La Comtesse étoit fort parée, & n'avoit pas oublié le blanc & le rouge pour réparer les desordres que l'âge & la débauche avoient pû faire sur son teint. Le Financier qui étoit fort amoureux voulut tenter fortune; il pressa, & n'oublia rien de ce qu'on a accoûtumé de faire quand on aime, & qu'on veut être heureux. On se fâcha d'abord; puis on se radoucit, & on lui laissa espérer. Quand il sortit la Gasconne le tira à part, & lui dit qu'elle vouloit le servir, & qu'il lui laissât ménager cette affaire; qu'il étoit juste que sa Maîtresse fit quelque chose pour lui, puisqu'il avoit tout fait pour elle; qu'à la vérité elle n'avoit jamais eu que de la fierté pour tous ceux qui l'avoient aimée, mais qu'aussi personne ne l'avoit obli-

obligée de si bonne grace; que d'ailleurs, il y avoit beaucoup moins à craindre avec lui qu'avec un autre, parce qu'il avoit tant d'esprit & de mérite, qu'elle étoit persuadée qu'il garderoit le secret. La Gascone en parlant ainsi, regardoit une bague de la valeur de trente pistoles que le Financier avoit au doigt; il s'en aperçût, & la lui donna pour l'engager à le servir avec plus de zèle. Le lendemain le Financier trouva la Comtesse plus traitable. Elle lui dit, qu'on ne pouvoit se défendre d'aimer un si honnête homme que lui; que cependant il vouloit l'engager à faire un pas délicat; qu'elle avoit été combattuë toute la nuit; que la plûpart des hommes cessoient d'aimer dès-lors qu'ils étoient satisfaits, & qu'elle seroit bien malheureuse s'il lui en arrivoit autant. En lui parlant ainsi, elle cachoit son visage avec son évantail, pour lui persuader qu'elle rougissoit d'un aveu si sincère. Le Financier voyant cela, se jeta à ses genoux, les embrassa avec ardeur, & lui dit tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre & de plus

plus passionné. La Comtesse aussi-tôt feignit de tomber en pâmoison; le Financier ne feignit pas d'en profiter, & ce ne fût que plaisir, que douceur & que caresses pendant le reste de la journée. Son esprit même durant la nuit fut occupé de sa bonne fortune. Il étoit sur le point le matin de retourner chez sa belle, lorsqu'il fut obligé d'aller à Versailles pour des affaires de conséquence. Il y demeura deux jours s'estimant sans cesse le plus heureux des hommes; mais le troisiéme, il vit bien qu'il ne l'étoit qu'en imagination: car le matin à son lever il sentit une certaine indisposition qui le mit fort en colére, & il s'en alla aussi-tôt chez la Comtesse pour l'accabler de reproches: mais il fut bien étonné de la trouver délogée. Il s'informa des voisins ce qu'elle étoit devenuë. Dans le tems qu'il les interrogeoit, il vit un homme qui la demandoit aussi, & qu'il avoit vû quelquefois chez elle. Il aprit de lui que c'étoit une avanturière; qu'elle avoit été Maîtresse de plusieurs gens, & entr'autres du Chevalier de Salignac, avec qui elle avoit couru  
le

le País; qu'après sa mort elle avoit pris le nom de Comtesse d'Arpajou, tantôt celui de Seüil, & tantôt d'une autre manière; que les meubles qu'il avoit vûs n'étoient pas à elle; qu'elle les avoit loüez, de même que le carosse; que la lettre de change qu'on lui avoit voulu donner étoit suposée, & le fil de perle un Colier du Temple. Le Financier pensa tomber de son haut à ces tristes nouvelles. Il vit bien qu'il en tenoit pour son compte, & qu'une autrefois il devoit être plus sage. Il s'en alla chez son Chirurgien se faire traiter de son indisposition, qui ne fût pas guérie avec autant de plaisir qu'il l'avoit gagnée.

La Compagnie ne fut pas moins satisfaite de cette histoire que de la précédente. Elle dit, qu'elle n'en avoit jamais entendu de plus jolies ni de plus plaisantes; que les circonstances en étoient bien marquées, & le dénouement fort agréable. Ensuite on parla du Financier, & on blâma extrêmement sa conduite; on témoigna que s'il n'avoit pas plus

plus d'adresse pour gagner de l'argent, qu'il en avoit pour s'empêcher d'être dupé; il couroit risque de ne pas aller bien loin; qu'un homme comme lui devoit avoir plus de ménagement qu'un autre, parce qu'il avoit plus à risquer; que la fortune dépendoit ordinairement de la réputation; qu'elle étoit si précieuse, & sur tout en matière de gens d'affaires, que la moindre faute leur étoit d'une conséquence infinie; qu'ainsi un homme en cet état devoit toujours se tenir sur ses gardes, & n'avoir pas de plus grand plaisir que de réussir dans sa profession. C'est bien dit, interrompit le Marquis de Marmande; & c'est aussi ce qui a engagé cette Avanturière de faire connoître qu'elle étoit fort habile dans la sienne. Je suis sûr qu'il n'y a pas ici une Dame qui voulût lui disputer le prix, & qui ne lui cédât cet avantage avec beaucoup de plaisir. Cela fit rire la Compagnie; & peu après on se retira, excepté le Marquis & le Cavalier, qui sembloient disputer à qui resteroit le dernier. Comme la Comtesse ne vouloit pas marquer de préféren-

férence, en congédiant l'un au préjudice de l'autre, elle feignit d'avoir des lettres à écrire, ce qui les obligea de prendre congé d'elle, & chacun s'en alla chez soi.

La Comtesse fut pendant quelques jours fort occupée du mérite de ses deux Amans. Elle voyoit bien qu'elle ne pouvoit prendre le Marquis sans desobliger le Chevalier, ni rendre heureux celui-ci sans rendre l'autre misérable. Une Coquette n'auroit pas tant balancé, & les auroit pris tous deux avec plaisir; mais la Comtesse aimoit trop sa réputation pour suivre cet exemple. Elle n'en vouloit qu'un seul, & qui durât toujours. Dans le tems qu'elle étoit le plus en peine du parti qu'elle devoit prendre, le Chevalier fut obligé d'aller a trente ou quarante lieuës de Paris, pour des affaires qui lui étoient de la dernière conséquence. Ce départ la tira d'un grand embarras, & delivra le Marquis d'un importun Rival. Il ne manqua pas de se prévaloir de son absence. Et comme à la Cour des Dames, ceux qui sont présens ont souvent toute la faveur, celui-ci fit

si bien qu'il gagna le cœur de la Comtesse. Il est vrai qu'il lui en coûta le sien, & que jamais conquête ne lui avoit donné tant de peines: mais que tout cela paroît peu considérable, quand on obtient ce qu'on aime!

Le Chevalier de Ponsac, qui ne sçavoit pas le progrès que le Marquis avoit fait auprès de la Comtesse, vivoit fort tranquillement. Les honnêtetez qu'elle lui avoit toujours témoigné, & particulièrement le jour de son départ, le persuadoient de sa constance. Il y avoit plus de quinze jours qu'il étoit parti, lorsque voulant lui donner des marques de son amour, il lui écrivit une lettre fort passionnée; mais au lieu d'y faire réponse, elle la sacrifia au Marquis, qui en eût beaucoup de joye. Le Chevalier, voyant qu'il ne recevoit point de nouvelles de la Comtesse, étoit dans une peine extrême. Il ne sçavoit à quoi attribuer son silence; il lui écrivit une seconde lettre à laquelle elle ne fit pas plus de réponse qu'à la première, ce qui augmenta son chagrin. Mais peu après sa douleur fut bien plus.

plus grande : car la Comtesse ayant mis hors de chez elle une de ses filles de Chambre, pour quelque faute légère qu'elle avoit faite, celle-ci de dépit manda au Chevalier l'intrigue amoureuse qui étoit entre elle & le Marquis de Marmande. Elle ajouta, que la Comtesse l'aimoit à un tel point, que quand il venoit chez elle plus tard qu'à l'ordinaire, elle en étoit chagrine : Qu'aussi-tôt qu'elle le voyoit la joye paroïssoit dans ses yeux, qui marquoient la satisfaction de son ame; & que si dans ce moment on venoit lui rendre visite, elle faisoit dire qu'elle n'y étoit pas, ou qu'elle étoit incommodée. Le Chevalier ressentit à la lecture de cette lettre un trait de jalousie qui lui perçoit le cœur. Il ne pouvoit souffrir, qu'on lui ravît celui de sa Maîtresse. Il résolut de l'empêcher, & partit à l'instant.

Pendant son voyage, il arriva une plaisante aventure au Conseiller Melante son parent, qui bien qu'il eût une fort belle femme, ne laissa pas d'être amoureux de celle d'un de ses Confreres. Melante étoit un jeune blondin, beau comme le jour, &

fait à peindre. La femme de son Confrere n'étoit ni belle ni laide ; elle étoit même un peu boiteuse , mais elle avoit de l'esprit comme un Démon. Son mari qui en avoit aussi beaucoup , étoit petit de taille , laid de visage & bossu par devant & par derrière. Tout cela n'empêcha pas la passion de Melante ; & après quantité de soins & d'affiduitez , la Dame lui donna un rendez-vous. Le jour qu'elle devoit s'y trouver , elle dit à son mari qu'il ne s'étonnât pas si elle revenoit un peu tard au logis , parce qu'elle avoit plusieurs visites à faire , & particulièrement à une Religieuse de ses amies , qui étoit dans un Convent presque au bout de Paris. Son mari lui répondit que c'étoit bien fait , & que pour lui il alloit travailler de Commissaire chez le Président de sa Chambre. La Dame partit aussitôt , & prit Melante qui l'attendoit au Palais d'Orleans. Elle fut d'abord voir la Religieuse comme elle l'avoit dit ; mais elle n'y demeura guère , afin d'être plus long-tems avec son Amant qui l'attendoit dans le Carosse. Au sortir du Convent  
ils

ils allèrent à la Vallée de Tiffart , qui est une maison fort agréable, & où l'on fait très-bonne chère. Il y avoit quelque tems qu'ils étoient à se réjouir, lorsque Melante entendit dans une chambre prochaine une voix qu'il croyoit connoître. La curiosité l'ayant porté à voir ce que c'étoit, il entra dans la chambre, & fut bien surpris d'y trouver sa femme avec son Confrere. Le sang lui monta aussi-tôt au visage : & comme il la menaçoit d'un ton fort haut, la Dame qu'il venoit de quitter accourut au bruit; mais elle ne fut pas moins étonnée quand elle aperçût son mari, qui lui dit d'abord : Est-ce ainsi, Madame, que vous allez rendre visite à une Religieuse? Est-ce ainsi, Monsieur, répondit-elle, que vous allez travailler de Commissaire? Comment effrontée, répartit le mari, vous osez me parler de la sorte? Il alloit se jeter sur elle, lorsque Melante le retint par le bras, & lui dit, tout beau, Monsieur, point d'emportement. Il y va pour le moins autant du mien que du vôtre; reprenez vôtre femme, & rendez-moi la mienne. Le Confrere

frere y fit un peu réflexion, & jugeant qu'il perdrait trop au change, il lui dit que puisqu'ils étoient en train, il valoit autant achever la partie. Le Conseiller se mit à rire. On demanda là-dessus le sentiment des Dames, qui firent connoître par leur silence qu'elles y consentoient. On joüa sur nouveaux frais, & apparemment on finit comme l'on avoit commencé.

Quelque plaisir que dût causer cette aventure au Chevalier de Pontfac, il étoit si occupé de son chagrin contre la Comtesse, qu'il ne pouvoit songer à autre chose. Dès le lendemain de son arrivée il ne manqua pas de l'aller voir. Elle le reçût d'une manière fort froide & comme si elle ne l'eût pas connu. Lorsqu'il voulut lui faire quelques caresses elle le rebuta, & à peine pouvoit-elle l'écouter. Ce procédé lui confirma l'avis qu'on lui avoit donné, de l'amour qu'elle avoit pour le Marquis de Marmande. Il lui dit, qu'il voyoit bien qu'elle étoit prévenue en faveur d'un autre, & que c'étoit-là le fruit de son absence. Que cela soit vrai ou non, répondit  
la

la Comtesse, je suis la maîtresse de mon cœur, & je puis le donner à qui bon me semble. Je croyois, répartit le Chevalier, y avoir quelque part, & qu'après les engagements qu'il y avoit entre vous & moi, vous deviez être plus constante. Il ne s'est rien passé entre nous, dit la Comtesse, qui puisse vous obliger à me tenir ce langage. Si vous avez pris mes honnêtetez pour des marques d'amour, vous vous êtes trompé: Et si je vous avois cru dans cette pensée, je vous aurois bien-tôt tiré d'erreur, en vous priant de ne plus venir chez moi. Je vois bien, répartit le Chevalier, que vous voulez me donner mon congé; mais comptez que mon Rival n'en sera pas plus heureux, & qu'il cessera plutôt de vous voir, que je ne cesserai de vous aimer. En achevant ces mots, il prit congé de la Comtesse, & s'en alla chez le Marquis de Marmande pour lui parler; comme on lui eut dit qu'il étoit sorti, & qu'on ne sçavoit pas où il étoit allé, il remit la partie au lendemain. Dans ce tems le Marquis arriva chez la Comtesse, qui lui aprit le

le retour du Chevalier, & lui dit toute la conversation qu'ils avoient eu ensemble. Le Marquis se tint par les côtes à force de rire, & témoigna par là le mépris qu'il faisoit de son Rival. Il fit même quelques plaisanteries sur son sujet; & un moment après il monta en carosse avec la Comtesse pour aller à l'Opéra, où ils se divertirent extrêmement. Ensuite il la reconduisit, & soupa avec elle.

Le Chevalier ne dort point de toute la nuit, tant il avoit envie de joindre le Marquis. Quand le jour fut venu il s'habilla promptement, & le trouva comme il étoit encore en robe de chambre. Après quelques paroles de part & d'autre, il lui dit, Je ne crois pas, Monsieur, que vous ignoriez la passion que j'ai pour la Comtesse Doris, & combien il y a que je suis en date: ainsi il faut que vous cessiez de la voir, ou bien que nous nous coupions la gorge. Si j'étois aussi fou que vous l'êtes, répondit le Marquis, je pourrois vous faire le même compliment; mais comme je ne trouve pas mauvais que vous voyiez la Comtesse,  
&

& que je ne juge pas à propos de me couper la gorge, vous pouvez vous la couper vous-même, & faire ce que bon vous semblera. La réponse turlupine du Marquis, faisant juger au Chevalier le peu de cas qu'il faisoit de sa menace, l'obligea de lui dire qu'il vouloit le voir présentement l'épée à la main. Cela n'est pas fort difficile, repartit le Marquis, & en même tems il prit son épée avec le foureau, & se mettant en garde devant un grand miroir; Et bien, lui dit-il, êtes vous content? Quoi, la raillerie en est! répondit le Chevalier, Ah! parbleu ç'en est trop, je vous attens là-bas. Ne vous impatientez donc pas, dit le Marquis: car il faut que je m'habille. Lorsqu'il fut vêtu, il sortit par une porte de derrière, & alla chez la Comtesse lui conter cette histoire. Le Chevalier cependant l'attendoit toujours dans la rue, & voyant qu'il y avoit plus de deux heures qu'il y étoit, il envoya sçavoir s'il ne vouloit pas venir. Le Laquais du Marquis qui avoit ordre de dire, en cas que cela arrivât, que son Maître alloit sortir, ne manqua pas de faire  
cette

cette réponse. Le Chevalier attendit encore une bonne demi-heure; & enfin voyant qu'il ne venoit pas, il entra chez le Marquis. Il fut bien étonné quand une femme lui dit, qu'il y avoit plus de deux heures qu'il étoit sorti, & que même il avoit ordonné, si quelqu'un le demandoit, de dire qu'il étoit allé chez la Comtesse Doris, où il seroit toute la journée. Le Chevalier enragé d'avoir manqué son coup, résolut de l'attaquer au sortir de chez la Comtesse. Il fut tout le jour en sentinelle: Et comme le Marquis le scût, il envoya querir sur le soir une escouade du Guet, qu'il fit cacher dans des Allées proche la maison de la Comtesse. Alors il sortit à pied avec un Laquais qui tenoit un flambeau. Le Chevalier l'ayant apperçû, fut droit à lui l'épée à la main. Le Guet qui n'étoit qu'à quatre pas de là, se jeta tout d'un coup sur lui, & l'emmena au petit Châtelet. Le Marquis retourna aussi-tôt chez la Comtesse, lui dire ce qui venoit d'arriver, dont elle pensa étouffer de rire. Le Chevalier qui n'avoit jamais été prisonnier, se trouva

trouva fort embarrassé. Il eut voulu de tout son cœur être encore à la campagne, ou bien n'avoir jamais connu son Ingrate. Il faisoit des réflexions sur les malheurs que produit l'amour, & protestoit de n'aimer de sa vie. Dans ce tems il reçût une lettre du Marquis, par laquelle il lui témoignoit la part qu'il prenoit à son accident; que cependant il alloit travailler pour le faire sortir, & qu'ensuite s'il avoit encore envie de se battre, il lui promettoit sérieusement de le satisfaire. Le Chevalier réjouï de cette lettre, lui écrivit qu'il étoit fâché de ce qui s'étoit passé, qu'il lui demandoit son amitié, & qu'il vouloit être son serviteur. Deux heures après que le Marquis eût reçu cette réponse, il l'alla trouver pour le faire sortir. D'abord qu'il eut apperçû le Chevalier, il se mit à rire; & celui-ci courut pour l'embrasser. Mais le Marquis lui dit, qu'avant toute chose, il falloit qu'il renonçât à la Comtesse, sans quoi il couroit risque d'être long-tems en prison. Le Chevalier y consentit avec plaisir, & même promit de ne lui jamais parler: en-

ensuite il sortir, estimant plus la liberté que toutes les Maîtresses, & les Empires du monde.

Le Marquis ravi d'avoir triomphé de son Rival sans coup férir, ne songea plus qu'à profiter de sa victoire. Il redoubla ses assiduités auprès de la Comtesse; & elle les recevoit avec plus de plaisir que jamais. Quand ils étoient ensemble ils ne pouvoient se quitter. Les jours ne leur sembloient pas plus longs que des momens; & lorsqu'ils ne se voyoient pas, les momens leur paroissoient des siècles. Enfin, leur amour étoit si grand, que ne pouvant vivre sans se voir, ni se voir sans s'aimer, ils auroient bien voulu se marier, afin de se voir & de s'aimer sans contrainte. La Comtesse étoit Veuve, & le Marquis Garçon; mais comme il avoit une Pension considérable sur un Benefice, il n'osoit contracter, de crainte de la perdre. Cependant, il étoit trop amoureux pour ne vouloir que soupîrer; & la Dame trop charmée de lui pour ne le rendre pas heureux. Ils résolurent donc de faire un mariage de conscience, & une donation mutuelle

tuelle de leur bien. Quand ils eurent fait l'un & l'autre, le Marquis vint demeurer chez la Comtesse en qualité de parent & d'ami! Quelle joye n'eurent-ils point alors! Leurs jours couloient agréablement comme des ruisseaux purs dans leurs sources; les chagrins n'avoient nulle part à leurs plaisirs, & leur félicité étoit parfaite. Ils vivoient ainsi tranquillement, lorsqu'un jour étant tous deux au Bal, il leur arriva un fort grand malheur. Le Baron de Vilbeau, un des plus déterminés Garçons de Paris, ayant eu la hardiesse de mettre la main sur le sein de la Comtesse, elle lui donna un soufflet, & le Marquis le traita d'insolent. Sur quoi ayant mis chacun l'épée à la main, le Marquis reçût d'abord un coup dans le bras; mais aussi tôt il en donna deux autres dans le corps du Baron, qui le mirent hors de combat, & deux jours après hors du monde. Comme les parens du mort étoient puissans, & fort considérables dans la Robe, le Marquis jugea à propos de se mettre à l'abri de leur fureur. Il s'en alla en Flandre, en attendant que son affaire

faire

faire seroit accommodée. La Comtesse fut si affligée de cette séparation, qu'elle en répandit un torrent de larmes. Elle étoit dans une continuelle tristesse, elle ne voyoit personne, & ne cherchoit que la solitude. Le Marquis suivoit bien son exemple. La retraite faisoit toutes ses délices; & l'absence de la Comtesse tous ses chagrins. Voici ce qu'il lui écrivit pour adoucir sa peine.

*Lettre du Marquis de Marmande à la Comtesse Doris.*

**E**N vous quittant, mon cher cœur, j'ai perdu tous mes plaisirs; mais non, je ne vous ai point quittée, puisque vous êtes toujours présente à mon esprit. Je m'imagine quelquefois que je suis auprès de vous, & que je vous dis cent douceurs auxquelles vous ne me répondez pas. Ce silence me chagrine, & me fait connoître que mon imagination est trompée. Que je serois heureux si j'ignorois mon erreur? Je vivrois agréablement, & ma joye seroit extrême. Mais vous aimant au point

point que je fais, & me voyant éloigné de vous, je sens tout ce que l'absence peut causer de plus cruel. Je crois que vôtre ame n'est pas plus tranquile, & que vous m'aimez assez pour partager ma peine. Si d'un côté cette pensée me console, de l'autre elle m'afflige, de voir que mes maux soient la source des vôtres. Ne souffrez donc plus, je vous prie; & laissez-moi souffrir tout seul. Je sçaurai bien supporter mon mal; mais lorsque j'apprendrai qu'il vous en causera, je succomberai sous le poids de ma douleur. Si vous voulez l'empêcher réjouissez-vous, ma chère ame, & soyez persuadée que nous nous reverrons bien-tôt. Cette petite absence ne servira qu'à rendre mon retour plus agréable, & à nous donner autant de joye qu'elle nous a causé de déplaisir. Voici une lettre que j'écris à Monsieur le Maréchal de.... que je vous prie de lui rendre en main propre. Je suis sûr qu'il voudra bien demander ma grace au Roi, & qu'il l'obtiendra facilement. Je sçai que ce Prince est inflexible pour les actions noires; mais je sçai aussi qu'il est clément pour cel-

I les

les qui sont pleines d'honneur. Comme la mienne est de ce nombre, j'espère en avoir une issuë favorable. Ainsi que rien ne vous chagrine, & ne trouble vôtre repos. J'attens de vos nouvelles avec impatience. Heureux, si elles m'apprennent vôtre parfaite santé, & qu'elles me disent que vous m'aimez autant que je vous aime!

*Réponse de la Comtesse Doris au Marquis de Marmande.*

**J**E vous suis très-obligée de la lettre que vous m'avez écrite; elle m'a donné beaucoup de consolation. Mais de vouloir que je me réjouisse en vôtre absence, c'est mal juger des sentimens de mon cœur. Il faudroit que j'éteignisse le feu de ma raison, que je détruisisse l'ardeur de mon amour, & que je fisse cesser ma mémoire. Jugez si je puis faire toutes ces choses, & si vous ne me réduisez point par cette demande dans une impossibilité absoluë. Oüi sans doute, & ma tendresse est trop grande pour pouvoir me réjouir sans vous. Quand je repasse dans mon esprit

esprit ces doux momens que nous passions ensemble ; n'ai-je pas raison de vous regretter ; quand je considère que l'amour que j'ai pour vous est infini , & que cependant je suis en partie la cause de vôtre éloignement , n'ai-je pas sujet d'en répandre des larmes ? Laissez donc agir ma douleur , puisqu'elle est si juste & si légitime. Ma raison augmente ma peine , & ma peine fortifie ma raison. Celle-ci est si ingénieuse, qu'elle me fait supporter l'autre avec patience : & toutes les deux me font connoître qu'il est doux de souffrir pour ce que l'on aime. Voilà , mon cher , le véritable état où je suis , & qui durera aussi long-tems que vôtre absence. J'ai rendu vôtre Lettre à Monsieur le Maréchal de... comme vous me l'avez mandé. Il m'a dit qu'il prenoit beaucoup de part à vôtre affaire ; qu'il en parleroit au Roi , & qu'il espéroit d'en obtenir vôtre grace. Tous ceux qui sçavent vôtre action la louent , excepté nos Parties, qui s'en plaignent. Mais leur chagrin sera bien plus grand , lorsqu'ils vous verront de retour. Voici une let-

tre de change de cinq cens écus que je vous envoie, en attendant de plus fortes quand vous me le manderez. Vous avez emporté la clef de mes Confitures, & vous avez bien fait. Je n'ai pas besoin d'autre douceur que les vôtres, qui me seront toujours aussi charmantes, que celles qu'on voudroit me donner me seront desagréables. Je vous prie d'avoir grand soin de vous, & de croire que si mon amitié fait vôtre joye, vous n'en devez pas manquer, puisqu'on n'a jamais aimé autant que je vous aime. Mais cette déclaration est inutile & fait même injure à mon amour. Le passé doit assez vous le faire connoître, & l'avenir vous le confirmera toujours.

Je ne dirai pas le plaisir sensible que cette Lettre causa au Marquis de Marmande; mais je dirai que quelques jours après la Comtesse lui en écrivit une autre, qui lui donna encore bien plus de joye. Elle lui mandoit que le Roi lui avoit accordé sa grace, & qu'il n'avoit

n'avoit qu'à venir en toute sûreté. Il partit aussi-tôt, & se rendit auprès d'elle, où ils se donnèrent mille marques d'un amour mutuel. Ensuite le Marquis se mit en état, & ses Lettres furent entérinées malgré le grand crédit de ses Parties. Après quoi il retourna auprès de la Comtesse, & ils ont toujours vécu ensemble avec beaucoup d'agrément, & de satisfaction.

*La Promenade des Tuilleries.*

**T**ircis, à voir l'Astre du jour,  
Qui pendant sa longue carrière  
Sembloit verser dans ce séjour  
Plus de flame que de lumière;  
Je me figurai ce moment,  
Auquel par un triste désastre,  
On vit autrefois ce bel Astre  
Tomber avec son char dessus nôtre  
Elément.



Nous ne respirions que des feux,  
Nôtre air nous déclaroit la guerre;  
Mais enfin le flambeau des Cieux

A donné relâche à la Terre ;  
 Il perd sa flame & sa splendeur ;  
 Il semble avoir tari sa source,  
 Et va bien-tôt finir sa course  
 Dans le Bain que Thetis apprête à  
 son ardeur.



La nuit avec ses habits noirs,  
 Semez de diamans sans nombre,  
 Apporte dans nos promenoirs  
 Les douceurs du frais & de l'ombre :  
 Allons voir ce rare séjour  
 Où mille Nymphes vont paroître,  
 Ce beau Jardin, qui ne voit naître  
 Jamais d'autre chaleur que celle de  
 l'amour.



Que de charmes dans ce beau lieu !  
 Ses bois, ses fleurs & ses fontaines  
 Dont le Maître est un demi-Dieu,  
 Font voir ses grandeurs souveraines ;  
 Tircis aisément tū connois  
 A ces beautez dont il se pare,  
 Qu'il falloit un Jardin si rare  
 Pour le plus beau Palais du plus puis-  
 sant des Rois.

C'est



C'est dans ce lieu que les desirs  
De nos ames favorisées,  
Ne goûtent pas moins de plaisirs  
Que parmi les Champs Elisées;  
Et pour moi, je crois que jadis  
La force invincible de l'Onde,  
En changeant la face du monde  
Transporta dans ce lieu son ancien  
Paradis.



Cher ami, n'apperçois-tu pas  
Ces fraîches & longues Allées?  
Que cette verdure a d'apas,  
Parmi tant de fleurs étalées!  
Bien-tôt nos plus rares beautez  
Viendront sous ces feuillages som-  
bres,  
Et feront écarter les ombres  
Par les brillans rayons de leurs vives  
clartez.



Ainsi, quoi que l'astre du jour,  
Aimable Jardin de plaifance,  
I 4. Aban-

Abandonne ce beau séjour ,  
 Ne regrettez point son absence.  
 S'il fait le plaisir de vos Bois ,  
 Si pour lui vôtre ame soupire ,  
 Pour un Soleil qui se retire ,  
 Vous en allez revoir mille tous à la  
 fois.



Il est plus à plaindre que vous ,  
 Puisque leur éclat le surmonte :  
 Il en est même si jaloux  
 Que l'on le voit rougir de honte.  
 Mais dans cet importun souci  
 Je le crois bienheureux encore ,  
 De ce qu'il a servi d'Aurore  
 A ces Astres plus beaux qui l'éloi-  
 gnent d'ici.



Les voici ces Soleils vivans ,  
 L'amour du Ciel & de la Terre ;  
 Pour être au rang de leurs sui-  
 vans ,  
 Les Zephirs se font la guerre ;  
 Le Ciel même est si curieux  
 De voir leurs beautez nompareil-  
 les ,

Que

Que pour contempler ces merveil-  
les,  
A l'heure du repos il ouvre tous  
ses yeux.



Mais celle qui fait mes desirs  
N'est point dans cette illustre ban-  
de,  
J'entens murmurer les Zephirs,  
Chaque objet ici la demande.  
Ils craignent qu'un fâcheux Hiver  
N'efface la vive peinture  
Et le beau teint de la nature,  
Comme quand l'œil du jour tarde  
trop d'arriver.



Quittez, Zephirs, pour un moment  
Vos fleurs & vos baisers folâtres,  
Pour chercher cet objet charmant  
De qui nos sens sont idolâtres;  
Joignez-y tous vôtre pouvoir,  
Et dessus l'émail de vos aîles  
Portez ses beautez immortelles  
Pour nous donner plutôt le bien de  
la revoir.



Que si mes vœux & mes soupirs  
 Vous rendent les destins propices,  
 Ne manquez, aimables Zéphirs,  
 Afin de combler ces delices,  
 De confier à mes amours  
 Cette jeune beauté charmante;  
 Mon amour est toute innocente,  
 Puisque c'est un enfant né depuis peu  
 de jours.



Déjà mes vœux sont exaucez,  
 Je vois l'effet de mes prières;  
 Ces feuillages sont traversez  
 Du vif éclat de ses lumières.  
 Enfin, ce chef-d'œuvre des Dieux  
 Vient dans cette demeure sombre;  
 Mais comment y peut être à l'om-  
 bre  
 Un Soleil plus brillant que le flam-  
 beau des Cieux?



Oüi, ma Silvie est un Soleil  
 Dont les rayons brûlent mon ame,  
 Voyant

Voyant son éclat n'importe  
Je suis ébloui de sa flamme.  
Mais mon astre, pour appaiser  
Ce feu que tes yeux ont fait naître,  
Ta bouche n'a qu'à me permettre  
De flater son ardeur d'un humide  
baïser.



Cette faveur m'inspirera  
De si beaux desseins à ta gloire,  
Que le tems les consacrerà  
Dans le Temple de la mémoire.  
Ma Muse bannissant les pleurs,  
Ira sur ta lèvre vermeille  
Pour y cueillir comme une Abeille  
Les douceurs de ses Vers sur l'é-  
mail de tes fleurs.



Belle Silvie, ah ! quel sujet  
Te fait condamner mon envie,  
Puisqu'il n'est point ici d'objet  
Dont l'exemple ne t'y convie ?  
Ces branches pour se caresser,  
Se lient ensemble, & sans doute  
Ces arbres forment cette voule  
Par l'inclination qu'ils ont de s'em-  
brasser.



Les Zephirs ces doux flatteurs ,  
 Ayant mille fois baisé Flore,  
 Dont ils sont les adorateurs ,  
 Tâchent de la baiser encore.  
 Ici je vois un Aubespin ,  
 Et ce Houbelon qui l'embrasse;  
 Plus haut je remarque la trace  
 D'une étoile qui baise un astre son  
 Voisin.



Ce Lierre, aux bras ondoyans  
 Pressé étroitement ce bel Orme,  
 Et ces beaux pampres verdoyans  
 L'embrassent en la même forme:  
 Le Ciel baise tout à l'entour  
 L'extrémité de ces campagnes,  
 Et la terre par ces montagnes  
 S'élève pour lui rendre un baiser à  
 son tour.



Mais si tu blâmes ces desirs ,  
 Te figurant l'ombre d'un crime  
 Dans les plus innocens plaisirs  
 Que

Que toute la nature estime ;  
Souffre, mon astre sans pareil ,  
Que ma main pour flater ma peine,  
Ainsi que le fils de Climéne,  
Ait l'honneur aujourd'hui de conduire un Soleil.



Je sçai que cet audacieux  
Monté sur le char de son pere  
Se vit choir du plus haut des Cieux,  
Dessus la face de la terre.  
Mais si le Ciel à cette fois  
Veut que nôtre sort lui ressemble,  
Et que nous devions choir ensemble,  
Je préfère ma chute à l'Empire des  
Rois.



Il vit par son char enflamé  
Sa lumière à jamais ravie ;  
Mais quand tes feux m'ont consumé  
Ils me sçavent rendre la vie.  
Ainsi me voyant nuit & jour,  
Brûlé de ce feu qui m'enflame,  
Renaître au milieu de ma flame,  
Ne suis-je pas, Silvie, un Phenix  
en amour ?



Ces arbres font voir mon ardeur  
 Ecrite dessus leur écorce;  
 Mais elle est bien dedans mon cœur  
 Imprimée avec plus de force.  
 L'amour d'un dessein généreux,  
 Me prêta cette même flèche,  
 Qui dans mon cœur avoit fait brèche,  
 Pous y graver ainsi des chiffres amoureux.



Enfant qui vois les immortels,  
 Et les Rois sujets à tes chaînes,  
 Que je t'élèverois d'Autels,  
 Si pour mettre fin à mes peines,  
 Silvie vouloit quelque jour  
 Quittant la dureté des marbres,  
 Souffrir aussi bien que ces arbres,  
 De se laisser toucher aux traits de  
 mon amour!



Sois plus sensible, objet charmant,  
 Le Ciel dedans cette Fontaine,  
 Te fait voir assez clairement  
 Le châtement d'une inhumaine:  
 Elle méprisoit les amours  
 De mille Amans remplis d'estime;  
 Mais

Mais les Dieux vengeurs de son  
crime,  
La firent fondre en eau, pour le pleu-  
rer toujours.



Elle semble contre les Cieux  
Pouffer des bouillons de sa rage;  
Mais le Ciel, pour la punir mieux,  
Les rejette sur son visage.  
Son orgueil se voit consumer,  
Et cette Nymphe vagabonde,  
Qui pensoit brûler tout le monde,  
Sert à le rafraîchir au lieu de l'en-  
flamer.



Laiſſons cet objet odieux,  
Pour voir l'émail de ce Parterre,  
Dont l'éclat a rendu les Cieux  
Jaloux des beautez de la terre;  
Mais ces couleurs dont il se peint,  
Ces astres dont le Ciel se pare,  
Et tout ce qu'ils ont de plus rare  
Ne te dispute pas aux fleurs de ton  
beau teint.



Auffi

Aussi les plus superbes fleurs ;  
 A la splendeur de ton visage,  
 Perdent leurs plus vives couleurs,  
 Et se cachent dans leur feuillage.  
 A voir leur teint si délicat,  
 Devant toi se couvrir de voiles,  
 On les prendroit pour des étoiles,  
 De qui l'astre du jour a fait ternir  
 l'éclat.



Vois-tu ces Charmes ravissans,  
 De qui les murailles vivantes,  
 Afin de mieux charmer nos sens,  
 Sont d'émeraudes verdoyantes ?  
 C'est un de ces lieux enchantez  
 Que nous a tant vantez l'Histoire,  
 Et nous avons sujet de croire  
 Que les Charmes ont fait leur nom  
 & leurs beautez.



Possible que les immortels  
 Quand ils quittent leur origine,  
 Pour venir dessus nos Autels,  
 Prennent cette route divine :  
 Il n'en faut plus douter, mes yeux,  
 Puisque

Puisque ce n'est pas chose étrange  
Qu'étant accompagné d'un Ange,  
Je rencontre un chemin qui conduit dans les Cieux.



Mon Ange ne t'étonne pas,  
Si sans imiter nos Poëtes  
Au lieu de louer tes apas,  
Je flate des beautés muettes.  
Nos Muses doivent avouer  
Que tes clartés les éblouissent,  
Et que leurs veines se tarissent  
Par le feu de tes yeux en les voulant louer.



Apollon ce père des Vers,  
Afin d'en faire la peinture,  
Emprunta par tout l'Univers  
Les plus beaux traits de la Nature.  
Il mêla parmi ses rayons  
Toutes les beautés de l'Aurore,  
Toutes les richesses de Flore,  
Et n'en traça pourtant que de faibles crayons.

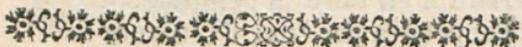


Amour

Amour m'a donné le dessein  
 De peindre de meilleure grace;  
 Le double mont de ton beau sein  
 M'inspire mieux que le Parnasse;  
 Et pour faire un Portrait égal  
 A la beauté de ton visage,  
 Je veux en faisant ton image  
 Recourir à celui qui fit l'Original.



Si ce petit Dieu de nos cœurs  
 Qui fit les attraits de Silvie,  
 M'assujettit ces doux vainqueurs  
 Pour en tirer une copie;  
 J'espère de faire un tableau  
 Semblable à la beauté que j'aime,  
 Ou plutôt une autre elle-même,  
 Aussi-tôt que l'amour conduira mon  
 pinceau.



*Avanture plaisante d'un Poëte  
 Croté.*

**L**E Poëte Cagon se voyant dif-  
 gracié du Parnasse, voulut se  
 vanger d'Apollon par l'amour. Son  
 peu de génie lui laissoit beaucoup de  
 loi-

loisir, & ses absences de bon sens le rendoient peu propre à la Société. Il étoit souvent réduit à une solitude qui lui auroit été fort ennuyeuse, s'il n'avoit eu la compagnie de ses rêveries continuelles. Rebuté de prodiguer ses soupirs aux Nymphes des Tuilleries, il alla un jour dans la Grand' Salle du Palais, où jettant ses regards de tous côtes, il laissa surprendre en même tems son cœur à quatre petites filles Lingères. Le cœur d'Alexandre, qui ne pouvoit se borner à la conquête d'un seul monde, étoit un cœur limité en comparaison de celui de nôtre Poëte. Il l'avoit si vaste, qu'il crût y devoir loger ces quatre Belles, pour se dédommager du vuide de son cerveau. Il fut charmé de ces quatre filles par autant de causes différentes. Les airs galans de l'une, le beau teint de l'autre, la taille fine de la troisième, & l'embonpoint de la dernière furent les ravisseurs de sa liberté. On peut dire qu'il devint amoureux de la première comme un François; de l'autre comme un franc Espagnol, de la troisième comme un Anglois, & de la dernière comme un véritable Suisse.

se. Un si plaisant début ne pouvoit demeurer sans suite, & toutes ces différentes beautez, faisant en lui un combat continuel qui le réduisoit aux abois, il voulut tenter fortune, & leur écrivit à chacune un Billet doux.

*Billet de Cagon à Clorice.*

**V**Os airs mignars, Mademoiselle, ont si fort chatoüillé mon imagination, que je ne puis songer à autre chose. Vous êtes le pilote qui gouvernez mon ame, & qui la gouvernerez toujours. Conduisez-moi donc à un Port favorable, & ne permettez pas que je sois plus longtems agité par la tempête des passions. Je languis jour & nuit, & ma mort est certaine si vous ne répondez à mon amour.

*Billet de Cagon à Philis.*

**L'**Eclat de vôtre teint, mon aimable, a si fort enflamé mon cœur, que je suis comme hors de moi-même. Je ne sçaurois ni boire ni manger. La plénitude de mes jouës diminüé continuellement, & je

je suis fort à plaindre si vous n'avez quelque bonté pour moi. Faites donc, charmant objet, que je puisse respirer; rendez la tranquillité à mon cœur; & sur la protestation que je vous fais de ne le donner jamais qu'à vous, soyez persuadée qu'il ne sera employé qu'à vous servir, & à vous adorer.

*Billet de Cagon à Climene.*

**J**'Ai bien vû des tailles en ma vie; mais je n'en ai pas encore trouvé de si fine que la vôtre. Cet air libre, & cette démarche dégagée, marquent une souplesse de jaret, qui font naître dans l'esprit d'agréables idées. Qui pourroit s'en défendre? Pour moi je vous avouë que j'en suis extrêmement touché, & que de toutes vos beautez, c'est la seule qui a causé ma passion. Ne la dédaignez donc pas cette passion, puisqu'elle est excitée par un endroit si aimable. Si vous en avez de la reconnoissance, je vous en serai obligé toute ma vie; mais si vous n'en avez pas, j'irai déplorer mon sort dans les antres les plus creux, & au milieu des plus affreuses solitudes. *Bil-*

*Billet de Cagon à Iris.*

**S**I les attraits de vôtre aimable personne, ont tout d'un coup ravi mes yeux, la plénitude de vôtre embonpoint ne m'a pas moins rempli le cœur. Les mouvemens que vous faites dans vôtre démarche, ont tant de charmes, qu'il est impossible de les voir sans les aimer. Après cela, ne foyez pas surprise de l'ardeur de ma flame: elle est telle que je puis mieux la concevoir que l'exprimer, & la faire mieux sentir par mes actions que par mes paroles. Heureux, mille fois heureux si vous m'en accordez la permission: & dans cette attente, foyez persuadée que je serai toujours le plus fidelle & le plus passionné de vos adorateurs.

Comme le sexe s'applaudit naturellement de ses moindres conquêtes, chacune de ces quatre filles se crut la seule favorisée, & se fit un plaisir de montrer à ses compagnes le cartel d'amour qu'elle avoit reçu. Après qu'elles se furent fait mutuellement cette petite confidence, elles  
jugé-

jugèrent bien que ces billets ne pouvoient venir que d'un visionnaire, & prirent de concert le parti d'y répondre séparément.

*Réponse de Clorice à Cagon.*

J'ai bien de l'obligation aux airs mignars que vous m'attribuez, puisqu'ils m'attirent des douceurs si agréables. J'ai lu vôtre billet avec un extrême plaisir, & je souhaiterois qu'il fût aussi sincère qu'il est galant. Je sçai que la conquête d'un cœur comme le vôtre seroit capable de fixer le mien, & même celui d'une Princesse. Assurez-vous donc que je n'y serai pas insensible; & que je vous tiendrai compte de vôtre amour. Continuez seulement à m'en donner des marques par des avances qui le méritent; c'est ce que je connoîtrai Dimanche à quatre heures à Luxembourg; si vous prenez la peine de vous y rendre. Il est inutile de vous dire, que vous répondriez mal à vôtre empressement de ne vous y pas trouver dès trois heures & demie. Celui que vous me marquerez dans cette occasion servira de règle

gle aux sentimens d'estime que j'ai pour vous.

*Réponse de Philis à Cagon.*

**Q**uelque vif que soit mon teint il deviendroit bien-tôt pâle s'il vous donnoit la jaunisse. C'est l'effet de mon étoile & de la simparchie que j'ai pour vous. Il seroit difficile de n'en pas avoir pour un aussi galant homme. Mon cœur me dit que je ne me trompe point au sujet du vôtre, & que vous avez quelque amour pour moi. Si cela étoit je m'estimerois fort heureuse. Cependant, pour plus grande assurance, je serois bien-aise de m'en éclaircir avec vous. Je me trouverai Dimanche à cinq heures précises à l'Arsenal. Ne manquez pas de vous y rendre; & croyez que ce seroit redoubler mon impatience si vous me faisiez attendre un seul moment.

*Réponse de Climene à Cagon.*

**J**E suis charmée que ma taille ait pu vous plaire, & vous inspirer la passion que vous dites avoir pour moi.

Je

Je vous assure que je n'en ai pas moins pour vous, & que je me ferai toujours un fort grand plaisir de vous le faire connoître. Il est si rare de trouver un homme qui vous ressemble, qu'on ne sçauroit m'accuser d'aveuglement à vôtre égard. Je voudrois avoir de plus belles qualités, afin de mériter davantage vôtre estime. Elle est si précieuse qu'il y a autant de gloire à l'aquérir, que de honte à la perdre. Pour moi, je ne négligerai rien de tout ce que je jugerai capable de me la conserver. Je ferai Dimanche à six heures du soir aux Tuilleries. Trouvez-vous-y, & vous apprendrez par ma bouche les plus secrets sentimens de mon cœur.

*Réponse d'Iris à Cagon.*

J'É n'aurois jamais cru que mon Jembonpoint m'eût procuré une conquête aussi illustre que la vôtre. Je serois bien-aïse de voir si vôtre bouche ne démentira pas vôtre plume, & si vôtre passion est aussi sincère que le témoigne vôtre billet. Ce desir vient moins de ma curiosité,

K

que

que de l'estime que j'ai pour vous. Préparez-vous donc à m'éclaircir sur cet article, puisqu'il me tient si fort au cœur. Je ferai Dimanche à sept heures du soir au Jardin du Roi : ne manquez pas de vous y rendre avec cet air galant qui vous accompagne, & qui est capable de m'attirer autant de Rivaux qu'il y a de Beutez sur la terre.

Nôtre Poëte, charmé de tous ces billets, fût véritablement un Poëte croté, pour se trouver à ces quatre rendez-vous. Le hazard voulut, que la veille au soir, il plût si extraordinairement, qu'il eut de la bouë jusqu'à la ceinture. Comme il avoit autrefois donné dans la Chiromancie, il eût la simplicité de faire voir sa main à une Bohémienne, qui s'apercevant qu'il en avoit plus d'un grain dans la tête, lui dit en secret que pour avoir l'étoile du berger favorable, il devoit attacher son calçon avec un ruban couleur de feu. Il n'y manqua pas ; & croyant que ce qui abonde ne nuit point, il s'en garnit jusqu'aux jartières, ce qui le fit presque ressembler

bler à un Valet de carreau. De forte, qu'avec sa garniture luxurieuse, il galopa les quatre quartiers de Paris, pour ne pas manquer à tous ces rendez-vous ; mais il fut bien étonné de n'y rencontrer personne. Il soupçonna d'abord que la pluie en avoit été la cause, & fit mille imprécations contre le mauvais tems ; il pestoit contre les bouës de Paris, & condamnoit au dernier supplice ceux qui étoient préposés pour les faire ôter, & qui s'en aquitoient si mal. Enfin, il étoit en colère contre tout le monde, & contre lui-même, lorsqu'il reçût le lendemain une lettre souscrite de ces quatre petites pestes, qui lui fit bien changer de ton.

*Lettre de Clorice, de Philis, de  
Climene & d'Iris, à Cagon.*

**C**Hacune de nous ayant montré à sa compagne les billets que vous nous avez écrit, nous avons jugé qu'une pareille idée ne pouvoit venir que dans la cervelle creuse de quelque avorton du Parnasse. C'est ce qui nous a obligées de feindre

dre ces rendez-vous, pour donner matière à vos jambes d'exercer vôtre ardeur. Cette aventure est trop plaisante, pour n'en pas rire. Sçachez que nous n'écoutons pas sérieusement les gens qui vous ressemblent; & que lorsque nous voudrons avoir des Amans, nous en prendrons qui seront mieux faits de corps & d'esprit que vous n'êtes. C'est un avis que nous vous donnons, profitez-en si vous pouvez; & cependant souvenez-vous, que sans nous mêler de Fable ni de Poësie, nous vous avons métamorphosé en Poëte croté. Décrotez-vous donc avec patience, & nous laissez en repos, si vous ne voulez que le retour soit pire que Matines. Adieu, l'Amant morfondu; foyez autant disgracié de l'amour, qu'il y a d'apparence que vous l'êtes des Muses & du bon sens.

Cette lettre ayant fait connoître à nôtre Poëte qu'on s'étoit moqué de lui, il en eût tant de chagrin, qu'il fut près de trois mois sans retourner au Palais. Il s'occupa pendant ce tems-là à composer une  
Satire

Satire contre les femmes; mais les Vers en furent trouvez si détestables, qu'aucun Libraire ne voulut s'en charger. Ainsi sa pièce lui resta, avec le dépit d'avoir été méprisé de ces quatre Belles.

Cette aventure étant venuë à la connoissance d'un Railleur, il fit les Vers suivans.



*EPIGRAMME.*

Oüi, Cagon, nous sçavons ta fatale disgrâce,

Tes Vers sont l'horreur du Parnasse,

Et t'en ont attiré le plus honteux mépris,

Ton cœur, pour s'en vanger, vole après les grifettes;

Mais tes ridicules fleurettes N'ont pas plus de succès que tes fades Ecrits.

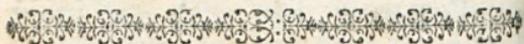
A la moutarde tu t'amuses, N'és-tu pas convaincu que l'Amour & les Muses

Ont un égal dédain pour toi? Sot Amant, sot Poëte, & sot à triple étage,

K 3

Veux-

Veux-tu suivre un conseil  
plus sage?  
D'un Bats charge ton dos , c'est-là  
ton juste emploi.



*Avanture de Tircis.*

**T**ircis étant un jour au Bal avec un de ses amis , y fit rencontre d'une Demoiselle en masque , qui étoit d'une magnificence admirable. Comme la beauté de sa gorge , faisoit juger avantageusement de celle de son visage , il se jetta à ses genoux pour l'obliger à se démasquer. Elle ne le voulut pas d'abord ; mais il la pria avec tant d'empressement , qu'enfin elle se démasqua , & fit voir le plus beau visage du monde. Alors le pauvre Tircis fut rempli d'admiration & d'amour. Jamais ses yeux n'avoient vû un si bel objet , ni son cœur n'avoit ressenti de si vives atteintes. Comme c'est un des plus agréables esprits du Royaume , il lui dit tant de douceurs & d'une manière si délicate , qu'elle fut ravie de les entendre. Plusieurs autres Masques

ques qui y étoient présens, ne furent pas moins charmez de la beauté de cette Demoiselle, que des galanteries de Tircis; mais son plaisir ne fut pas de longue durée. Il ressembla à ces méthéores qui passent aussi vîte qu'ils frappent la vûë. Cette charmante enfin s'en alla, & il ne resta à cet Amant, que le regret de l'avoir quittée sans espérance de la revoir. Il eût beau courir tous les Bals de Paris, pour la retrouver, ses soins furent inutiles. Il étoit dans une peine extrême, lorsque parlant à un de ses amis de cette belle personne, il jugea au portrait qu'il lui en fit, que c'étoit une Demoiselle qu'il connoissoit. Sur quoi il lui promit de la lui faire voir dans un Temple du Mont-Parnasse. Tircis ne manqua pas de s'y rendre, & reconnut aussi-tôt celle qui faisoit tous ses desirs. Mais le malheur voulut qu'il ne pût lui parler, à cause de la grande quantité de chaises & de bancs tous remplis de monde, qui l'environnoit. Il se contenta de lui marquer par ses regards, ce que son cœur sentoit pour elle. Quand il fut chez lui, il mit la main à la

plume, pour remercier son ami du plaisir qu'il lui avoit fait, & lui envoya ces Vers irréguliers, au lieu des Stances qu'il lui avoit promises.



A D A M O N.

Damon, quand je promis de t'envoyer des Stances,  
 Et des Vers d'un tour mesuré,  
 Je ne m'étois pas figuré  
 Qu'un amour violent fit perdre leur cadance  
 A l'esprit le plus assuré.  
 Excuse donc, mon ame atteinte, & prévenuë,  
 Mes Vers irréguliers, & mon discours confus.  
 Helas! pour l'avoir trop connuë,  
 Ami, je ne me connois plus.  
 Oüi, je l'ai trop connuë, & pour la mieux connoître,  
 En mille & mille lieux j'ai vainement couru.  
 Le jour que mon amour ne faisoit que de naître,  
 Je me plaignis d'abord de la voir disparaître:

Main-

Maintenant je me plains qu'elle m'ait  
trop paru.

Où, je ne l'ai que trop connue,  
Et s'il faut que je continuë  
A souffrir si cruellement,  
L'unique espoir de ma souffrance,  
C'est que l'excès de mon tourment,  
En m'ôtant toute connoissance,  
M'en ôte enfin le sentiment.

Je connois seulement que mes amours  
passées

N'étoient que de foibles amours,  
Lorsque leurs peintures tracées,  
Montroient trop de justesse, & d'art  
en leurs discours.

Tous ces esprits, mon cher ami,  
Qui dans des Vers réglez peignent  
leurs sentimens,

Ou ne sont point du tout Amans,  
Ou ne sont Amans qu'à demi.

Ces efforts de leur Poësie,  
Sont des portraits de fantaisie

Et qui ne touchent que les yeux.

Ils réussissent mal, pour avoir trop  
d'adresse.

Leur grand art ne va point au cœur  
d'une Maîtresse.

La Nature le touche mieux.

Et leur finissement, & leur déli-  
catesse

Font voir que leur amour qui veut  
sembler parfait,  
N'est qu'une peinture en effet.  
Pour moi, je ne sçaurois plus feindre.

Je suis trop véritable Amant.  
La grandeur de mon feu ne peut  
mieux se dépeindre  
Qu'étant peinte imparfaitement.  
Je ne sçai plus donner une dernière  
touche.

Et depuis que j'ai vû cet objet mon  
vainqueur,  
Je n'ai plus d'esprit ni de bouche,  
Et ne sçai plus parler que des yeux  
ou du cœur.

Mais pourquoi formai-je des plain-  
tes

Pour de si charmantes atteintes?  
Mon trouble, mon desordre, & ma  
confusion,  
Me plaisent plus cent fois que toute  
la justesse

Des Muses, d'Apollon, & de tout  
le Permesse.

Ils font mieux voir ma passion.  
Depuis ce doux moment où j'eus le  
privilége

D'admirer ce beau sein dont la vi-  
vante neige

M'em-

M'embrasa d'un feu si charmant,  
Que j'ai passé de nuits, sans avoir  
un moment  
Ni l'esprit en repos, ni la paupière  
close,  
En redisant incessamment,  
La belle chose ! O Ciel, la belle  
chose !  
Que ne te dois-je point, Amour,  
pour ce dessein  
Qui me fit obtenir une seconde grace,  
Lorsque le double mont d'un si mer-  
veilleux sein  
M'inspira cent fois mieux que celui  
du Parnasse:  
Lorsque par un transport aussi puis-  
sant que doux,  
Il me fit jeter à genoux,  
Pour demander à ma Déesse  
De lever le masque jaloux  
Qui m'empêchoit de voir ma divine  
Maîtresse.  
Il est vrai qu'un dessein rigoureux &  
fantasque,  
S'opposant aux desseins de deux par-  
faits amis,  
Par l'obstacle importun ou d'un voi-  
le, ou d'un masque,  
Un bonheur tout entier ne m'est ja-  
mais permis.

K 6

Quand

Quand je vois son beau sein sans  
voile & sans nuage,  
Son visage se cache à mon œil cu-  
rieux,  
Et lorsque je puis voir un si char-  
mant visage,  
Cette gorge admirable est voilée à  
mes yeux.  
Mais que ne dois-je point à ce soin  
charitable,  
Damon, dont tu m'as honoré,  
Lorsque j'avois desespéré  
De rencontrer jamais cet objet ado-  
rable ?  
Helas ! que je jugeois bien mal,  
De courir nuit & jour le Bal,  
Pour tâcher de la reconnoître.  
Je devois comme toi, juger en cet  
état,  
Que c'étoit dans un Temple où de-  
voit apparôître  
Une Déesse en son éclat.  
C'est-là que transporté par l'excès de  
mon zèle,  
Sans que mille jaloux en pussent  
murmurer,  
J'eus ce même bonheur de contem-  
pler ma Belle,  
Et d'être à genoux devant elle,  
Afin de la mieux adorer.

C'est-

C'est-là que ce beau port, cette tail-  
le divine.  
Remplirent tous mes sens d'un doux  
saisissement  
Et lorsque je rappelle un plaisir si  
charmant  
Mon ame s'abandonne à son ravis-  
sément,  
Et ne peut exprimer tout ce qu'elle  
imagine.  
C'est-là que ce visage où régne la  
beauté,  
Et dont la régularité  
Fait voir dans tous ses traits tout au-  
tant de miracles,  
Ravissant mon esprit par ses perfec-  
tions,  
On m'entendit former plus d'admi-  
rations  
Que Paris tout charmé dans les plus  
beaux spectacles.  
Mais, ami, ne demande point  
Que je décrive en chaque point  
Ces chef-d'œuvres de la Nature.  
Un trop cruel éloignement,  
Ou bien trop d'éblouissement  
M'empêchoient d'en tracer une vive  
peinture.  
Mon sort fut traversé dans ses doux  
avantages

Par des troupes d'admirateurs,  
Et des foules d'adorateurs,  
Qui comme d'importuns nuages  
Dérobant mon astre à mes yeux,  
Me donnèrent souvent de plus fâ-  
cheux ombrages  
Que ces broüillards épais qui nous  
cachent les Cieux.  
Ces bancs, ces écueils redoutables  
Qui dans le sein des Mers souvent iné-  
vitables  
Avec cent pointes de rochers  
Font obstacle aux tristes nochers,  
Me sembleroient moins effroyables,  
Que ces bancs importuns autant  
qu'inébranlables,  
Qui m'empêchoient de l'approcher.  
Je fus cent fois dans la pensée  
De passer sur tous ces écueils,  
Deussent-ils pour punir mon ardeur  
insensée  
Devenir autant de cercueils.  
Mais le respect pour ma Déesse  
Arrétant toute ma fureur,  
Pour satisfaire ma tendresse  
J'approchai seulement & des yeux &  
du cœur.  
Là mes yeux lui lançant mille rayons  
de flame.  
Qui peignoient l'ardeur de mon ame,  
Avec

Avec les traits les plus aigus  
Qui soient jamais partis d'une ten-  
dre prunelle,

Je souhaitai par des vœux superflus,  
Pour pénétrer les apas de ma Belle,  
D'avoir des yeux de Lynx autant  
qu'en eut Argus.

Quelquefois mon ame faisie  
Par une ardente jalousie  
De tant d'yeux qui voyoient l'objet  
de mon espoir,

Je souhaitois d'avoir les yeux de tout  
le monde,

Et pour mieux contempler sa beauté  
sans seconde,

Et pour avoir tout seul le plaisir de  
la voir.

Alors je reconnus que pour goûter  
la joye

Dont le seul souvenir fait que mon  
cœur se noye

Dans un charme si précieux,  
Mon ame toute entière accourut  
dans mes yeux.

Je croi même qu'en ce projet,  
Par son emportement extrême,

Elle sortit hors de moi-même,  
Pour s'envoler vers son objet.

Mon cœur dans ces combats que  
mon amour lui livre,

Par

Par des tressaillemens s'efforçoit de  
la fuivre.

Mais dans un si rare bonheur  
Ma pauvre ame toute pâmée  
Et dans un fond de joye en extase  
abîmée

Abandonnoit mes yeux , & mon cœur  
tour à tour ,

Et les laissoit mourir de langueur &  
d'amour.

Quelquefois revenu de cette aimable  
extase ,

Animé seulement par l'ardeur qui  
m'embrase ,

Avecque des yeux devorants ,  
Je dérobois les apas de ma belle ;

Et pour faire un tableau fidelle  
De tant de charmes différens ,

Je tâchois d'imiter l'exemple

D'un Peintre qui dérobe un portrait  
dans un Temple ,

Et par ces doux larcins , j'eus bien-  
tôt le bonheur

D'en donner en petit un portrait à  
mon cœur.

Ou comme un nouveau Promethée ,  
Avec une ame transportée

Je dérobai ce feu qui brille dans ses  
yeux.

Il sembloit même que les Dieux

Pour

Pour punir le larcin de leur céleste  
flame,  
Ordonnèrent qu'Amour m'attaquant  
dans ces lieux,  
Ainsi qu'un Vautour furieux  
Me devorât jusques dans l'ame.  
Depuis, ce cher & ce cruel vain-  
queur  
Confond incessamment, pour dé-  
chirer mon cœur,  
Dans un excès de joye, un excès de  
douleur.  
Car enfin ce transport d'une amou-  
reuse joye  
A mille ardents desirs livra mon ame  
en proye.  
Je parus tout brûlant & consumé  
d'ardeur.  
Ma raison sur mes sens perdit tout  
son empire.  
Je formai mille vœux que je n'o-  
serois dire,  
Et je devins Amant jusques à la fu-  
reur.  
Il est vrai que ses yeux, ces charmans  
homicides,  
Rendirent à la fin mes regards plus  
timides,  
Lorsque les rencontrant d'un seul  
de leurs rayons,

Ils

Ils abattirent leur audace,  
 Et leur firent demander grace,  
 Pour en avoir osé tirer quelques  
 crayons.

Alors mes yeux couverts d'une foi-  
 ble paupière

N'osoient plus élever leur mouran-  
 te lumière ;

Et par ces deux flambeaux tristes &  
 languissans ,

Dans un état si déplorable,  
 Il sembloit que je fisse une Amende  
 honorable ,

De tous leurs larcins innocens.

Enfin, mon ame toute émûë ,

Ressentit dans cette revûë

Tous nos différens mouvemens.

Et si par ces contentemens

Qu'un aimable objet nous envoie,  
 Mes yeux étinceloient & de zèle &  
 de joye ,

Je parus contre ses Amans

Avec un air fier & sévère ,

Rempli de haine & de colére.

Si mon œil eut la hardiessë

De faire un champ de ses plaisirs

De la beauté de ma Déesse ,

Je brûlai de mille desirs.

De rigoureux tourmens excitèrent  
 ma plainte,

Je

Je rougis de pudeur , & je pâlis de  
crainte ;  
Et je reconnus bien par tant d'é-  
motions  
Que l'amour est lui seul toutes les  
passions.  
Ami, si je ne puis , dans ce desordre  
extrême,  
Te peindre dignement cette beauté  
suprême ,  
Je te peindrai du moins que j'aime.  
Ainsi sans y penser je me peindrai  
moi-même ,  
Puisque dès ce bien-heureux jour ,  
Cher ami , je ne fais qu'amour.  
Damon, ne me dis point de modé-  
rer ma flame ,  
Permetts à mon ardeur mes soupirs  
trop poussez.  
Je crains même aimant trop , de  
n'aimer pas assez.  
Laisse-moi mon amour , ôte-moi  
plûtôt l'ame.  
Ne me dis point que l'amour est  
un mal,  
Que c'est un ennemi fatal  
De qui les douceurs empoisonnent.  
C'est-là l'ordinaire entretien ,  
Et l'erreur de ceux qui raison-  
nent.

Mais

Mais ce mal même est un souverain  
bien.

Tous les plus grands plaisirs , & les  
plus agréables

Que goûtent les humains au terrestre  
séjour ,

Ne sont pas même comparables  
Au plaisir de mourir d'amour.

J'en eus par bonheur quelque idée ,  
Lorsque mon ame possédée

De tant de charmes inouïs ,

Le plaisir de les voir fit que j'éva-  
nouïs.

Dans cet heureux moment, j'eus la  
gloire infinie ,

Que mon ame crut d'être unie  
Au rare objet de mon amour.

Mais si-tôt que mon œil eut ou-  
vert la paupière ,

Me voyant éloigné de ma gloire  
première

Je pris en haine la lumière ,

Et souhaitois encor d'être privé du  
jour.

Mais mon plus grand tourment, ce  
fut de voir ma Belle

Prête à sortir du Temple, & retour-  
ner chez elle.

Cependant, il falut souffrir

Ce départ comme un coup de foudre.

Il est vrai que pour m'y résoudre,  
Amour vint encore m'offrir  
Un moment bien plus favorable,  
Pour admirer de près ce miracle ad-  
rable.

Mon œil la vit se dégager  
De toute la foule importune,  
Et je tâchai de ménager  
Ces restes de bonne fortune.  
J'admiraï dans cette beauté  
La douceur & la majesté  
Accorder leur ancienne guerre,  
Et conserver ainsi leur souverai-  
neté

Sur les cœurs de toute la terre.  
Que j'aimai sa démarche, & ses su-  
perbes pas,  
Et que je jugeai bien des plus secrets  
apas !

Ce teint où sur la neige on voit  
croître les roses,  
Et cet admirable embonpoint,  
Qui soutenant l'éclat de tant de bel-  
les choses,  
Donnent des sentimens qui ne s'ex-  
priment point :

J'entrevis ce beau sein qui fait honte  
à l'albâtre,  
Et qu'Amour ce divin Enfant  
Sembloit, pour m'en rendre ido-  
lâtre, Faire

Faire enfler de l'orgueil de se voir  
trionphant.

Mais alors, si près de ma Belle,  
Mon ardeur devint plus cruelle;

Je sentis un redoublement  
Des amoureuses violences,

Et j'éprouvai dans ce moment  
Que les objets par leur présence

Émeuvent bien plus puissamment.

Ah! que de soupirs enflamez

Partirent de mon sein! que de re-  
gards humides,

En sortant de mes yeux à demi con-  
sumez,

Marquoient mille desirs, sans ré-  
gles & sans guides!

Toutefois ces brûlans desirs

Mêloient à mes tourmens de suprê-  
mes plaisirs.

Mais hélas! ces douceurs furent bien  
peu durables.

Et tous ces charmes adorables

Passèrent devant moi, comme font  
ces éclairs,

Qui brillent au milieu des ombres,

Et disparoissant dans les airs,

Font paroître les jours plus som-  
bres.

Ah! que l'heur de mes yeux fût alors  
combattu

Par

Par un certain voile abattu,  
Qui me découvrant mille charmes  
M'arracha des torrents de larmes!  
Pour un dernier recours je suivis ses  
apas.

Je baifai mille fois les traces de ses  
pas.

Mais si-tôt que ma belle, aimable  
autant qu'aimée,

Fut dans son Hôtel renfermée,  
Et que je fus privé de mon Soleil  
En moi par un effet de sa flame éclip-  
sée,

La Nature souffrit un tourment sans  
pareil,

Et je fremis d'horreur à sa seule pen-  
sée.

Tous ses attraits si ravissans  
Qui chatouilloient si bien mes sens,  
Par un je ne sçai quoi délicieux &  
tendre,

Par de doux tremblemens qui ve-  
noient me surprendre,

Du moment qu'ils furent absens,  
De mes plaisirs passez firent mes  
maux présens.

O fortune ingrate & barbare !  
Qui me vends si cher ta faveur,

Pourquoi par ton humeur avare  
Tyranniser ainsi mon cœur ?

Mais

Mais hélas ! ma raison s'égare.  
 Ma fortune, c'est ma Déesse,  
 Elle seule fait tout mon sort,  
 Elle en est l'unique maîtresse.  
 D'elle seule dépend & ma vie & ma  
 mort.

Mais avec la raison la rime m'aban-  
 donne.

Ce n'est plus qu'au hazard, que ton  
 Tircis raisonne.

Il ne sçait plus rimer avec esprit,  
 Ou bien c'est de fort loin qu'il tire  
 ce qu'il dit.

Il ne sçait plus ce qu'il écrit.

Je ne suis pas reconnoissable.

Je ne fais que rêver, & la nuit & le  
 jour.

Je sèche. Je languis. La tristesse  
 m'accable,

A force d'être Amant, je n'ai plus  
 rien d'aimable,

Sinon l'excès de mon amour.

Mais, ami, pour une Maîtresse

De qui l'esprit en juge bien,

Au prix de cet excès d'amour & de  
 tendresse,

Tout le reste n'est rien.

Ami, ne me dis point, par une erreur  
 vulgaire,

Qu'amour rend éloquens ceux que sa  
 flame éclaire.

Il les rend plutôt interdits.  
Il sçait rendre muets même les plus  
hardis.  
Et si les vrais Amans pleins d'amour  
& de zèle,  
Deviennent éloquens, c'est lors qu'ils  
sont heureux;  
Et qu'ils ont des faveurs d'une Aman-  
te fidèle.  
Persuade donc à ma Belle  
Qu'elle daigne exaucer mes vœux.  
Alors je te promets des Stances si  
parfaites,  
Pour exprimer mes sentimens,  
Que je rendrai jaloux tous les Poë-  
tes,  
Aussi bien que tous les Amans.

Damon n'eut pas plutôt lû ces  
Vers, qu'il les fit voir à Clitie, qui  
est le nom de cette belle inconnüe.  
Elle les trouva si tendres, & d'un  
tour si heureux, qu'elle souhaita d'en  
connoître l'Auteur. Damon le lui  
mena, & elle ne fut pas moins tou-  
chée de la vûe de Tircis, qu'elle  
l'avoit été de la lecture de ses Vers.  
Cette visite fut suivie de plusieurs  
autres, qui ne servirent qu'à for-  
tifier la passion de ces deux Amans.

L

Le

Le pere de Clitie qui étoit un homme fâcheux, & qui condamnoit tout ce que sa fille approuvoit, lui défendit de voir davantage Tircis. Cette défense fut même suivie de menaces. Et comme il aprit que sa fille ne laissoit pas de le voir à l'Eglise ou à la promenade, & que là ils avoient de longues conversations, il s'emporta contre elle, & la mit dans un Convent. Il pria la Supérieure de ne la point laisser sortir, ni parler à personne. Cette retraite ne donna pas moins de chagrin à Clitie, qu'elle en causa à son Amant. Leur douleur étoit extrême, & particulièrement celle de Tircis, qui ne sçavoit pas le lieu où étoit sa chère Clitie. Il eut beau la chercher dans tous les Convens de Paris, il lui fut impossible de la découvrir. Il en écrivit même en plusieurs endroits du Royaume; mais tout cela fut inutile. Enfin, il étoit au desespoir, lorsqu'une fille étant entrée dans sa chambre, lui rendit cette lettre que son Amante lui écrivoit.

*Let-*



maux que je trouve ma félicité. Vous la rendrez parfaite, lorsque les mouvemens de vôtre cœur se conformeront à ceux du mien. Ils sont à l'épreuve du tems, & de l'absence. Et quoi qu'on m'ait assurée que vous étiez amoureux d'une fort belle personne, & même que vous vouliez l'épouser, je vous avouë que je n'ai pû ajoûter foi à cette nouvelle. Je vois bien qu'elle vient de la part de mon pere, afin de me faire trouver plus d'amertume dans ma retraite, & me détacher entièrement de vous. Mais que son erreur est grande ! Quand cette nouvelle seroit véritable, ne croyez pas, je vous prie, que je voulusse vous imiter. J'aurois mieux renoncer au monde, & à moi-même, que de renoncer à la tendresse que je vous ai donnée. Je le dis comme je le pense, & je ne souhaite vous le persuader, qu'afin de vous faire connoître ma constance, & l'excès de mon amour.

La lecture de cette lettre calma les inquiétudes de Tircis, & lui causa autant de joye qu'il avoit ressenti

fenti de chagrin. Il fit aussi-tôt cette réponse, qu'il envoya à Clitie par la même personne qui lui avoit apporté sa lettre.

*Réponse de Tircis à Clitie.*

J'Amais lettre ne m'a donné tant de consolation que la vôtre : car jamais homme n'a été si touché de votre absence. Je ne vous parlerai point de toutes les peines qu'elle m'a causé. Il n'y a point de termes assez forts pour les exprimer. Il suffit de vous dire, que ma douleur en a été si grande, que j'ai pensé en mourir de desespoir. Je vous ai cherchée par tout, & j'aurois été aux extrémités de la terre si j'avois crû vous y trouver. Que l'on est à plaindre quand on ne voit plus ce que l'on aime, & qu'on ne sçait où en apprendre des nouvelles ! C'est à mon sens le plus grand de tous les maux, & contre lequel il est difficile de résister. Il n'y a qu'une passion médiocre qui en soit capable. Mais la mienne n'est pas de ce caractère. Elle est autant au dessus de celle des autres hommes, que la beauté qui

qui l'a fait naître est au dessus des plus charmantes du monde. Jugez après cela, si mon cœur est plus sensible pour une autre que pour vous. Non, ma chère ame, & vous avez raison de ne pas croire ce qu'on vous a dit de moi. Ce n'est qu'une adresse de vôtre pere pour me mettre mal dans vôtre esprit. Je vous remercie très-humblement de la justice que vous me rendez sur ce sujet, & des protestations que vous me faites de vôtre constance. La mienne se conformera toujours à la vôtre; & si les morts pouvoient s'aimer en l'autre monde, croyez que j'aurois autant de passion pour vous, que j'en ai présentement, & que j'en aurai tout le tems de ma vie.

Clitie reçût cette lettre avec les mêmes transports de joye que Tircis avoit reçu la sienne. Ils s'écrivoient très-souvent, & ce commerce ne servit qu'à fortifier leur amour. Ils souhaitoient avec passion de se voir, & en cherchoient les moyens, lorsque le pere de Clitie leur en fraya le chemin. Il tomba malade, & mourut en huit jours

jours d'une apoplexie. Quoi que cette nouvelle dût être fâcheuse à Clitie, elle ne laissa pas de s'en consoler. Elle sortit aussi-tôt du Convent; & l'envoya dire à Tircis, qui ne manqua pas de la venir féliciter sur sa sortie. Ils se voyoient assiduëment, & ne négligeoient rien de tous les plaisirs qu'un amour tendre leur pouvoit procurer. Ils étoient pleins de ces sentimens, lors qu'un jour Clitie étant allée rendre visite à une Dame de ses amies, elle y rencontra le jeune Briançon, qui la trouva si belle qu'il en fut charmé. Il lui fit mille honnêtetez qu'elle reçût fort obligeamment; & cela ne servit pas peu à augmenter sa flame. Après quelques momens de conversation, Clitie s'en alla: Et Briançon qui avoit resté avec la Dame, la conjura de le mener le lendemain chez cette aimable personne. Comme elle avoit des affaires ce jour-là, elle le pria de l'excuser, & lui promit pour le jour suivant. Elle lui tint parole, & lors qu'ils furent chez Clitie, Briançon lui dit plusieurs douceurs qu'elle écouta favorablement.

Cela le persuada qu'il pourroit s'en faire aimer, & qu'il n'avoit qu'à s'attacher auprès d'elle. Dans ce tems il arriva compagnie; on y parla de plusieurs choses, & Briançon qui avoit beaucoup de feu, brilla dans la conversation. Peu après, la Dame & lui prirent congé de Clitie. Il lui dit en sortant, que s'il croyoit que ses devoirs ne lui fussent pas importuns, il auroit quelquefois l'honneur de les lui venir rendre. Clitie lui répondit d'une manière fort obligeante, & ensuite il s'en alla le plus content du monde. Quelques jours après Briançon étant allé voir cette Belle, il la trouva qu'elle jouïoit au Piquet avec Tircis. Il lui proposa d'être de moitié avec elle. Mais elle lui dit, en riant, que ce qu'elle jouïoit ne pouvoit point se partager. Il crût aussi-tôt que c'étoit quelque faveur. Cette pensée lui donna du chagrin. Plus il y faisoit réflexion, & plus sa peine augmentoit. Enfin, après avoir souffert quelque tems, il voulut sçavoir s'il ne se trompoit point. Il pria Clitie de lui dire ce qu'elle jouïoit; mais elle n'en voulut rien faire.

faire. Ce refus le confirma dans sa pensée. Et peu après, il n'eut plus lieu d'en douter, lorsqu'il vit que Tircis fit un cri de joye, en disant qu'il avoit gagné, & baïsa deux fois la main de Clitie. Tout cela ne servit qu'à redoubler le chagrin de Briançon. Il jugea bien que Tircis étoit son Rival, & qu'il falloit s'en défaire, ou lui céder Clitie. Il étoit trop amoureux pour prendre ce dernier parti; mais aussi il n'étoit pas assez emporté pour s'abandonner tout d'un coup à l'autre. Dans cet état, il résolut de faire les derniers efforts pour gagner le cœur de Clitie. Il mit toute chose en usage. Mais voyant que rien ne lui réussissoit, & que l'excès de son amour ne faisoit qu'exciter sa rigueur, le desespoir s'empara de son ame & il fut chercher Tircis pour se battre contre lui. Il le rencontra au sortir de l'Opéra, & après quelques paroles de part & d'autre, ils mirent chacun l'épée à la main. Ils se poussèrent trois au quatre coups fort vigoureusement. Tircis fut d'abord blessé au dessus du genou; mais en même tems ayant donné un coup

L 5. d'épée.

d'épée dans le bras de Briançon , il passa sur lui , & lui fit demander la vie. Cette action aquit beaucoup d'honneur à Tircis , & augmenta les sentimens d'amour & de tendresse que Clitie avoit pour lui. Il en resta seul possesseur , pendant que Briançon eut soin de le faire guérir & de chercher ailleurs une nouvelle Maîtresse , qui pût le consoler de son malheur.

*Le fameux démêlé du Poëte Latinus , & de Terentius autrefois son Confident.*

Q Uoi que mon dessein n'ait été que de rapporter des avantures amoureuses ; néanmoins comme rien n'approche tant de la galanterie , que ce qui est plaisant , je crois qu'on ne fera pas fâché d'apprendre ce qui a donné sujet au démêlé dont il s'agit. Pour bien entendre la chose , il faut premièrement sçavoir , que le Poëte Latinus est une manière de fou qui fait rire extrêmement , & que jamais Arlequin , ni Scaramouche n'en ont approché. Les actions de ceux-ci doivent plus  
à l'Art

à l'Art qu'à la Nature ; mais celles de Latinus tiennent plus de la Nature que de l'Art. Leurs bouffonneries paroissent étudiées, & les siennes sont nées avec lui. Cela fait qu'il est reçu par tout agréablement, & qu'on l'appelle par excellence le Pere de la joye & la Rocambole des plaisirs.

Un jour après avoir été dans un endroit, où il avoit bien diverti la compagnie, il s'en alla rendre visite à l'illustre Pasquin : en l'abordant il lui dit, Ah ! mon cher, que vous êtes heureux que je vienne vous voir, dans le tems que toute la terre m'admire, & que les Rois, les Empereurs, les Papes, les Conquerans, & les Héros me souhaitent ! Il est vrai, répondit Pasquin, que je vous suis très-obligé de cette visite, & je la mets au dessus de mes meilleures fortunes. Que j'ai de joye, repartit Latinus, de voir un homme d'esprit & d'un aussi bon goût que vous l'êtes ! Je ne vois personne qui nous ressemble. La plupart des hommes ne sont que d'écorce. Ils n'ont ni élévation ni délicatesse, & leur esprit enfoncé dans la ma-

L 6 tière,

tière, ne produit rien que de grossier & de brut. Ma foi, vous avez raison, interrompit Pasquin; je crois que vous & moi valons mieux que tout un Concile. Cependant, il faut prendre les gens comme on les trouve, & nous rabattre sur le verre autant que nous pourrons. C'est le véritable moyen, repartit Latinus, de se dédommager de leur peu de génie, & de passer quelque agréable moment. Le vin a des qualitez admirables. Il donne du cœur à ceux qui n'en ont pas; il ranime les esprits accablez par le travail; il bannit les chagrins qui nous attaquent; & nous remettant sur les voyes, il nous fait goûter mille plaisirs que nous n'aurions pas sans lui.

Dans ce tems, il entra trois ou quatre personnes qui venoient souper avec Pasquin. Lorsqu'ils virent Latinus leur joye augmenta; ils l'embrassèrent, & lui dirent cent loüanges qu'il reçût comme des tributs qu'il croyoit mériter. La conversation sur ce sujet auroit été fort longue, si elle n'avoit été interrompuë par le soupé qu'on servit. Ce Poëte qui aime extrême-  
ment

ment les bons repas, jettant la vûë sur certaines gelinottes du Mans, accompagnées de perdrix rouges, dont le fumet lui charmoit l'odorat, ne voulut point quitter la partie dans une occasion si favorable, & se pria lui-même du soupé. On l'accepta avec plaisir; & quand il eût bû quatre coups d'une main, & autant de l'autre, il commença à faire son éloge à son ordinaire. Il dit qu'il étoit parmi les Poëtes, ce que les Alexandres & les Césars étoient parmi les Conquérens; que ses Vers avoient des charmes incomparables, soit pour la pureté du stile, soit pour la délicatesse des pensées, ou enfin pour la beauté de l'invention; qu'il avoit cet excellent naturel d'Ovide, sans en avoir les négligences, & l'élevation de Lucain, sans en avoir aussi les obscuritez; qu'en un mot, il étoit autant au dessus de Virgile, par la beauté de ses Ouvrages, que ce fameux Poëte étoit au dessus des autres par la beauté des siens; qu'au surplus, il ne prétendoit point s'attirer des loüanges en parlant de la sorte, parce que sa gloire faisoit elle-même son éloge, & qu'il ressembloit à la terre qui se soutient par son

propre poids. Qu'ainsi il n'appartenoit qu'à lui seul de se louer, & de se comprendre. Qu'il ne craignoit ni l'envie, ni la médifance; que l'une & l'autre ne serviroient qu'à faire éclater davantage sa réputation: semblable au Soleil qui ne paroît jamais plus clair, ni plus brillant, qu'après avoir dissipé les nuages qui s'élevoient pour l'offusquer; que c'étoit-là le sort des plus grands hommes, & celui qui lui arriveroit; que sa modestie ne pourroit jamais l'empêcher, non plus que son mérite, de se répandre par toute la terre, & d'être en vénération à tous les siècles.

Pendant qu'il parloit ainsi de soi-même, chacun rioit de tout son cœur. On lui disoit qu'il étoit bien juste qu'il fit son panégyrique, puisque personne n'étoit capable de le faire, & que tout ce qu'il diroit à sa gloire seroit toujours au dessous de ce qu'il méritoit. Son amour propre l'empêchant de connoître qu'on se moquoit de lui, fit qu'il redoubla ses louanges; & je crois qu'elles n'auroient jamais fini si le soupé eût toujours duré. Cependant, avec tout cela, il ne perdit point un coup de dent.

Il but comme un diable, & mangea comme un vrai parasite. Lors qu'on eut achevé de souper, on apporta du caphé, des pipes, du tabac, des cartes, & des dez. Latinus qui n'aime pas moins le jeu que la goinfrerie, prit d'abord des cartes, & proposa à Pasquin de jouer un louis d'or en un cent de piquet. Pasquin accepta l'offre. Il joua, & gagna le louis d'or. Cette perte piqua Latinus, il voulut avoir sa revanche. Pasquin la lui donna, & gagna encore. Latinus joua le tout, & le tout du tout, & enfin, il fut si malheureux qu'il perdit jusqu'à trente louis d'or. Alors il n'eut plus envie de faire son éloge. Sa joye se convertit en chagrin. Il pestoit contre le jeu & contre les cartes, & souhaitoit de n'avoir jamais connu Pasquin. Il s'en alla tout en colère, & en descendant les montées il se laissa tomber deux ou trois marches; mais comme Dieu préserve toujours les fous & les yvrognes, il ne se fit aucun mal. Quand il fut chez lui, il ne pût dormir de toute la nuit, tant cette perte lui tenoit au cœur. Il songeoit sans cesse à son malheur, & au moyen de le réparer. Dans ce

des-

dessein, il lui prit envie de faire le Panegyrique du Roi, & les Hymnes de S. P. C. .... Comme ces deux Ouvrages étoient trop au dessus de ses forces, il étoit en peine de trouver quelqu'un qui pût l'aider. Ceux qui l'avoient servi n'en vouloient plus entendre parler, parce qu'il n'avoit rien tenu de tout ce qu'il leur avoit promis. Dans cet embarras, il eût recours à Terentius, & lui jura que s'il vouloit travailler avec lui, non seulement il en auroit une éternelle reconnoissance, mais qu'il lui donneroit dix louis d'or. Quoi que Terentius n'eût pas l'ame intéressée, il accepta la proposition, & le servit si bien, que son Panegyrique, & ses Hymnes eurent tout le succès qu'il en pouvoit espérer. Il reçût soixante pistoles de la Cour, & dix des C. .... Alors Latinus ne se souvint plus de sa parole, ou pour mieux dire, il ne voulut plus la tenir. Ce procédé surprit Terentius; & comme il lui en faisoit quelque reproche, il ôta son bonnet, qu'il avoit sur sa tête, & le jetta de dépit dans le feu. Terentius le ramassa aussi-tôt, & le lui remit sur la tête, avec autant de respect

peſt que ſi ç'avoit été ſur celle du Pa-  
pe. Il changea enſuite de diſcours,  
& lui parla de choſes plus conformes  
à ſon humeur. Latinus les écoutà  
avec plaifir, & fit même venir deux  
bouteilles de vin de Champagne &  
un Pâté de godivau pour le déjeuné.  
Mais un moment après, voyant que  
Terentius revenoit à la charge, &  
qu'il tâchoit de lui faire comprendre  
qu'un homme d'honneur n'a que ſa  
parole; il s'emporta ſi furieufement,  
qu'il donna un coup de pied contre  
les deux bouteilles, qu'il caſſa, &  
contre le Pâté qu'il jetta dans le feu.  
Ce redoublement d'extravagance fit  
rire Terentius. Il lui dit, qu'il voyoit  
bien qu'il étoit chagrin; mais qu'il  
eſpéroit qu'une autrefois il ſeroit de  
meilleure humeur; & enſuite il ſe re-  
tira. Les choſes étoient en cet état,  
lorſqu'un jour on vint prier Latinus  
de faire les Hymnes de S. F. de S...  
& de S. S.... Alors il ſe trouva fort  
embarraffé, il n'oſa plus recourir à  
Terentius. Il ſalut ſ'adreſſer à d'au-  
tres, & on les fit comme on pût,  
c'eſt à dire, très-mal, en comparai-  
ſon de celles de S. P... C... Dans  
ce tems Terentius fut obligé de lui  
par-

parler ; mais pour éviter l'extravagance de sa conversation, il lui écrivit ces lignes.

*Lettre de Terentius à Latinus.*

**J**E rencontraï hier Monsieur le Préfident de N... lequel après m'avoir embrassé & fait mille careffes, me demanda de vos nouvelles, & me pria de vous dire, qu'il attendoit toujours vôtre Panégyrique du Roi, avec vos Hymnes de S. P... C... & vôtre Eglogue. Il est vrai qu'il y a longtemps que vous les lui avez promis. Mais le bon Seigneur ne sçait pas que vous n'êtes point esclave de vôtre parole, & que promettre & tenir sont chez vous deux choses fort opposées. Cependant, si quelque motif d'honneur vous obligeoit d'en user mieux, vous pouvez donner au porteur ces trois Ouvrages. Il ne manquera pas de les rendre aussi-tôt en main propre. Vos Hymnes de S. F... de S... ne font pas un si grand bruit que vous le pensez. Il y a bien de la différence entre elles, & celles de S. P... C... Les Sçavans qui les ont vûës, disent que celles-ci paroissent

sent venir d'un grand maître, & les autres tout au contraire. J'en suis fâché pour l'amour de vous. Mais c'est vôtre faute & non pas la mienne. Quand vous aurez quelque curiosité, je vous dirai les observations qu'on y a faites, non seulement à l'égard du stile, & des pensées, mais encore pour la vérité de l'histoire que vous n'avez pas observée. Je ne doute point que vôtre Révérence n'en soit surprise, & qu'elle n'en ait quelque dilatation de Rate. Toutes les remarques en sont justes, & vous verrez que jamais Anatomiste n'a été plus exact dans la dissection d'un corps, qu'on l'a été dans la critique de ce bel Ouvrage. Monsieur de S. S. . . . me demanda il y a quelques jours, si vous aviez fort avancé les Hymnes que vous lui avez promis. Je lui répondis que je n'en sçavois rien, & que je ne croyois pas qu'il dût si-tôt compter là-dessus. Vous me surprendriez fort, & lui feriez un grand plaisir, si vous pouviez me faire mentir; mais je suis sûr que cela n'arrivera point, & que S. S. . . . ne sera pas plus heureux que S. F. . . . de S. . . . Adieu, mon cher; un peu plus de

de vigilance & d'exactitude dans le travail, un peu plus d'honnêteté & de franchise dans le procédé, & un peu moins de fougue & d'emportement dans la conversation.

*Réponse de Latinus à Terentius.*

**V**ous m'obligeriez de me dire les défauts qu'on a remarquez dans mes Hymnes: car je suis fort docile. Je soutiens qu'elles sont d'une beauté égale, & que vous ne consultez que des ignorans avec lesquels vous frayez. Je reviens de C... où j'ai passé trois semaines avec Monsieur le P. ... Il m'a fait mille Présens. Les sangliers, les biches, les lièvres & les lapins sont venus ici en abondance, & les mulets n'en peuvent porter la charge. Voici mon Panégyrique du Roi, avec mes Hymnes de S. P... C... & mon Eglogue, que vous donnerez au Président de N... qui m'a mieux régalaé que le Marquis son beau-frere. Quand vous ferez plus sage, plus fidelle, moins babillard & moins suspect on vous verra. Mais je crois que ce ne sera jamais. Un éternel Adieu fera nôtre paix.

*Réponse*

*Réponse de Terentius à Latinus.*

**N**E ferez-vous jamais rien de sens froid ? & aurez-vous toujours l'esprit en écharpe ? Je vous ai écrit que Monsieur le Président vous demandoit vôtre Panégyrique du Roi, avec vos Hymnes de S. P... C... & vôtre Eglogue. Cependant au lieu de cela, vous m'envoyez les Hymnes de S. F.... de S.... qui ne valent rien, & que je vous renvoie. Je vois bien que vous avez pris Marte pour Renart, & qu'à force d'avoir mangé des lapins & des lièvres à C... vous simpatisez avec eux, c'est à dire, que vous perdez la mémoire en courant. Mais à propos de C... on m'a appris que vous y avez bien défrayé la compagnie, & que jamais on n'avoit vû des Scenes si plaisantes que les vôtres. Il est vrai qu'il y a des gens qui en ont ri, mais d'autres en ont pleuré de compassion. On peut dire que c'étoit autant de Démocrites, & d'Heraclites, que vous aviez pour auditeurs. Qui auroit pû s'en défendre ? Vos turlupinades, vos élévations de voix à chaque instant,

stant, & certains pas de farabande qui ne vous sont que trop ordinaires, causoient tous ces différens effets. Je ne parle point de quelques louis d'or que Monsieur le P... vous donna pour joüer, ni de la raillerie qu'on vous fit touchant l'argent que vous avez touché pour des Hymnes que vous n'avez pas faites. Je m'arrête seulement au pari que vous fîtes contre S. A.... qui est la chose du monde la plus singulière. Ce qui parut encore d'extraordinaire, ce fut ces transports de joye & de plaisir que vous montrâtes, quand Monsieur de M... qui étoit le juge de vôtre différent, eût prononcé en vôtre faveur. Non, jamais Arlequin ni Scaramouche, à ce qu'on m'a assuré, n'ont rien fait qui vous égalât. Il est vrai qu'après cela, vous fîtes une action fort héroïque; car ne pouvant pas avoir ce que vous croyiez avoir gagné, vous vous contentâtes de dire tout haut, qu'au moins vous aviez l'honneur & la gloire du pari. Il y a encore bien d'autres choses que je ne raporte pas ici, parce qu'il me faudroit trop de tems. C'en est assez pour vous faire connoître que je

je ne fraye pas , pour me servir de vos termes , avec des ignorans , puis-que je suis si bien informé de tout ce qui s'est passé. Si j'avois été capable d'un si mauvais choix , vôtre Eglogue , vôtre Panégryrique , & vos Hymnes de S. P... C... ne seroient pas si belles qu'elles sont. Vous le sçavez très-bien , & vous ne le dissimulez qu'afin de ne pas donner ce que vous aviez promis , ni même d'en avoir la moindre reconnoissance. Ne croyez pas que je vous dise cela , pour vous porter à faire vôtre devoir. Je sçai que toutes les considérations humaines ne pourroient vous y obliger. Un cœur pêtri comme le vôtre ne fait rien que par miracle. Ah ! digne objet de vénération ! Le Ciel & la terre vous béniront à jamais. Et comme il est impossible d'avoir un pareil bonheur sans la possession des vertus , qu'on ne peut aquérir qu'en liant commerce avec vous , pour en prendre l'esprit & les manières ; le moyen de sçavoir se taire ; de devenir sage , circonspect & fidèle à ses amis , ce seroit sans doute de vous voir souvent , & je pourrois me perfectionner dans une  
si

si bonne école; mais je ne crois pas que je recherche jamais vôtre amitié pour en tirer cet avantage.

*Réponse de Latinus à Terentius.*

AU Renard & vous & vôtre Col-  
lègue. Vous croyez m'imposer  
& me faire tomber dans des panneaux,  
en faisant une lettre supposée. Je  
connois trop vôtre stile pour y être  
attrapé. La main dont vous vous ser-  
vez, c'est la voix de Jacob & la main  
d'Esau. Vendez à d'autres vos coquil-  
les. Je n'envie de toute vôtre grande  
lettre que l'écriture, quoi qu'assez  
bien dictée. Vôtre Jesuite est bien  
feint, & il a menti quand il dit que mes  
Hymnes de S. F... de S... ne valent  
rien. C'est Terentius qui est le Je-  
suite. Vous n'empêcherez pas que cet  
Ouvrage ne soit regardé comme un  
chef-d'œuvre de l'Art & un des plus  
grands efforts de l'Eloquence. Les  
graces de la Poësie sont jointes à la  
beauté des pensées, & à l'excellence  
de la doctrine. Cependant, je vou-  
drois bien voir les remarques que vous  
dites que vous avez sur ces Hymnes-  
là, que vous décriez par une igno-  
rance

rance qui n'attaque point ma réputation, mais qui fait voir vôtre rage & vôtre envie. On profite souvent de ses ennemis. Et j'aime mieux une playe d'un ennemi qui nous guérit, que le baiser d'un faux ami qui nous flate & nous trahit. Courage donc. Consultez les Présidens, & les Conseillers du Luxembourg; parcourez ces Hymnes dans tous les Colléges. Invoquez quelque démon Latin, pour vous faire découvrir les défauts qui sont dans cette dernière Pièce. Vous ne me faites aucun tort, quand vous lui préférez celle de S. P... C... c'est me préférer à moi-même, & l'on peut sans offenser le Soleil, préférer l'aurore au midi, & le midi au couchant. C'est toujours le Soleil, & il n'en est pas moins beau sur la préférence qu'on fait de ses variétez toujours belles & toujours solaires. Vous voyez dans cette comparaison ma justification. Mais vous êtes un Chien qui aboyez après la Lune, parce que vous n'en pouvez plus supporter la clarté: Vous ne me mordrez pas, quoi que vous aboyez contre moi. Vous portez vôtre pardon avec vous. Et l'on sçait

M que

que Terentius a le privilège de dire toute chose sans bleffer. Les traits de sa langue sont émouffez par sa folie, & ils ne blessent plus. Nous lui portons compassion, & nous ne l'honorons pas de nôtre colére; nous serions fort à plaindre si ses extravagances étoient capables de troubler la sérénité de nôtre esprit. Il peut s'assurer de vivre impunément, même aux dépens des bons Auteurs, dont il parle, sans les connoître. Il m'a restitué un livre. S'il pouvoit me restituer tous les autres, il rentreroit dans mes bonnes graces : car il a eu sa raison pour les prendre, vû que je lui ai promis dix louis d'or, & que je ne les lui ai pas donné. Oüi, je lui promets pardon, s'il veut me rendre ce qu'il a pris justement.

*Réponse de Terentius à Latinus.*

**Q**Uoi ! vous n'êtes pas content de la réponse que je vous ai faite ; & vous voulez encore mesurer vôtre épée avec la mienne ? Non, mon cher, croyez-moi, la vôtre est un peu trop courte. Elle n'est propre qu'à féraïl-

férailler avec des Ecoliers, & non pas avec un homme qui a un peu d'expérience & de sens commun. Souvenez-vous seulement que je vous ai assez bien régalaé par ma dernière, & que les marques en paroîtront éternellement sur le papier. Après cela, pouvez-vous dire que vous avez un grain de jugement, & n'est-ce pas une témérité de revenir encore à la charge? Il faut absolument vous pousser à bout, & vous en donner jusques aux gardes. Peut-être que cela servira à corriger vos défauts, & que non seulement vous aurez de la douceur & de la civilité, mais encore de la bonne foi, & de la probité pour tout le monde. Fasse le Ciel que je puisse réussir dans un si beau dessein. Ce miracle sans doute me feroit canoniser, & vous ne manqueriez pas de me faire des Hymnes, qui me mettroient au dessus des plus grands Saints du Paradis.

Je commencerai donc par l'impatience où vous êtes de voir les remarques que j'ai sur vos Hymnes de S. F ... de S ... que je décrie par tout, à ce que vous dites, par

M 2

une

une ignorance qui n'attaque point  
votre réputation, mais qui fait  
connoître ma rage. Il faut que vous  
soyez dans un terrible aveuglement,  
de croire que leur perfection ou  
leurs défauts puissent me causer le  
moindre trouble. Ce que j'en ai dit,  
n'a été que par un principe de charité,  
& par l'amour que j'ai pour un si  
grand Saint, que vous barbouillez d'u-  
ne manière qui n'est pas reconnoissable.  
Ainsi effacez de vos tablettes, que  
ce soit l'envie & la rage qui m'ont  
fait parler. On n'est jaloux que de  
ce qui est bon, & non pas de ce qui  
est mauvais. Il est vrai que la matière  
en est très-belle, & que si vous  
aviez pû demeurer dans les bornes  
du devoir, nous vous aurions as-  
sisté de nos conseils & de ceux de  
nos amis, comme nous avons déjà  
fait; & je ne doute point que vous  
n'eussiez produit des merveilles.  
Mais faisant des écarts, à chaque  
bout de champ, & prenant l'effort  
comme un oiseau égaré, vous avez  
monté si haut que vous n'avez pû  
revenir sur le poing. C'est ce qui  
est cause qu'on vous abandonne à  
votre mauvais génie, & que vous  
n'au-

n'aurez pas les remarques importantes que vous auriez eûs, si vous aviez été sage, & que vous eussiez gardé des mesures d'honnêteté avec vos amis. Après cela, il est inutile de me dire que j'aïlle consulter le tiers & le quart au sujet de vos Hymnes de S. F... de S... ni même d'invoquer quelque démon Latin, pour découvrir leurs défauts, & ceux de vôtre vénérable personne. Ils sont si visibles qu'il faudroit être sans yeux pour ne les pas connoître. Je voi bien que ce conseil est un effet de vôtre orgueil & de vôtre amour propre. Ce vice, que vous avez dans le dernier période, vous trompe à tout moment, & sur tout, quand vous dites que je ne vous fais pas de tort en mettant les Hymnes de S. P... C... au dessus de celles de S. F... de S... ce que vous appelez vous préférer à vous-même. Sans doute que vôtre esprit se perd par la présomption. Souvenez-vous que de tous les Ouvrages que vous avez mis sous vôtre nom, il n'y en a pas un seul qui n'ait autant de peres qu'il contient de Vers, & que vous ressemblez à la Corneille de la

M 3                      fable.

fable. Les Rapins, les Commires, les Menétiers, les Jouvencis, les de la Ruës, les Bouhours, les Menages, les Duperiers, les Varillas, les Bertets, & une infinité d'autres. vous ont corrigé cent fois. Après cela, pouvez-vous vous dire Auteur des Hymnes de S. P ... C ... Et vôtre comparaison de l'aurore au midi, & du midi au couchant, est-elle joste? Non, mon cher, elle est aussi ridicule dans son application, que vous l'êtes, quand vous trouvez mauvais que je parle de vos fautes, & que vous dites que je suis un Chien qui aboye après la Lune. S'il y a quelque chose de véritable dans cette seconde comparaison, c'est ce mot de Lune, qui vous convient très-bien, puisqu'on ne voit personne si sujet à cet Astre, ou pour mieux dire, si lunatique que vous êtes. Ainsi, quand vous me dites, que je suis un fou, je comprends bien que cela ne se peut appliquer qu'à vous-même; mais que par une subtilité fort ingénieuse, vous voulez imiter les harangères des Hales, qui disent appelle-la.... vous m'entendez bien, de crainte qu'elle ne t'y apelle. Ah!

beau

beau & heureux génie, que vos pensées sont fines, & que vous méritez de loüanges ! C'est assurément dans cette vûë, que vous ne voulez pas m'honorer de vôtre colére. Cependant, vous ne laissez pas de vous emporter jusqu'à me dire mille injures qui ne m'offensent point, & qui font connoître que vous ne sçavez ce que vous dites ; sur tout, quand vous ajoûtez, que vous seriez fort à plaindre, si mes paroles, que vous traitez d'extravagance, étoient capables de troubler la sérénité de vôtre esprit. Helas ! s'en peut-il trouver un si inégal, si turbulent, & si fougueux que le vôtre ? un homme qui dans la compagnie la plus sérieuse du monde, crie comme un diable, menace, promet, refuse, fait cent boufonneries, tire sa langue, la remuë en queuë de Brochet, faute & cabriole en l'air, se laisse tomber, puis se relève aussi-tôt, court de toute sa force, & s'arrêtant après, marche d'une gravité Espagnole, la tête levée le plus qu'il peut, & demande d'un ton de commandement, où sont mes Pages & mes Laquais ? He bien,

M 4

mon

mon aimable, avez-vous raison de craindre pour la sérénité de vôtre esprit, & cette apprehension de lui causer du trouble n'est-elle pas visionnaire & impertinente? La permission que vous me donnez par la vôtre, de vivre impunément même aux dépens des bons Auteurs sans les connoître, à ce que vous dites, me fait respirer à mon aise. Je ne crois pas qu'il y aille rien du vôtre, puisque vous n'êtes pas de ce nombre, & que vous ne passerez jamais que pour un plagiaire & un broüillon fieffé. En effet, ne faut-il pas que vôtre cervelle soit bien broüillée de m'accuser de vous avoir pris plusieurs livres, & de vous en avoir restitué un. Ce prétendu larcin & cette restitution imaginaire, ne peut venir que d'une imagination troublée. Cependant, ce n'est qu'en vous restituant ce que je vous ai pris justement, dites-vous, que je dois espérer mon pardon. Demeurez d'accord que vous êtes un méchant Casuiste, de vouloir m'obliger à restituer un bien qui étoit à moi par vôtre propre aveu: car si je l'ai pris justement,

*il*

il m'appartenoit, puisqu'on ne peut prendre le bien d'autrui avec justice. Ce que vous prétendez que je vous ai pris, je l'ai pris justement, selon vous, & par conséquent je ne dois pas vous le rendre; mais vous ne sçauriez vous dispenser de me payer les dix louis d'or que vous avoiez me devoir. Vous voilà donc chargé d'un véritable payement, & moi déchargé d'une fausse restitution. Quittez-vous donc promptement de cette dette, si vous voulez m'engager à rentrer, comme vous dites, dans vos bonnes graces. Je ne crois pas que vous preniez ce parti-là. Vous faites tout de si mauvaise grace, qu'on a de la peine à s'imaginer que vous puissiez en avoir de bonnes; & ce seroit quelque chose de bien singulier de voir Latinus d'intelligence avec le bon sens, & les bonnes graces.



*Réponse de Latinus à Terentius.*

**P**Auvre Terentius, d'argent, & plus pauvre de cervelle, & très-pauvre de conduite. Sénateur du Luxembourg, Courtisan des Tuileries, Protecteur des Driades du Cheval de Bronze, Fanfaron assommé, Gentilhomme Roturier, Fripier de Sonnets, Ignorant fastueux, Capitaine sans Soldats, Commandant sans sujets, Lion dans la paix, Agneau dans la guerre, Chétien sans religion, homme sans raison, déclamateur, fou, la fable des compagnies, le jôüet du Palais, la raillerie du Luxembourg; qui fait rougir sa compagnie par son geste, par sa démarche affectée & déhanchée, changez de conduite & mettez-vous au nombre de mes admirateurs: car tous ceux que vous me nommez dans la vôtre m'admirent, & vous qui êtes infiniment au dessous d'eux, devez m'adorer.



*Réponse de Terentius à Latinus.*

**I**L faut que vous ayez été touché jusqu'au vif, pour m'écrire autant d'injures que vous faites. Ne croyez pas, mon cher, qu'elles m'ayent offensé en aucune manière, Au contraire, elles m'ont fait rire de tout mon cœur. Vous me ferez même plaisir de m'en envoyer souvent de semblables. Tout ce que je vous recommande, c'est qu'il y ait un peu de délicatesse: car les vôtres sont sans art, & d'une grossièreté de Palfrenier. Il n'y a pas d'honnête homme qui en voulût dire de pareilles. Il paroît bien que vous n'êtes guère adorable par toutes ces manières. En vérité, mon pauvre Latinus j'ai pitié de votre foiblesse. Je voi bien qu'il faut vous épargner. Et comme je connois votre portée, je m'assure que si je vous donnois encore quelque petite touche, j'achéverois votre perte. Il y auroit de la conscience. Les petites Maisons sont trop chargées. Vivez donc tranquillement si vous pouvez, & que rien ne trouble cette sérénité d'esprit que

vous

vous prétendez avoir en perfection. Cependant, je vous dirai qu'étant hier aux Chartreux, je rencontrai plusieurs personnes de nôtre connoissance, auxquelles je fis voir par curiosité toutes vos lettres. Il n'y en eut pas un seul qui ne levât les yeux & les épaules, en disant: Est-il possible qu'on puisse écrire tant de pauvreté? Non, reprit un de la compagnie, je ne crois pas que ce soit lui qui ait fait les Ouvrages qui sont sous son nom. Je n'en sçai rien, répondit un autre; mais je sçai bien que ceux qui liront ces lettres-là, ne jugeront point en faveur de leur Auteur. Il y en eut qui voulurent me les arracher des mains, je n'eus garde de les laisser prendre. Je prétends m'en divertir quelque tems, & ensuite je les ferai imprimer avec mes réponses. Peut-être que cette nouveauté plaira au Public, & me dédommagera des dix louis d'or que vous me devez. Il est inutile de vous en répéter la raison. Il suffit que si vous en aviez eu un peu, vous en auriez usé autrement; mais la nature y a mis bon ordre, & vous serez toujours le même.

Ce

Ce différent ayant éclaté dans Paris, passa jusques dans les Païs étrangers. La Gazette de Hollande même en parla, mais d'une manière fort désavantageuse pour Latinus. Cela augmenta les indispositions de son esprit. Il ne reposoit ni jour ni nuit. Il étoit dans une telle perplexité, qu'il oublioit souvent le boire & le manger. Cette diète si contraire à son cerveau, qui n'est déjà que trop altéré, le rendoit incommode à tout le monde. Quand il voyoit quelqu'un, quoi qu'il ne le connût pas, il l'abordoit, & le mettoit aussi tôt sur l'article de la Gazette de Hollande. Il faisoit mille extravagances. Il condamnoit cette Gazette au feu. Il disoit, que s'il tenoit le Gazetier, & ceux qui lui envoyoit de semblables mémoires, qu'il les pulvériseroit en Tabac d'Espagne. Il fut trouver les principaux Magistrats de la Ville, criant à son ordinaire, & menaçant de jeter les maisons par les fenêtres, si on ne lui rendoit justice. Un de ces Magistrats le voyant dans cette fureur Poétique, malgré son humeur sérieuse ne pût s'empêcher de

de l'écouter, & quand il eut apperçû qu'il avoit jetté tout son feu, au lieu de répondre à ce qu'il disoit, il lui demanda en souriant, s'il n'avoit rien fait de nouveau. Latinus lui dit, qu'il avoit fait plusieurs beaux Ouvrages qu'il alloit mettre au jour. Quoi que cela ne fût pas véritable, il étoit bien-aise de s'en faire honneur auprès du Magistrat. Il lui parla même de son Panégyrique du Roi, & lui en recita quelques-uns des plus beaux endroits. Dans ce moment il vint du monde, ce qui l'obligea de prendre congé & s'en alla comme il étoit venu, c'est à dire, sans avoir rien obtenu de tout ce qu'il demandoit.

Je ne sçaurois oublier en cet endroit, une plaisante aventure qui lui arriva le même jour, en passant sur le Pont-neuf. Comme il avoit un chapeau qui ne tenoit pas bien sur sa tête, le vent le fit sauter en l'air, & il tomba sur celle d'une fort jolie Demoiselle. Latinus en le reprenant, enleva sans y penser la commode de la Demoiselle, & s'en alloit fort vite, lorsqu'il entendit des gens qui rioient, & cette Demoiselle qui courroit après lui, pour ravoit sa commode.

de. Il s'arrêta tout d'un coup, & fut surpris de voir une si jolie personne nuë tête. Il la couvrit aussi-tôt de son chapeau, & prit la commode de la Demoiselle qu'il mit sur la sienne. Les spectateurs firent de nouveaux éclats de rire. Latinus s'en alloit encore, lorsque cette Demoiselle le retint par le bras, en lui disant, Vrayement, Monsieur, je crois que vous êtes fou, rendez-moi donc ma commode. Latinus s'apercevant encore de sa méprise, lui répondit brusquement, Parbleu vous faites bien des façons pour une bagatelle. Tenez, voila vôtre commode, donnez-moi mon chapeau. Cette Scene ayant assemblé beaucoup de monde, plusieurs personnes se mirent autour de lui. Les uns le tiroient par la manche, & les autres par le manteau. Enfin, se voyant le sujet de la raillerie de tant de gens, il sauta tout d'un coup en bas du Parapet, & courut comme s'il avoit eu le feu au derrière.

Lorsque Latinus fut de retour chez lui, & qu'il eut fait réflexion à la réponse du Magistrat, auquel il avoit parlé, il connut bien le peu de cas qu'il

qu'il avoit fait de ses plaintes. Cela le chagrina extrêmement. Il fut le lendemain trouver un autre de ces Messieurs, qui le reçût à bras ouverts, & lui promit qu'en considération de la parenté qu'il y avoit entre eux du côté d'Adam, il feroit prendre pour la première fois le Gazetier de Hollande; mais s'étant adressé à un troisième moins cruel, il ne fit que rire de tout ce qu'il lui disoit, & le renvoya aux États Généraux. Latinus peu content de toutes ces réponses, s'adressa à un quatrième, qui lui témoigna être fâché de ne pouvoir être son Juge dans cette cause; & comme cette affaire étoit une suite de la querelle qu'il avoit eue avec Terentius, il lui conseilla de s'adresser au Parnasse comme à sa Jurisdiction naturelle. Cependant, la crainte qu'il eut que les Muses ne lui fussent pas favorables, ayant voulu déplaire à un de leurs plus aimables favoris, est cause qu'il a mieux aimé en demeurer là, que des'exposer à de nouvelles railleries.

F I N.

S  
S 2538 (1/2)

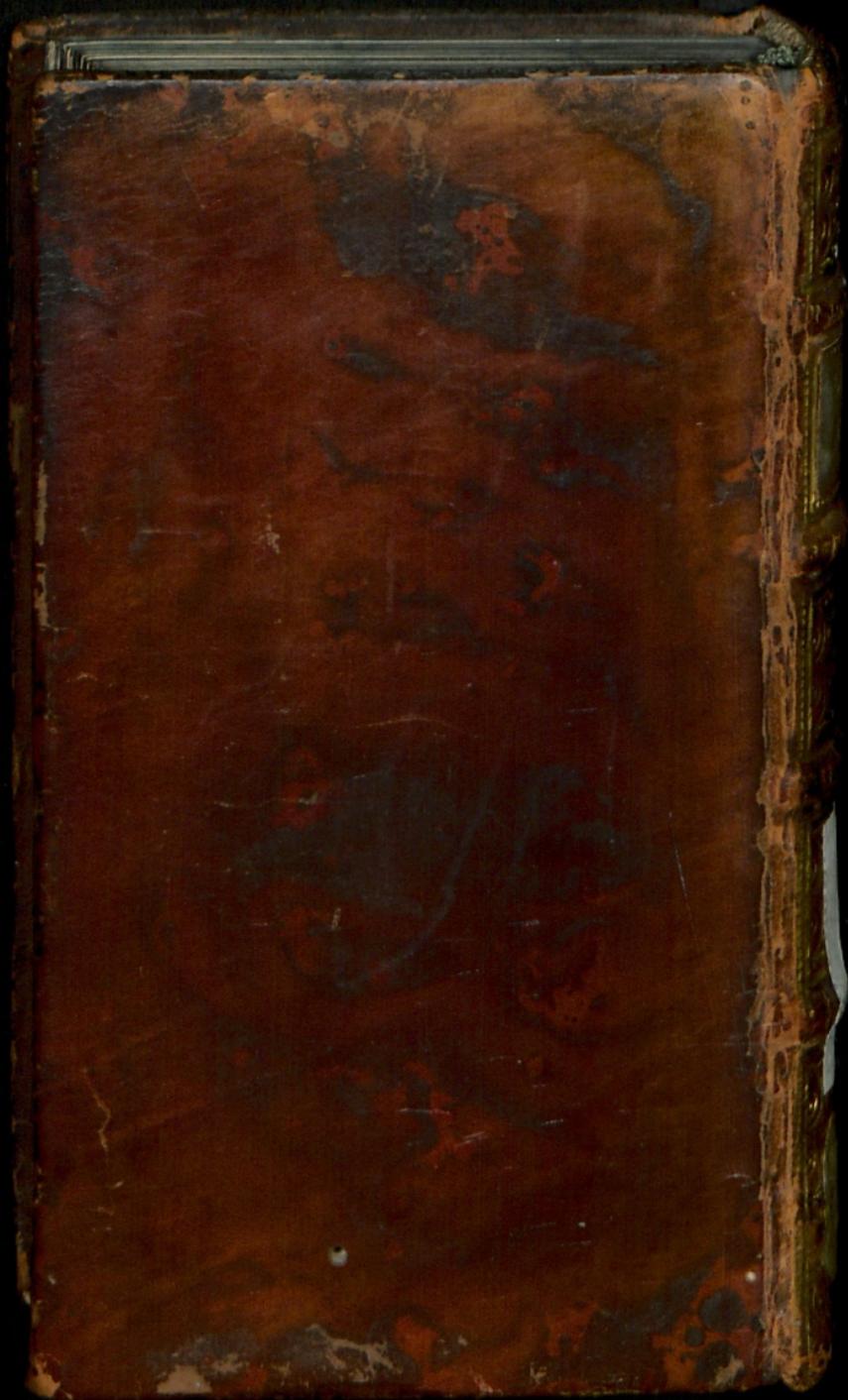
Ab. S 2538  
(1/2)

x 27 192 88

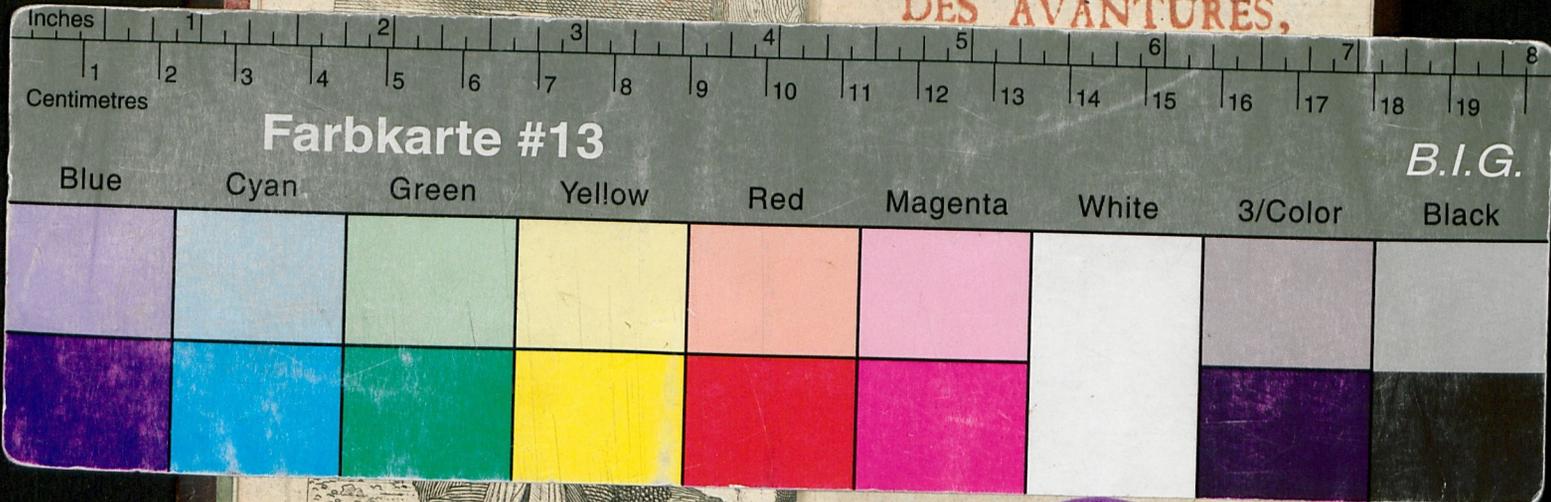
DL 4043d







*Mailly, ... de*  
L'HEUREUX  
**NAUFRAGE,**  
SUIVE  
**DES AVANTURES.**



L'HEUREUX NAUFRAGE.  
A AMSTERDAM Chez ETIENNE LUCAS.

**A AMSTERDAM,**  
Chez **N. ETIENNE LUCAS,**  
Libraire, dans le Beurs straat près le Dam,  
à la Bible;  
**M. DCC. XVIII.**

